



Par-delà les belles-lettres: nouveaux horizons pour une histoire littéraire du Japon au 19e siècle

Nicolas Mollard

► To cite this version:

Nicolas Mollard. Par-delà les belles-lettres: nouveaux horizons pour une histoire littéraire du Japon au 19e siècle. Littératures. Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 2025. <tel-05008591>

HAL Id: tel-05008591

<https://hal.science/tel-05008591v1>

Submitted on 27 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Institut National des Langues et Civilisations Orientales

École doctorale n°265

Langues, littératures et sociétés du monde

Habilitation à diriger des recherches

présentée par

Nicolas MOLLARD

soutenue le 14 janvier 2025

Par-delà les Belles-Lettres : nouveaux horizons pour une histoire littéraire du Japon au 19^e siècle

(Dossier scientifique)

Coordinateur :

M. Emmanuel LOZERAND

Professeur des universités, Inalco

MEMBRES DU JURY :

Mme Anne BAYARD SAKAI

Professeure émérite, Inalco

Mme Cécile SAKAI

Professeure émérite, Université Paris Cité

M. Daniel STRUVE

Professeur des universités, Université Paris Cité

Mme Annick HORIUCHI

Professeure émérite, Université Paris Cité

M. Frédéric TINGUELY

Professeur ordinaire, Université de Genève

HDR Synthèse

PAR-DELÀ LES BELLES-LETTRES

**NOUVEAUX HORIZONS POUR UNE HISTOIRE
LITTÉRAIRE DU JAPON AU 19^E SIÈCLE**

Nicolas Mollard
13 sept. 2024

PAR-DELÀ LES BELLES-LETTRES : NOUVEAUX HORIZONS POUR UNE HISTOIRE LITTÉRAIRE DU JAPON AU 19^E SIÈCLE

Ouverture : aux origines de la littérature japonaise moderne

J'ai entamé mon cursus universitaire au moment même où le monde entrait dans une nouvelle époque, marquée par la fin de la guerre froide, le triomphe du néo-capitalisme, l'avènement du numérique, la médiatisation de la crise climatique. Bien sûr, je n'ai pas perçu d'emblée la portée de ces évolutions sur mon environnement social et intellectuel. Alors étudiant en lettres, j'ai été amené à réfléchir sur des textes, le plus souvent anciens, avec des méthodes et des questionnements largement hérités d'un temps où le structuralisme dominait le champ des sciences humaines et sociales.

Quand j'ai commencé à étudier l'ère Meiji (1868-1912), en particulier les œuvres produites autour de 1890, mon cadre conceptuel était très ancré, comme je l'apprendrai bien plus tard, dans le paradigme que les chercheurs japonais qualifient de « moderniste » (*kindaishugi*). Il s'agit d'un discours qui domina une large partie du 20^e siècle et qui chercha à évaluer les modernités asiatiques en regard de l'histoire euro-américaine. En Occident, de nombreuses thèses comparatistes, de Max Weber à Kenneth Pomeranz, tentèrent d'expliquer le « miracle européen » ou le « retard chinois » à l'aune de facteurs religieux, éthiques, institutionnels, économiques ou climatiques¹. Cet eurocentrisme a depuis été largement critiqué par les héritiers de la pensée postcoloniale. Dipesh Chakrabarty a ainsi appelé à « provincialiser l'Europe », alors que Jack Goody a dénoncé un « vol de l'histoire »².

Au Japon, la vision eurocentriste de « la modernité » (on préfère aujourd'hui le pluriel³) fut largement intériorisée par toute une série de penseurs jusque dans l'après-guerre tardif. Christine Lévy en a retracé la généalogie dans un numéro spécial de la revue *Ebisu*⁴. Dans le champ littéraire, ce discours prit la forme de débats sur le « moi moderne » (*kindaiteki jiga*), faisant de l'atelier du romancier une sorte de laboratoire de l'affirmation de soi. Il jugeait que la littérature japonaise s'était corrompue en chemin et que ses auteurs, renfermés sur eux-mêmes dans des fictions solipsistes (les *shishōsetsu* ou récits de la vie privée), n'avaient pas été capables de penser leur place dans la société et que, *in fine*, ils avaient manqué d'assise morale pour s'élever contre la montée du militarisme après la répression des mouvements prolétariens⁵.

Pour ma part, apprécier la trajectoire de la littérature japonaise moderne prenait la forme d'un questionnement sur ses origines, ce qui a longtemps signifié raconter comment le Japon s'était mis à l'école de l'Occident. Les titres auxquels je me réfère-

¹ Max Weber, *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus*, 1904-1905 ; Kenneth Pomeranz, *The Great Divergence*, 2000.

² Dipesh Chakrabarty, *Provincialising Europe*, 2000 ; Jack Goody, *The Theft of History*, 2006.

³ « Modernités en Asie orientale » titrait par ex. le numéro de *Diogène* dirigé par Frédéric Wang (2022).

⁴ Christine Lévy (éd.), « La modernisation du Japon revisitée », 2010.

⁵ Kobayashi Hideo (*Watakushi shōsetsuron*, 1935) et surtout Itō Sei (*Shōsetsu no hōhō*, 1948) représentent ce mouvement.

rais portent la trace évidente de cette approche : partout il était question de la naissance (*tanjō*), de l'origine (*kigen*), du point de départ (*shupatsu*), de l'avènement (*seiritsu*) de la littérature ou du roman moderne⁶. Tous cherchaient à saisir l'éclosion de quelque chose de nouveau et très peu se posaient la question de ce qui avait avant. Cet angle mort de la recherche tient en partie à la distribution des chaires de littérature dans l'université d'après-guerre. Si les discours sur l'histoire de la littérature moderne sont anciens (ils apparaissent dès la fin de l'ère Meiji), le moderne comme objet d'étude académique ne s'est imposé que tardivement, surtout dans les facultés les plus anciennes de « littérature nationale » (*kokubungaku*). À l'Université de Tōkyō par exemple, une véritable chaire de littérature moderne n'est établie qu'en 1962. Le partage entre spécialistes du moderne (*kindai*) et de l'époque d'Edo (*kinsei*) est resté depuis assez net, accentué par une différenciation de plus en plus poussée des objets et des méthodes.

L'aveuglement tient aussi au fait que la modernité produit un discours de rupture d'avec le passé, qu'elle instaure dans le même geste comme le lieu de « traditions » qui la fondent. L'écho qu'avait fini par susciter *The Invention of Tradition* d'Eric Hobsbawm dans les sciences humaines et sociales m'a permis de reposer sur de nouvelles bases la question des origines⁷. Ce qui était déjà, en fait, la position de Karatani Kōjin et d'autres chercheurs influencés par la nouvelle critique américaine⁸. Il s'agissait dès lors de replacer les œuvres de Meiji dans un contexte plus large caractérisé par la restructuration du champ littéraire, ce qui a produit des analyses plus fines des ruptures, réélaborations ou héritages en relation avec les manières de faire littérature dans les dernières décennies de l'époque d'Edo. Il y eut aussi des initiatives très fécondes pour décloisonner la frontière entre les deux périodes. Depuis les années 2000, aux États-Unis comme au Japon, des chercheurs ont défendu une approche dix-neuviémiste, qui encourage à élargir la focale et à s'initier aux méthodes des deux bords.

Mais c'est indéniablement la « crise de la littérature », ou plus spécifiquement des études littéraires, entre la fin du 20^e et le début du 21^e siècle, avec son lot de discours déclinologiques, qui m'a poussé, toujours avec Karatani, à prendre conscience de la fin d'une époque où la littérature (le roman en particulier) semblait avoir une place importante dans la société et dans la formation intellectuelle des individus⁹. Le siècle de la « littérature japonaise moderne » est devenu alors pour la première fois un objet hors de mon présent vécu, dont j'aurais peut-être pu m'atteler à mieux définir les caractéristiques. Ces moments charnières de l'histoire où un ensemble de conceptions partagées par une communauté bascule vers une autre configuration pour trouver un nouvel équilibre, Thomas Kuhn les appelait « changements de paradigme » et Iouri Tynianov « substitution de système »¹⁰. La majeure partie de mes recherches est traversée par la volonté de saisir et com-

⁶ Ochi Haruo, *Kindai bungaku no tanjō*, 1975 ; Karatani Kōjin, *Nihon kindai bungaku no kigen*, 1980 ; Hiraoka Toshio, *Nihon kindai bungaku no shupatsu*, 1992 ; Noyama Kashō, *Kindai shōsetsu no seiritsu*, 1997.

⁷ Eric Hobsbawm et Terence Ranger (éd.), *The Invention of Tradition*, 1983.

⁸ Maeda Ai, *Kindai dokusha no seiritsu*, 1973 ; Kamei Hideo, *Kansei no henkaku*, 1983 ; Suzuki Sadami, *Nihon no bungaku gainen*, 1998.

⁹ Karatani Kōjin, *Kindai bungaku no owari*, 2005.

¹⁰ Thomas Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, 1962 ; Iouri Tynianov, « De l'évolution littéraire », 1928 (trad. fr. 1965).

prendre ce basculement des modes de production et de circulation des textes entre l'époque d'Edo et l'ère Meiji, quand les humanités confucéennes se redéfinirent comme littérature moderne. Un espace que je saisirai, pour des raisons purement heuristiques, comme un long 19^e siècle.

1. Dettes intellectuelles et engagements collectifs

Des nains assis sur les épaules des géants. La métaphore attribuée à Bernard de Chartres saisit bien l'essence de la culture classique, où la reprise et les hommages sont au cœur des pratiques savantes. Elle vaut tout autant pour le monde sinisé. Et, au-delà du mythe romantique du génie individuel, qui a durablement marqué l'histoire des sciences, n'importe quel chercheur aujourd'hui ne pourrait honnêtement la désavouer tant l'aspect cumulatif de son travail n'est plus à démontrer. Il suffit de songer aux centaines de notes de bas de pages, qui égrènent à leur manière le nom des mentors et des compagnons de route rencontrés au fil des lectures et qui ont façonné sa trajectoire intellectuelle. Mais peut-être pas autant que ses maîtres et aînés, qui incarnent un enseignement dans une parole, des gestes, bref un corps. C'est donc en reconnaissant mes dettes envers ceux-là que je commencerai ce mémoire de synthèse. Une dédicace lapidaire ne saurait y pourvoir, tant la place qu'ils ont occupé dans ma formation est immense. A Marc Aurèle, j'emprunte la forme de ce catalogue¹¹. Et ceux qui sont désireux d'entrer sans ambages dans les choses « sérieuses », je les invite à passer directement au chapitre 2. Après tout, je ne fais là que redonner un peu de substance et de narrativité à ce qui apparaît déjà dans mon curriculum vitae.

De Philippe Borgeaud : l'invitation au relativisme

Je ne suis pas un vrai « littéraire ». Au sens où je n'ai pas suivi de cursus (ni au lycée ni à l'université) où j'aurais acquis les fondements des théories et méthodes de la discipline. Je suis entré en faculté des lettres pour apprendre le japonais et l'histoire des religions. Les enseignements de japonais à l'Université de Genève avaient été créés à la fin des années 1970 par un spécialiste du bouddhisme, Robert Heinemann. La section ne comprenant qu'une seule chaire de professeur, sa spécialité en donnait la couleur générale. J'aurai donc pu devenir historien des religions.

C'est au sein de l'unité d'histoire des religions antiques, dont la chaire était alors occupée par Philippe Borgeaud, que je me suis immergé dans la culture scientifique universitaire. La Suisse n'ayant pas connu ce mouvement de laïcisation qui, en France, avait conduit la III^e République à supprimer les facultés de théologie en 1885 pour les remplacer l'année suivante par la V^e section de l'EPHE, celle des « sciences religieuses », la faculté de théologie de l'Université de Genève régnait sur l'enseignement des monothéismes judéo-chrétiens. L'unité d'histoire des religions de la faculté des lettres ne demandant pas de prérequis en grec ou en latin, elle offrait un abord plus accueillant pour un titulaire d'une maturité scientifique. Borgeaud y dispensait des enseignements sur la Grèce tandis que son assistant, Youri Volokhine, proposait des ouvertures sur l'Égypte. Avant que le système de Bologne n'impose ses carcans, on pouvait aussi aller choisir assez librement des cours en islamologie, et bien sûr, sur les religions orientales, le bouddhisme (Heinemann ayant déjà quitté l'université, c'est principalement Frédéric Girard qui assura la continuité) et le shintō (sous la férule de François Macé). Mais c'est surtout Borgeaud qui nous introduisait aux fondamentaux de la discipline. Je garde un souvenir précis de la lecture des œuvres de Georges Dumézil ou de Mircea

¹¹ Marc Aurèle, *Ecrits pour lui-même*, Livre I, 1998.

Eliade, plutôt que des anthropologues hellénistes comme Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet ou Marcel Detienne, dont je peine à imaginer qu'ils ne furent pas évoqués en cours, mais que je n'ai lu sérieusement que plus tard et pour d'autres raisons. Parce qu'ils offraient notamment un bel exemple de décentrement du regard en se positionnant contre la lecture anachronique de l'école allemande du 19^e siècle, qui cherchait dans le monde grec les prémisses des valeurs de la bourgeoisie occidentale. Depuis, le comparatisme, intrinsèque au projet-même de l'histoire des religions, n'a jamais quitté mon esprit. Il m'a amené à questionner sans cesse les catégories issues de l'histoire occidentale et m'a poussé à saisir les productions culturelles japonaises à partir de leur propre tradition critique, sans renoncer, à la manière de Marcel Detienne, à établir un dialogue fondé sur des universaux dégagés de leur eurocentrisme.

De Ninomiya Masayuki : le goût des lettres

Deux ans après mon entrée à l'université, en 1993, Ninomiya Masayuki fut nommé professeur à la suite de Robert Heinemann. Je prenais alors des cours de calligraphie et la première chose qui me marqua dans le personnage fut l'élégance avec laquelle il traçait des caractères chinois à la craie blanche sur le tableau noir. Voilà un « lettré » me disais-je et cette première impression ne fut jamais démentie. Ninomiya nous enseignait la langue en tentant d'emblée de nous en faire saisir la beauté propre. *Tsukue no ue ni hon ga arimasu...* Il était très fier de nous guider dans nos premiers pas dans la syntaxe japonaise à travers les polycopiés du Cned, employés alors à l'Inalco, et dont il avait rédigé, toujours de cette main experte, les textes de lecture élémentaire. Il regretterait par la suite de devoir passer à un manuel plus « moderne » (*Minna no nihongo*), dont le *Watashi wa Maiku Mirā* [Mike Miller] *desu* incarnait une forme de violence esthétique (et linguistique) perpétrée par une pédagogie fondée sur l'apprentissage par dialogue à l'usage des apprenants occidentaux. Sans le savoir, on faisait peut-être déjà là du Motoori Norinaga. Car en dehors de la lecture des grands romanciers (Tanizaki, Kawabata, etc.) ou d'une introduction aux rudiments de la langue et de la littérature classique, il retraçait dans son cours de pensée japonaise toute une tradition critique que j'aurais tendance à qualifier aujourd'hui de culturaliste : la poignante tristesse des choses (*mono no aware*) de Motoori Norinaga, l'éloge de l'ombre de Tanizaki Junichirō, les ponts de Yasuda Yojūrō, les critiques d'art de Kobayashi Hideo.

On s'imagine souvent qu'en élève de Ninomiya mes débuts furent littéraires. Mais en vérité, je fus attiré en premier lieu par ses enseignements d'esthétique. La littérature vint plus tard. Et j'aime bien me figurer cette nuance en me rappelant que Gérard Genette est entré dans mon univers non pas en tant que héraut du structuralisme littéraire, mais comme auteur de deux ouvrages sur la théorie esthétique, *Immanence et transcendance* (1994) et *La relation esthétique* (1997). Ces livres marquaient un tournant dans sa carrière et furent publiés au moment où je me lançai dans l'écriture de mon mémoire de licence, une traduction et un commentaire de l'essai *Shingan* (Le vrai et le faux, 1951) de Kobayashi Hideo*. Si ma thèse comprend un chapitre important dédié à la notion de détachement artistique (*fūryū*) qui structure l'ensemble de ma lecture de l'œuvre de jeunesse de Kōda Rohan, c'est un héritage direct des enseignements de Ninomiya.

* Ce travail donna lieu à mon premier article
► « L'authentique et le beau... » (1998)

D'Andō Hiroshi et Nagashima Hiroaki : la rigueur philologique

Parti étudier à l'Université de Tōkyō grâce à une bourse du Ministère japonais de la culture (Monbushō) en 1998 avec l'intention de m'inscrire en thèse à l'issue de ces deux ans, je fus confronté pour la première fois aux méthodes de la recherche universitaire japonaise. Ninomiya avait de bonnes relations avec son université d'origine et commençait alors un cycle d'invitations des professeurs de littérature japonaise. Il me confia aux bons soins d'Andō Hiroshi, spécialiste de Dazai Osamu et titulaire de la chaire de littérature moderne. Ninomiya travaillait à partir des œuvres complètes et son approche relève de ce qu'on pourrait appeler la critique, au sens le plus noble du terme, ou *kanshō* en japonais. Au département de littérature nationale de l'Université de Tōkyō, sis dans les bâtiments historiques de l'ère Meiji dans le quartier de Hongō, rien de tout cela. Une forme de positivisme philologique prévalait sur tout. Au risque de la caricature, la théorie critique était reléguée au campus de Komaba. Ici on travaillait sur les publications originales, on étudiait les variantes, on s'intéressait aux manuscrits. Le département dispose en propre d'une collection inégalée de magazines littéraires depuis Meiji, complétée par le fonds Meiji shinbun zasshi bunko. Andō lui-même est un fervent collectionneur de revues d'époque. Les étudiants post-gradués avaient aussi libre accès au compactus de la bibliothèque centrale où l'on trouvait les œuvres originales. Le séminaire hebdomadaire en salle 430 se déroulait selon un rituel bien rôdé. Je l'ai suivi pendant des années, entre 1998 et 1999, 2003 et 2004, et après ma thèse entre 2007 et 2009, puis en 2012-2013, et j'y ai présenté mes travaux en cours sur la figure de l'auteur à Meiji encore en 2019, puis lors de mon dernier séjour en 2023. Qu'il s'agisse de discuter autour du thème du semestre ou de présenter une œuvre de l'auteur d'élection d'un étudiant, le point de départ était identique : reconstitution de l'historique détaillé des publications et chronologie de la critique. L'argumentation se construisait sur cette base et relevait principalement de la critique interne au texte ou à l'œuvre complète. Au début, j'avais rarement le temps de lire le texte commenté, j'étais dépassé par le débit des présentateurs et la nouveauté de la méthode. Mais à la longue on s'y fait et un habitus s'installe comme par osmose, si bien qu'aujourd'hui, je me rends compte à quel point il m'est devenu difficile de ne pas historiciser d'une manière tout aussi maniaque une production littéraire. Entre-temps, Ninomiya m'avait proposé un poste d'assistant à Genève et sans avoir trop hésité j'étais rentré à l'automne 1999 avant la fin de ma bourse. L'année suivante, je m'inscrivis en thèse. Et l'une de mes premières missions hors enseignement fut d'accueillir un autre professeur de l'Université de Tōkyō, Nagashima Hiroaki, qui allait séjourner un semestre à Genève. Spécialiste de la littérature d'Edo, et d'Ueda Akinari en particulier, il dispensa à un très petit comité une initiation à la lecture cursive (*kuzushiji*) sur la base de l'*Inaka Genji* (Le Genji provincial, 1829-1842) de Ryūtei Tanehiko. On devait être en 2000 ou 2001. Je venais de faire mes premiers pas dans le territoire de la littérature de divertissement d'Edo (*gesaku*). Mais j'étais encore un moderniste. Lors de mes séjours ultérieurs au Japon, je suivis quelques cours magistraux de licence de Nagashima et n'intégrai que tardivement son séminaire pour les étudiants post-gradués, en 2012-2013. Il s'était alors passionné pour les recueils de lettres anciennes (*kojōzoro*), c'est-à-dire des lettres apocryphes attribuées à des personnages historiques et qui servaient à l'époque d'Edo de modèles pour l'apprentissage de la calligraphie et du

style épistolaire. J'avais suivi les cours de japonais classique de Ninomiya Masayuki, Catherine Garnier ou Pascal Griolet à Genève, mais il s'agissait d'initiation à la langue à travers des textes (*Ise monogatari*, etc.) bien commentés en japonais et déjà traduits en langue moderne et même en français. Le séminaire de Nagashima initiait aux méthodes de la philologie classique dont l'objectif était d'apprendre à établir une édition critique. Chaque étudiant préparait tour à tour quelques lignes. L'exercice consistait à retranscrire le texte original (en cursive) en caractères d'imprimerie (opération que l'on désigne en japonais par le terme *honkoku*), puis à mener une recherche étymologique sur chaque mot dans les dictionnaires anciens afin de se familiariser avec les usuels. Ce fut ma seule expérience dans ce domaine, mais elle fut suffisamment formatrice pour me permettre par la suite de m'orienter en autodidacte dans l'univers des imprimés de l'époque d'Edo.

De Yamamoto Ryō et Deguchi Tomoyuki : le sens du travail en équipe

Durant ces « années Tōdai », j'ai aussi beaucoup bénéficié de l'aide d'autres étudiants. J'en évoquerai deux en particulier, sans qui je n'aurais jamais pu progresser. Dans le séminaire d'Andō (et parmi les spécialistes de littérature moderne en général), peu choisissent la période Meiji et encore moins la première moitié comme objet d'étude. C'était néanmoins le cas de Yamamoto Ryō, rencontré en 1998 et qui faisait alors une thèse sur Tsubouchi Shōyō. Un système de tutorat avait été mis en place pour aider les étudiants étrangers et, pendant un an, Yamamoto m'a consacré une heure par semaine. Nous avons lu ensemble ligne après ligne une œuvre de jeunesse de Rohan que je comptais traduire pour ma thèse, *Fūryūbutsu* (Le bouddha d'amour, 1889). Il répondait à toutes les interrogations que je n'avais pu lever même après avoir lu les notes des éditions critiques. Sans son aide, je n'aurais peut-être jamais surmonté la difficulté linguistique que présentent les textes de Meiji.

Toujours autour du séminaire d'Andō mais quelques années plus tard, en 2003, alors bénéficiaire d'une bourse du Fonds national suisse pour la recherche scientifique, je croisai la trajectoire d'un jeune thésard, Deguchi Tomoyuki, qui par le plus heureux des hasards s'était lancé comme moi dans l'étude de Kōda Rohan. Je ne saurai en quelques lignes évoquer tout le bénéfice que j'ai pu tirer de cette rencontre. Il m'intégra aux séminaires « off » qu'il organisait avec des camarades et partagea sans retenue ses connaissances sur Rohan et la littérature de Meiji. La première et peut-être la plus spectaculaire concrétisation de ces années philologiques fut ma découverte d'un manuscrit de Kōda Rohan chez un libraire du quartier de Jinbochō, dont la fréquentation assidue faisait partie des habitudes des étudiants en lettres. C'est là que je me rendis compte à quel point l'accumulation du savoir aiguisé le regard en amont, que l'on est transformé par son objet d'étude au plus profond du cortex. Le manuscrit avait été acquis par le patron de Gyokueidō un an auparavant, dans des circonstances qu'il ne voulut jamais dévoiler. Il figurait même dans son catalogue mais personne n'y avait prêté attention. C'est qu'il fallait connaître un peu l'auteur et avoir bien lu la critique universitaire pour reconnaître derrière le titre, *Daishijin* (Le grand poète), une toute première version d'une des œuvres de jeunesse les plus connues de Rohan : *Taidokuro* (Face au crâne, 1890). Après quelques mois d'étude passionnée de cet avant-texte (une dizaine de feuil-

lets), Deguchi et moi en publiâmes l'édition critique*, ce qui nous valut même un petit article dans le journal *Asahi* du 25 janvier 2005. Comment ne pas en être fiers ? Grâce à lui, j'eus le bref mais euphorique sentiment d'avoir pu amener une petite contribution dans ce domaine des études en littérature moderne, la critique génétique, assez peu accessible aux chercheurs étrangers.

* Parue dans la revue
Bungaku

► « Shinshutsu :
Kagyū Rohan cho
Daishijin sōkō »
(2005)

De Patrizia Lombardo : les encouragements à poursuivre

Ninomiya est un fin diplomate et possède l'art de mettre en relation des gens qui ne sont pas forcément voués à se rencontrer. Il avait œuvré à inclure Andō à la deuxième session d'une série de colloques qui visait à réinterroger la notion d'œuvre. Le colloque intitulé « L'œuvre illimitée » se tint à Genève en 2001 et rassemblait des spécialistes de littérature française des universités de Genève, Paris 8 et Tōkyō. Je servis à cette occasion d'interprète pour Andō, qui présenta les manuscrits de *Ningen shikkaku* (La déchéance d'un homme, 1948) de Dazai Osamu et dont je traduisis l'article paru dans les actes (*Littérature*, n° 125, mars 2002). J'y retrouvai quelques professeurs d'études françaises de Tōdai, Nakaji Yoshikazu, Tsukamoto Masanori, Nozaki Kan, avec qui j'ai gardé depuis de bons rapports. J'y fis aussi la connaissance de Patrizia Lombardo, qui accepta plus tard de présider mon jury de thèse. Le poids d'une dette ne se mesure pas à la longueur de la dédicace, mais en m'incitant à candidater au prix Hélène et Victor Barbour de critique littéraire (que j'obtins en 2009), elle m'offrit une forme de reconnaissance indirecte qui m'encouragea à poursuivre dans la recherche. J'eus l'occasion plus tard de l'en remercier en l'invitant à donner une conférence sur Flaubert et l'orientalisme à la Maison franco-japonaise. Elle a disparu en 2020 et je regrette qu'elle ne puisse lire aujourd'hui ces lignes. Grâce à ce rapprochement avec le département de français, j'eus aussi l'occasion de collaborer avec d'autres enseignants, notamment Frédéric Tinguely et Vincent Debaene lors du colloque *Littérature et ethnographie* de 2017 à la MFJ, dont je reparlerai sous peu.

Paris : le Centre d'études sur le Japon

À l'Université de Genève, comme je l'ai déjà souligné, l'unité de japonais était structurée autour d'une chaire de professeur. Celui-ci était secondé par un assistant en doctorat. À mon entrée, c'était Michel Mohr, désormais professeur à l'Université de Hawaï, qui nous introduisit au japonais par la méthode « Silent Way », puis Peter Nelson, qui a embrassé la carrière diplomatique entretemps. En outre, plusieurs chargés de cours venus de Paris se relayaient pour dispenser des enseignements : Ninomiya Masayuki (avant d'être nommé professeur), Pascal Griolet, Catherine Garnier, François Macé, Frédéric Girard. Puis vinrent d'autres littéraires : Jean-Jacques Origas (vers 1998-99 quand j'étais au Japon) et Emmanuel Lozerand (pour assurer la continuité des cours de littérature après le départ en retraite de Ninomiya en 2003). Je n'étais déjà plus étudiant, si bien que je n'ai jamais suivi formellement les cours de Lozerand, mais sa présence régulière à Genève depuis cette époque a toujours été inspirante. J'ai d'abord bénéficié en tant que doctorant de ses conseils (c'est un des rares spécialistes de la littérature de Meiji en France), puis, devenu maître-assistant, j'ai participé à plusieurs jurys pour des mémoires en littérature qu'il dirigeait. Ecouter son retour critique sur les tra-

vaux des étudiants m'a introduit à ce savoir-faire délicat qu'est l'encadrement de la recherche en SHS.

Grâce à ce lien fort qui unissait et unit encore Genève à Paris, j'ai pu m'intégrer peu à peu aux réseaux des études japonaises en France. En début de thèse, Lozerand m'invita à participer à deux journées d'études qu'il organisait avec Anne-Bayard Sakai, sous le titre très barthien de « Plaisir de lire » (2001 et 2003). J'y présentai mes lectures de Kōda Rohan (attendu) et de Takamura Kōtarō (plus original, mais c'est que je donnais alors des cours sur la poésie). Je ne me souviens guère de mes prestations, et l'on ne se souvint probablement guère de moi. Mais tels furent mes premiers pas dans les cercles parisiens, dont je garde un beau souvenir.

De fil en aiguille, Lozerand me proposa d'intégrer le projet qu'il venait de lancer avec Christian Galan : Discours et débats sur l'ère Meiji. Le thème alors choisi était la famille. Le projet avait été initialement conçu comme un groupe de traduction, qui avait l'ambition originale de croiser l'histoire des institutions et des pratiques sociales avec celle des représentations littéraires. Mais très vite il avait semblé judicieux de poser au préalable les fondements théoriques et chronologiques d'une histoire de la famille moderne au Japon. J'ai présenté mes travaux sur Rohan en 2006 et régulièrement contribué aux échanges concernant la partie littéraire. Le volume parut en 2011*. La seconde partie, consacrée aux traductions, n'a malheureusement jamais vu le jour. J'avais préparé une traduction partielle de *Saikun* (L'épouse, 1889) de Tsubouchi Shōyō, que j'aurai peut-être un jour l'énergie de compléter pour une publication.

Durant mes débuts mal assurés, Lozerand m'accueillit avec bienveillance. Grâce à sa capacité de diriger, de comprendre et organiser conceptuellement les travaux, il m'a beaucoup aidé, y compris pour ma fin de thèse – difficile... Il accepta avec enthousiasme de faire figurer au catalogue de sa nouvelle « Collection Japon » aux Belles Lettres mon recueil de traductions de Kōda Rohan*. Décidé à faire honneur à sa confiance, j'avais travaillé avec acharnement pour ajouter aux quatre nouvelles initiales incluses dans ma thèse, une cinquième, *Gojūnotō* (La pagode à cinq étages), la plus aboutie et la plus connue des œuvres de jeunesse de Rohan. Plus tard, il fit aussi bon accueil à un autre projet de traductions, qui répondait au nom de code « Genève 2 », mais qui naquit dans de tout autres circonstances, détaillées ci-après.

Genève : le Département d'études est-asiatiques

Pierre-François Souyri avait pris la succession de Ninomiya à Genève en 2003. Alors que j'étais reparti à Tōkyō grâce à une bourse du Fonds national suisse pour la recherche scientifique, l'unité de japonais amorçait ainsi un tournant historique. Je fus le dernier doctorant de Ninomiya à soutenir en 2007 (après Samuel Guex, Maya Mortimer et Olivier Fink). Puisque seul le professeur en poste pouvait accueillir de nouveaux thésards, qui deviendraient à leur tour assistants, ceux-ci furent désormais historiens : je songe en particulier à Arnaud Doglia, Damien Kunik et Cyrian Pitteloud. Après un postdoc à la MFJ (2007-2009), je dus à Souyri l'opportunité de revenir à Genève pour prendre le poste de maître-assistant auparavant occupé par Samuel Guex.

L'introduction d'enseignements en coréen (2007), l'inauguration d'un Institut Confucius (2011) et l'arrivée d'un sinologue, Nicolas Zufferey, au décanat de la

* Avec ma contribution sur le roman de Rohan intitulé *Isanatori* (Le chasseur de baleines, 1891)

► « **Un père inconsistant...** » (2011)

* Paru sous le titre ► **Kōda Rohan, La Pagode à cinq étages et autres récits** (2009)

faculté des lettres (2011-2015) participaient d'un nouvel élan qui aboutit à la séparation du japonais et du chinois des langues méditerranéennes et slaves (Meslo) pour se fondre dans un nouveau département d'études est-asiatiques (Estas). Cette refonte institutionnelle suscita une dynamique fructueuse qui se traduisit notamment par la création d'un Master pluridisciplinaire en études asiatiques en collaboration avec d'autres composantes de l'université. Bref, la période où je fus maître-assistant à Genève (2009-2012) fut marquée par ces nouvelles synergies inter-asiatiques.

A cette époque, une certaine vogue pour l'histoire globale (et ses variantes) animait les milieux universitaires francophones. La Maison de l'histoire de Genève organisait un séminaire d'histoire connectée. Je l'ai suivi avec enthousiasme et je me suis découvert une passion pour les travaux d'auteurs aussi divers que Sanjay Subrahmanyam, Romain Bertrand ou Timothy Brook. Ils m'ont désenclavé de la perspective nationale et poussé à entreprendre des recherches sur les marges géographiques du Japon, en particulier sur cet espace qui s'étend du Kyūshū vers l'archipel des Ryūkyū, et qui prolonge les flux maritimes autour de la « Méditerranée asiatique » vers la Corée, la Chine et le Sud-Est asiatique.

Mais mon tournant pour ainsi dire « historien » tient aussi à la naissance du « Groupe de Genève », un collectif rassemblant une dizaine de chercheurs et doctorants associés à l'Université de Genève et mené par Souyri, auquel je finis par prendre une part plus importante que je n'en avais l'intention au début. Le groupe s'était donné pour tâche de traduire des textes essentiels de la pensée du Japon moderne. Aucune tentative coordonnée n'avait été menée depuis les deux volumes édités par Yves-Marie Allieux, *Cent ans de pensée au Japon* (1996), le volet traductions du DDEM n'ayant jamais vu le jour. Puisque je commençais alors à m'intéresser (via Bakin) aux îles du Sud, je proposai la traduction d'un texte d'Ueki Emori sur l'indépendance des Ryūkyū*. C'était, je crois, mon premier pas ouvertement en dehors des frontières strictes de la « littérature ».

Forts de cette première réussite, nous avons décidé de poursuivre en descendant le cours du temps pour nous focaliser sur les intellectuels d'après-guerre. Souyri avait alors invité Miura Nobutaka (Université Chūō) à donner des cours à Genève. Il fut un pilier central dans l'élaboration du second volume, dont j'allais finir par assumer l'édition. Ayant rejoint entre-temps l'Institut français de recherche sur le Japon à la Maison Franco-Japonaise, j'en profitai pour y développer le projet en collaboration avec Miura, qui était alors président du comité scientifique de la Fondation MFJ. Il se déclina en plusieurs volets : un grand colloque international en 2015, qui attira plus de deux cents auditeurs sur deux jours et dont l'ensemble des dix-neuf interventions fut publié en japonais par Miura (*Sengo shisō no hikari to kage*, Fūkōsha, 2016), ainsi qu'une double publication en français dont j'ai assuré la coordination, le recueil de quatre traductions du Groupe de Genève, augmenté d'un entretien avec Narita Ryūichi, et un numéro spécial de la revue *Ebisu* qui comprenait six nouvelles contributions*. J'avais travaillé sur un critique de l'Ecole romantique japonaise, Hashikawa Bunsō, ce qui me permettait de me situer à la fois dans l'histoire de la littérature et de la pensée politique, tout en faisant écho à un travail amorcé par Ninomiya sur Yasuda Yojūrō. Genève 3 resta à l'état d'une ébauche à peine esquissée.

* Publiée dans le volume paru aux Belles Lettres sous le titre *Japon colonial 1880-1930 : les voix de la dissension*
► Ueki Emori, « De la nécessité d'accorder l'indépendance aux Ryūkyū » (2014)

* Le recueil
► *La trajectoire du Japon moderne...* (2018)
et le n° spécial d'*Ebisu*
► *L'après-guerre des intellectuels japonais* (2017)

Tōkyō : l'Institut français de recherche sur le Japon

Je connaissais bien la Maison franco-japonaise, puisque j'y avais effectué un post-doc (2007-2009) grâce à une bourse obtenue pour un projet de recherche sur les préfaces de roman de l'époque d'Edo, dans lequel on peut voir le lointain ancêtre de l'inédit qui accompagne ce mémoire de synthèse. Ayant intégré à cette occasion le comité de rédaction de la revue *Ebisu*, j'y fis mes premiers pas dans le domaine de l'édition. Relecture purement formelle dans un premier temps, puis évaluation des articles, alors que j'intégrai ultérieurement le comité de lecture de *Cipango* (2010) et assumai à mon retour à la MFJ (2013-2017) la tâche de rédacteur en chef d'*Ebisu*. Depuis, j'ai toujours continué à effectuer ce travail d'expertise et d'édition pour les deux principales revues de la japonologie francophone, et j'ai intégré plus récemment (2022), le comité éditorial de la série Civilisations de l'Asie orientale du CRCAO.

Mais revenons à l'Institut français de recherche sur le Japon de la MFJ où, en 2013, j'avais commencé à travailler sur la circulation des savoirs à l'époque d'Edo. C'est un lieu important de la vie intellectuelle franco-japonaise à Tōkyō, où l'on a la chance de pouvoir côtoyer des sommités hors de leur « milieu naturel », ce qui les rend souvent plus accessibles. Je me souviens de bons moments passés en compagnie de William Marx ou Antoine Compagnon, qui, de passage au Japon, avaient accepté de venir faire une intervention « à la Maison ». Les sollicitations y sont nombreuses, et comme tout notre temps est voué à la recherche (y compris sa gestion chronophage), on dispose de suffisamment marge pour pouvoir assister fréquemment aux conférences ou aux journées d'études, même lorsque le sujet paraît éloigné de ses propres champs d'intérêt immédiat, ce qui s'avère souvent très fécond et qui est malheureusement beaucoup plus difficile quand on enseigne à l'université. Bref, j'ai beaucoup profité de la belle équipe qui animait alors l'Institut français de recherche sur le Japon : Christophe Marquet (le directeur), Laurent Nespoulous, Arnaud Nanta et Jean-Michel Butel, que j'ai côtoyés avec beaucoup de plaisir durant ces quatre années. Mon seul regret est que nous n'ayons pas réussi à obtenir un financement de l'ANR autour d'un grand projet commun sur le patrimoine, porté par Nespoulous. Les coopérations n'en furent pas moins bien réelles et nombreuses, avec Marquet autour de séminaires qu'il organisait sur le livre à Edo ou avec Nanta dans l'élaboration d'un numéro spécial de la revue *Ebisu* pour la célébration du centenaire du début de la Première guerre mondiale*. Mais c'est surtout la rencontre avec Jean-Michel Butel, recruté la même année que moi, qui marqua le plus profondément la suite de mes recherches. Elle fut l'occasion d'un rapprochement avec l'ethnologie, presque d'un « retour » j'ai envie de dire, puisque j'eus alors l'impression de renouer avec des questions qui avaient marqué le début de mes études en histoire des religions.

Rencontre entre un littéraire et un ethnologue, donc. Tel fut le sous-titre que nous donnâmes à notre « conférence d'adieu » à la MFJ (2017) et qui vint clore une collaboration fructueuse qui occupa les deux dernières années de mon séjour. Au fil de discussions entre voisins de bureau, le désir nous était venu de réfléchir ensemble sur les liens entre nos deux disciplines. L'idée n'était pas nouvelle en soi, mais bien peu de choses avaient été faites pour mener cette réflexion en parallèle dans les espaces culturels francophones et japonophones. Grâce au soutien de Marquet et Butel, j'avais d'abord lancé un séminaire en collaboration avec l'Uni-

* N° spécial d'*Ebisu*
► 1914-1918, une
guerre mondiale ?
La perspective
japonaise (2016)

versité Kokugakuin et le Tōyō bunko (Bibliothèque et institut de recherche sur l'Asie) dans la lignée de mes travaux sur les savoirs à l'époque d'Edo : *Du lettré au savant : arpenter, collecter, décrire* (2016-2017). Suite à cette première expérience qui visait à mieux comprendre les pratiques pré-ethnographiques au Japon et à mobiliser un réseau de chercheurs sur le sujet, nous organisâmes un grand colloque international pour mettre en relation littéraires et ethnologues, français et japonais : *Les motifs littéraires de l'ethnologie* (2017). Cécile Sakai, devenue entre-temps directrice de l'Institut, nous apporta son soutien et sa touche personnelle en invitant l'écrivain Ikezawa Natsuki à ouvrir le colloque. A nouveau, pendant deux jours, nous fîmes salle comble. La fin de notre mission à la MFJ quelques mois plus tard, suivie de ma prise de fonction l'automne même comme maître de conférences à l'Université Lyon 3, et, soyons honnête, une certaine fatigue, fit que le projet ne se concrétisa pas sous la forme d'une publication comme on l'attend désormais de ce type d'événement. En revanche, il ne fut pas tout à fait sans lendemain.

Pour introduire les intervenants français (Alban Bensa, Vincent Debaene, Anne-Marie Thiesse et Frédéric Tinguely) à l'histoire de l'ethnologie japonaise, j'avais imaginé écrire un petit texte. Rien de tel n'existait encore en français. J'ai demandé l'aide de Damien Kunik, qui était alors associé au Musée national d'ethnographie (Minpaku) à Osaka, et est aujourd'hui conservateur au Musée d'ethnographie de Genève. Le texte fut lu et apprécié des collègues, et contribua certainement au dialogue interculturel. Il prit par la suite de l'ampleur, reçut des ajouts de la part d'Alice Berthon (désormais maîtresse de conférences à l'Université de Grenoble), et fut finalement publié en ligne*.

* Dans *Bérose - Encyclopédie des histoires de l'anthropologie*
 ► « Brève histoire de l'ethnologie japonaise... »
 (2019)

Lyon : l'Institut d'études transtextuelles et transculturelles

Recruté à Lyon 3 en 2017, j'ai rejoint l'Institut d'études transtextuelles et transculturelles (IETT), créé en 2007 par Gregory Lee à partir d'un noyau d'asiatistes renforcé ensuite principalement par des anglicistes. Sa particularité est de mettre l'accent sur les études culturelles plutôt qu'aréales, de privilégier les thématiques transnationales. Cela permet de formuler des objets d'étude stimulants, comme le colloque sur la censure auquel je pris part en 2018, ou plus proche de mes intérêts, le colloque sur les modernités asiatiques en 2022. En dehors de cela, ma participation s'est principalement limitée à co-organiser depuis 2021 le séminaire doctoral au rythme de 3 à 4 séances annuelles et un nouveau séminaire *(Re)lire les classiques des SHS*, inspiré de l'Inalco, où nous avons successivement abordé Franz Fanon (2021), Laura Mulvey (2022) et Donna Haraway (2023). On verra plus loin que le barycentre de mon activité de recherche s'est plutôt déplacé vers un autre laboratoire, le CRCAO, pour les raisons que j'expliquerai.

En revanche, je pense avoir été à la hauteur de toutes les autres tâches dévolues à l'enseignant-chercheur. Et puisque l'époque est à la « gouvernance par les nombres¹² », avançons quelques chiffres. Entre 2017 et 2024, à l'exception de l'année où j'ai obtenu un CRCT (2021), j'ai assuré en moyenne 267 heures d'enseignement Ectd par année, principalement en filière LEA, à l'exception des deux années où j'ai remplacé une partie des cours de littérature dispensés par Claire Dodane, obligée de s'absenter. Histoire du Japon contemporain après 1945 (en licence) et

¹² Alain Supiot, *La gouvernance par les nombres*, 2015.

débats de société à travers l'analyse des médias (en master) ont ainsi constitué jusqu'ici l'essentiel de mes objets d'enseignement. J'ai néanmoins dirigé 6 étudiants en M1, dont 3 ont poursuivi jusqu'en M2, et 1 a obtenu le 3^e prix FFJ / Christian Polak. J'ai également participé au jury de 12 mémoires de M2. Ce sont des chiffres que l'on jugera sans doute modestes : cela tient en partie à mon ancrage dans le cursus LEA, au sein duquel je supervise chaque année depuis six ans un certain nombre de mémoires de stage (de ceux-là, je n'ai pas gardé la comptabilité). J'ai assumé la direction du département de 2022 à 2024 – composé de 9 titulaires, 4 contractuels, quelques vacataires et environ 500 étudiants – en plus d'autres tâches administratives moins importantes mais bien réelles dont mon CV atteste plus en détail. A ce titre, j'ai participé à l'organisation de l'Année du Japon à la faculté des langues (2022-2023), c'est-à-dire concrètement une série de 23 événements, activité chronophage dont les 1362 mails reçus et conservés dans mes archives témoignent encore. A l'extérieur de Lyon 3, j'ai apporté mon expertise et représenté la communauté des études japonaises en France à trois titres : en assumant les diverses fonctions éditoriales déjà évoquées, en tant que correspondant pour le concours de japonais à l'ENS de Lyon depuis 2019, et en tant que membre du Bureau du Conseil scientifique du Pôle Asie des Umifre depuis 2020, ce qui implique la participation active aux comités de sélection des chercheurs et directeurs des 5 établissements du réseau (New Delhi, Pondichéry, Bangkok, Hong-Kong, Tōkyō) en plus du comité d'orientation stratégique et scientifique annuel en lien avec les tutelles (MAE, CNRS, INSHS).

Paris : le Centre de recherches sur les civilisations de l'Asie orientale

Mon intérêt grandissant pour la période prémoderne m'a poussé à poursuivre une part importante de mes travaux avec le Centre de recherche sur les civilisations d'Asie orientale (CNRS, Collège de France, EPHE, Université Paris Cité), dont je suis devenu chercheur associé en 2021, rejoignant ainsi tour à tour divers projets portés par ses membres. Ils se divisent en deux grandes catégories qui reflètent les orientations de mes recherches actuellement : littérature et histoire des savoirs. Prolongement d'un côté donc de mes explorations de la littérature d'Edo et de Meiji : « Essais au fil du pinceau à l'époque d'Edo » (Matthias Hayek et Daniel Struve) où j'ai approfondi ma connaissance du Bakin auteur d'essais philologiques ; collaboration ponctuelle avec l'équipe « *Genji monogatari* » (Daniel Struve et Sumie Terada) pour un colloque sur les rapports entre histoire et fiction qui fut l'occasion pour moi de revenir sur des romans historiques du 19^e siècle ; et dans le cadre du nouveau plan quinquennal qui s'est ouvert en 2024 : « Promotion symbolique et marchande du livre et de la littérature » (César Castellvi, Thomas Garcin, Gérard Peloux) ; « Formes du texte, usages de l'image dans les livres japonais » (Matthias Hayek, Annick Horiuchi, Marianne Simon-Oikawa). D'un autre côté, nouveaux défrichements d'un champ que j'ai ouvert depuis mon tournant « historien » vers 2010 : « Le Kyūshū et ses environs à l'époque prémoderne » (Annick Horiuchi et Pierre-Emmanuel Roux) où j'ai présenté mes travaux sur l'histoire naturelle (*honzōgaku*) et plus largement les savoirs régionalistes et, en dehors des axes de recherche à proprement parler, projet éditorial chez Citadelles & Mazenod d'une édition critique du *Honzō zufu* (Flore illustrée, 1828) en collaboration avec Matthias Hayek, Annick Horiuchi, Sophie LeBerre (doctorante du

CRCAO) et Cristina Cramerotti, sinologue et archiviste au musée Guimet, où se trouve un exemplaire du livre.

J'aime voir aujourd'hui dans ce rapprochement avec le CRCAO une forme de reconnaissance pour le transfuge de l'époque moderne que je suis. Autrement dit, je suis alors entré de plain-pied dans « l'edologie » à la française. Cela n'avait rien d'évident, car je me souviens encore quand, en 2007, tout juste sorti d'une thèse sur la littérature de Meiji (le moderne donc), j'avais formulé un projet de recherche sur les préfaces de roman à l'époque d'Edo devant le juré de la bourse Lavoisier, on regarda avec une certaine suspicion cette incursion hors de mon pré carré (elle m'ouvrit néanmoins les portes de la MFJ). Ce ne fut pas la seule fois que j'essayai de franchir une frontière.

Mon parcours depuis la thèse a suivi parfois des chemins inattendus mais toujours enthousiasmants. En dix ans de « postdoc » (ce qui n'est pas commun en soi dans le milieu universitaire français), j'ai été tour à tour boursier de l'IFRJ-MFJ (2007-2009), maître-assistant à l'Université de Genève (2009-2012), boursier de la Fondation du Japon à l'Université de Tōkyō (2012-2013), chercheur contractuel du Ministère des affaires étrangères à l'IFRJ-MFJ (2013-2017), avant d'occuper ma fonction actuelle de maître de conférences à l'Université Lyon 3. Cela n'a pas été sans conséquences sur les orientations de ma recherche. Mes champs d'investigation se sont successivement élargis de la littérature de l'ère Meiji, à celle de la seconde moitié d'Edo, puis à l'histoire des savoirs naturalistes, à l'ethnographie et même, quoique plus marginalement, à la pensée politique. Aussi, n'est-ce pas sans appréhension que je me lance dans cet exercice de l'habilitation, qui sanctionne la reconnaissance de l'aptitude du candidat « à maîtriser une stratégie de recherche dans un domaine scientifique ». D'où ma volonté, dans les pages qui suivront, de ressaisir l'ensemble de mes travaux comme une tentative d'explorer la littérature et ses frontières au 19^e siècle. En regardant les étoiles dans le ciel, les hommes ont su y déchiffrer des ensembles cohérents là où il n'y a que des milliards d'objets célestes de tailles et de natures différentes. Il y aurait sans doute d'autres manières de former des constellations à partir de ma production scientifique. Celle qui suit me paraît aujourd'hui la plus cohérente.

2. Repenser l'histoire de la littérature au 19^e siècle

Ma thèse portait sur Kōda Rohan (1867-1947)*. C'est un des écrivains de la génération 1860, qui fut éduquée dans le nouveau système scolaire du Japon de Meiji et participa au renouvellement des formes romanesques à la fin des années 1880. On compte à ses côtés Tsubouchi Shōyō, Mori Ōgai, Futabatei Shimei ou Ozaki Kōyō. Tous se distinguaient de leurs aînés nés vers les années 1830 – le penseur réformiste Fukuzawa Yukichi, le journaliste Narushima Ryūhoku ou le littérateur Kanagaki Robun par exemple – par des œuvres et des prises de position esthétiques qui visaient à affirmer l'autonomie de la littérature par rapport à la morale, au divertissement ou à l'utilitarisme social ou politique. Mais ils représentaient bien plus qu'une simple avant-garde prompte à renverser les valeurs établies. Ils entrèrent dans le champ littéraire au moment où celui-ci traversait de profonds bouleversements, dont ils furent parfois des promoteurs engagés. Des bouleversements techniques (l'émergence de la typographie), médiatiques (l'apparition de la presse), linguistiques (le mouvement d'unification de la langue écrite et parlée), axiologique (l'idée de l'art pour l'art) et surtout, conceptuels, car l'idée-même de « littérature » (*bungaku*) était en train de se transformer.

* Intitulée
► **Construction
d'une identité
littéraire...** (2007)

Transformation du concept de « littérature » : de *bun* à *bungaku*

Comme l'a souligné Suzuki Sadami dans une série d'ouvrages qui firent date, durant l'ère Meiji, la littérature s'émancipa d'une conception largement héritée du confucianisme qui renvoyait à l'étude et la connaissance d'un corpus de textes canoniques, pour prendre son acception moderne d'expression langagière à visée esthétique¹³. Ce mouvement s'accompagna d'une réorganisation de la hiérarchie des genres qui, couplée à une nouvelle perception évolutionniste de la culture, fit du roman l'expression littéraire considérée comme la plus aboutie.

En effet, au cœur de l'activité des lettrés d'Edo se trouvaient l'étude et le commentaire de textes. Le corpus digne d'attention comprenait les classiques confucéens mais aussi bouddhiques, puis, suivant le développement de nouveaux courants, les classiques japonais ou les sciences occidentales, quoique d'une manière générale, les savoirs techniques ne constituaient pas la plus prisée des activités de l'esprit. L'étude et la pratique de la poésie chinoise faisait dès l'origine partie des apprentissages du lettré confucéen, mais l'étude de la poésie japonaise (*waka*) et des récits (*monogatari*) anciens occupaient aussi une place de choix pour les érudits formés aux études dites « nationales » (*kokugaku*). On notera aussi qu'il serait bon d'inclure des pratiques non littéraires dans les activités des lettrés : la musique, la peinture, la calligraphie, le thé, le jeu de go, etc. Et plus encore la maîtrise des rites, c'est-à-dire d'un savoir être en société. Bref tout ce qui fait du lettré un homme cultivé, car c'est bien là le sens original de *bun*, qui le distingue des « barbares » incultes. Les écrits rejetés dans le domaine du « vulgaire » ou « populaire » (*zoku*), notamment le roman ou le théâtre, semblent tenir en grande partie de l'émergence d'une culture bourgeoise qui, bien que n'ayant pas la capacité de renverser les hiérarchies dans une société de statuts codifiés par l'idéologie confucéenne, ne constituait pas moins un contrepoint de poids à la culture des élites guerrières.

¹³ Suzuki Sadami, *Nihon no bungaku o kangaeru*, 1994 ; *Nihon no bungaku gainen*, 1998 ; *Nihon bungaku no seiritsu*, 2009.

L'impuissance de la Chine à contenir les appétits des puissances occidentales accéléra la déstructuration du champ des « lettres », qui fondait l'économie de la connaissance en Asie orientale. La transformation du Japon en Etat-nation moderne marqua profondément l'évolution de la littérature. Le développement des médias, la refonte du système d'éducation, les réformes linguistiques ou la démocratisation de l'alphabétisation influencèrent très directement les pratiques d'écriture et de lecture, mais pas seulement. La littérature fut appelée à contribuer, en quelque sorte, à la construction nationale : par la sélection d'un corpus d'œuvres dignes de figurer au programme des écoles, sanctionné par les premières histoires littéraires (dès 1890), il était attendu de la littérature qu'elle exprime le « génie national », serve de laboratoire à l'unification de la langue, rassemble le peuple autour d'idéaux communs¹⁴.

Dans les années 1870, le terme de « littérature » (*bungaku*), qui désignait l'étude des classiques, fut employé pour traduire deux acceptions courantes dans les langues occidentales : une littérature au sens large hérité des Lumières, qui reflète ce que l'on appelait aussi les « humanités », et une seconde au sens étroit apparu au 19^e siècle, qui était resserrée autour de l'idée de création de l'esprit avec une dimension esthétique. Pour beaucoup d'intellectuels de Meiji, la conception confucéenne de la littérature était critiquable pour son dédain d'un genre montant comme le roman, mais ils rechignaient tout autant à la réduire entièrement aux belles-lettres. Dans le grand partage des connaissances, la littérature (ou disons les humanités), par opposition aux sciences, comprenaient à la fois les productions de l'esprit sensible (*bibungaku*), c'est-à-dire les belles-lettres, et les productions de l'esprit rationnel (*ribungaku*), comme l'histoire, la philosophie ou les sciences politiques. C'est plutôt ce sens large qui prévalait à l'université dans les années 1880 jusqu'à ce qu'émerge plus nettement un enseignement de la « littérature japonaise » à la fois distincte de la littérature chinoise ou occidentale, mais aussi de l'histoire japonaise.

La première histoire littéraire écrite en 1890 sanctionna ce partage en se donnant pour mission de retracer le développement d'une sensibilité nationale exprimée dans la littérature à travers les âges. Pour ses auteurs, le « génie national » s'incarnait dans la langue japonaise (*wabun*), ce qui impliquait l'exclusion de tout le corpus en chinois littéraire (*kanbun*). Cela renforça le recentrage de la littérature sur son sens étroit de belles-lettres, car la plupart des écrits relevant de l'histoire, de la philosophie, de la religion ou de la politique avaient précisément été rédigés en chinois littéraire. D'où la valorisation par exemple des romans (*monogatari*), journaux (*nikki*) et récits de voyage (*kikō*) de l'âge d'or de l'époque Heian comme expression de la vie intérieure des Japonais, par contraste avec les écrits en chinois qui s'inscrivaient plutôt dans la vie publique. Bien sûr il y eut des critiques et des inquiétudes face à la distanciation d'avec la culture chinoise, de l'extérieur (p. ex. Karl Florenz, auteur d'une histoire de la littérature japonaise en allemand) ou de l'intérieur (p. ex. chez Fujioka Sakutarō qui garde une vision plus large du champ

¹⁴ Cf. Emmanuel Lozerand, *Littérature et génie national*, 2005 ; Ueda Atsuko, *Concealment of Politics*, 2007.

littéraire)¹⁵. Mais c'est néanmoins la vision d'une histoire littéraire nationale centrée sur une conception étroite et moderne du champ qui s'imposa sur le long terme. La démocratisation de l'enseignement supérieur pendant la période de Haute Croissance (1955-1973) contribua même à renforcer les nouvelles hiérarchies : découpage chronologique Antiquité – Moyen Âge – Prémoderne – Moderne, répartition des genres sur le modèle occidental (roman, théâtre, poésie, essai), scission entre lettres japonaises et chinoises avec une exclusion des écrits en chinois littéraire produits au Japon. C'est ainsi que l'institutionnalisation moderne de la littérature eut un effet déformant sur la perception rétrospective de son histoire.

Dépasser le corpus d'œuvres et les histoires littéraires modernes

Il faudra attendre les années 1980 pour voir bouger sensiblement les contours du corpus de la « littérature nationale ». De nouvelles approches théoriques, les études postcoloniales et l'histoire globale notamment, remirent profondément en cause l'eurocentrisme et appelèrent à dépasser les cadres nationaux. Elles accompagnaient une nouvelle ouverture sur l'Asie de l'Est qu'avait freiné le repli du Japon sur soi après 1945 et ses difficultés à reconnaître son passé impérialiste et colonial. Au Japon, les approches se sont profondément renouvelées ces trente dernières années. La grande histoire littéraire d'Iwanami en 17 volumes en est la meilleure illustration¹⁶. Elle est déjà relativement ancienne, mais n'a toujours pas d'équivalent à ce jour. Parmi les nouveautés, on peut noter l'inclusion de la littérature orale (2 volumes comprenant notamment les chants *aïnous*) et la littérature de Ryūkyū / Okinawa, ainsi qu'une approche par siècles : 17-18^e (vol. 8), 18^e (vol. 9), 19^e (vol. 10) et 20^e (vol. 12-14), avec des périodes de transition (*henkakuki*) (vol. 7 et 11) qui soulignent le passage entre le Moyen Âge et l'époque d'Edo, puis entre l'époque d'Edo et l'ère Meiji. Chacun de ces volumes par ailleurs repousse les frontières de l'idée de littérature. Pour la période d'Edo par exemple, on donne une place importante aux lettrés fonctionnaires, à leurs études philologiques, aux commentaires des classiques, à l'historiographie, on réévalue la littérature chinoise, les rapports avec le bouddhisme. On s'intéresse aussi à la littérature orale, à la littérature enfantine, aux contributions des femmes. On propose des éclairages du point de vue esthétique (culture raffinée vs culture populaire), matériel (importance de l'image), économique (le poids du marché de l'édition) ou géographique (la littérature dans les provinces). Et ces ramifications multiples se poursuivent pour la période moderne.

En anglais, la récente *Cambridge History of Japanese Literature* a complètement renouvelé l'approche très « classique » de Donald Keene, en incluant de même pour la période d'Edo la dimension économique (marché du livre), en réévaluant la poésie et la prose « sinitiques » (c'est-à-dire en chinois littéraire), les penseurs confucéens et nativistes ; et pour la période moderne, en s'ouvrant à plusieurs questions, telles la traduction, la littérature féminine, la littérature populaire, le

¹⁵ Karl Florenz, *Geschichte der japanischen Litteratur*, 1906 et Fujioka Sakutarō, *Kokubungakushi kōwa*, 1908 ; tous deux cités dans Kōno Kimiko, Wiebke Denecke et al. (dir.), *Nihon 'bun'gakushi*, vol. 3, 2019, p. 265-266.

¹⁶ Kubota Jun et al. (éd.), *Iwanami kōza : Nihon bungakushi*, 17 vol., 1996-1997.

marché et les prix littéraires, la construction de la nation et le colonialisme, les littératures d'Okinawa et des auteurs d'origine coréenne (Zainichi), les mangas¹⁷. En regard, il faut reconnaître que le lecteur francophone est moins bien servi. *La littérature japonaise* de René Sieffert date et pêche par un désintérêt marqué pour toute la tradition sino-japonaise¹⁸. Le « Que sais-je ? » de Jacqueline Pigeot et Jean-Jacques Tschudin se montre conscient de cette limite sans toutefois chercher à la dépasser¹⁹. Les nouvelles refontes par Daniel Struve sont plus ouvertes, dans la limite de ce que permet la double contrainte du nombre réduit de pages et de la volonté de renvoyer autant que possible à des œuvres accessibles en français²⁰. Du point de vue qui me préoccupe, la plus stimulante synthèse reste à mon sens celle de Katō Shūichi, parue en traduction française en 1985 et 1986²¹. Profondément marqué par une approche marxiste, son positionnement à mi-chemin entre histoire de la pensée et histoire littéraire lui permet de donner une place à des auteurs et des œuvres peu traitées jusqu'alors.

Je reviendrai en conclusion sur ces évolutions depuis le tournant 1990, car il me semble marquer un nouveau changement de paradigme. Disons, pour aller vite, la fin d'une certaine idée de la littérature que le romantisme avait contribué à sacraliser. Elle semble en effet se dissoudre plus largement dans le grand bain de l'industrie culturelle et son autonomie par rapport notamment à la politique ou à la morale est remise en cause à l'heure où le public demande de plus en plus aux auteurs de rendre des comptes sur leur production.

Une modernisation en deux temps

Dans ma thèse, j'avais essayé de saisir l'ampleur de cette restructuration du champ littéraire, ce qu'elle signifiait pour les écrivains de la génération de Rohan, en montrant en quoi ils étaient novateurs mais aussi en quoi ils perpétuaient certaines pratiques et visions de l'écriture ou en quoi ils faisaient du neuf avec de l'ancien. Je m'étais alors appuyé sur les études de Peter Kornicki et Emmanuel Lozerand qui montraient la prégnance de la lecture du *gesaku* chez les écrivains de l'ère Meiji²². Du côté de la narratologie, j'avais trouvé chez Hirata Yumi et Noborio Yutaka des arguments pour démontrer à quel point les récits de Rohan perpétuaient une structure narrative inspirée d'une situation d'énonciation reproduisant le discours du conteur devant son auditoire²³. J'ai aussi montré ce que sa posture de désengagement vis-à-vis du réel devait à des manières d'être écrivain dans la tradition sino-japonaise. Enfin, en incluant une analyse de ses poèmes chinois de jeunesse, j'ai pu toucher du doigt l'importance de la culture sinétique dans la formation des écrivains de sa génération.

¹⁷ Haruo Shirane et Tomi Suzuki (éd.), *The Cambridge History of Japanese Literature*, 2016 ; Donald Keene, *A History of Japanese Literature*, 4 vol., 1976-1993.

¹⁸ René Sieffert, *La littérature japonaise*, 1961 (nouvelle édition mise à jour 1986).

¹⁹ Jacqueline Pigeot et Jean-Jacques Tschudin, *La littérature japonaise*, 1983 (2^e éd. 1995).

²⁰ Daniel Struve et Jean-Jacques Tschudin, *La littérature japonaise*, 2008 (4^e éd. 2022).

²¹ Katō Shūichi, *Nihon bungakushi josetsu*, 2 vol., 1975-1980 (3 vol., 1985-1986 pour la traduction française).

²² Peter Kornicki, « The Survival of Tokugawa Fiction in the Meiji Period », 1981 ; Emmanuel Lozerand, *Littérature et génie national*, 2005, p. 36-66.

²³ Hirata Yumi, « Kindai bungaku ni okeru romanesque no keifu », 1985 ; Noborio Yutaka, « Kōda Rohan no sōzōryoku to buntai », 1980.

Mais il me fallait plus de recul pour saisir le mouvement général de bascule entre deux régimes littéraires. Depuis ma thèse, j'ai ainsi poussé mes recherches bien en amont des années 1880, du côté de la période d'Edo. J'ai aussi constamment cherché à ne pas réduire mon champ de vision à une conception trop étroite de la littérature. Il me semble aujourd'hui, avec le recul, que l'idée d'une modernisation en deux temps est particulièrement féconde : celle d'une première modernisation (*kinseika*) caractérisée par la diffusion du néoconfucianisme, la transition vers une économie de marché, la « révolution industrielle », l'essor de l'imprimerie par xylogravure, la démocratisation des savoirs ; et celle (*kindaika*) qui prend appui sur la révolution industrielle, la construction de l'État-nation, les guerres impérialistes. C'est le parti pris de Kōno Kimiko et Wiebke Denecke, qui ont repris récemment les analyses de Suzuki Sadami en les réinterrogeant depuis leur point de vue de spécialistes du Japon antique et médiéval²⁴. Elles viennent ainsi combler les faiblesses de Suzuki sur toute la période précédant l'ère Meiji, en introduisant dans le troisième et dernier volume ce concept de « protomodernisation » (*kinseika*) et en élargissant la focale à l'Asie orientale (Chine, Corée, Japon).

L'idée d'une modernisation en deux temps en soi n'est pas nouvelle. Elle est bien connue des historiens²⁵. Le nom même de *kinsei* (*early modern* en anglais ou « première modernité ») était apparu en 1903 sous la plume d'Uchida Ginzō pour désigner la période d'Edo, saisie comme un moment spécifique situé entre la période médiévale et moderne. Il s'est depuis internationalisé, porté par le mouvement de l'histoire globale et la volonté de « provincialiser » l'Europe. Depuis le milieu des années 2000, l'idée de « protomodernisation » a ainsi dépassé les frontières japonaises pour s'appliquer à l'évolution historique des sociétés est-asiatiques de la sphère sinisée (Chine, Corée, Japon, Vietnam, Ryūkyū). Mais elle est problématique tant du point de vue de la périodisation que de sa définition, si bien qu'il reste difficile d'articuler entre les bornes chronologiques habituellement retenues (entre le 10^e et le 16^e siècles) les effets de synchronicité et les dissymétries entre les différents pays asiatiques et de faire émerger les caractéristiques communes, les ressemblances mais aussi les divergences de leur entrée dans une époque moderne vécue comme un espace-temps partagé. Les caractéristiques communes le plus souvent mises en avant sont la formation d'une société agraire de petits paysans, la diffusion des doctrines néoconfucéennes, la culture de l'imprimerie ou encore les réponses données à l'expansion européenne et à la propagation du christianisme (fermeture des mers et ordre international fondé sur des relations tributaires). La question du confucianisme par exemple est à la fois centrale et sujette à débat pour le cas du Japon, car il n'adopta pas le système chinois des examens impériaux quoique les élites guerrières de l'époque d'Edo possédaient une culture politique néoconfucéenne.

Je ne m'immiscerai pas davantage dans le débat des historiens, mais il est utile de souligner ici l'impact de cette « protomodernisation » sur le monde des « lettres » (*bun*). Comme pour la Renaissance européenne, il y a au seuil de l'entrée vers les temps modernes une révolution technologique et médiatique : l'imprimerie. L'impression xylographique était connue en Asie depuis les Tang, mais elle se diffusa plus largement sous les Song avec le renouveau des études confucéennes (le « néo-

²⁴ Kōno Kimiko, Wiebke Denecke *et al.* (dir.), *Nihon 'bun'gakushi*, 3 vol., 2015-2019.

²⁵ Voir p. ex. la synthèse de Shimizu Mitsuaki, *'Kinseika'-ron to Nihon*, 2015.

confucianisme » de Zhu Xi), puis avec l'envol de l'édition commerciale privée sous les Ming. Dans le Japon d'Edo, l'urbanisation et la transition vers une économie monétaire contribuèrent à la structuration d'un marché de l'édition autour de corporations installées dans les grands centres urbains (Kyōto, Osaka et Edo), qui permit une démocratisation de la connaissance et de la littéracie en général, alors que les savoirs lettrés étaient réservés jusqu'alors à l'élite monacale et aristocratique, et plutôt transmis au sein de traditions d'exégèse ésotériques. L'édition des classiques et l'émergence de nouvelles connaissances créa ainsi un espace public qui stimula la réflexion critique et permit le développement de nouvelles méthodes d'étude, comme la philologie ou les « études pratiques » (*jitsugaku*), autrement dit une forme de rationalisme scientifique. Un dernier point important à relever est que si d'un côté le chinois littéraire eut pour effet d'intégrer les sociétés est-asiatiques à une culture commune, d'un autre côté, les temps modernes (*kinsei*) virent une montée des identités nationales qui se traduit par la diffusion de la lecture en langue vernaculaire du chinois littéraire et la production de savoirs sur la langue et la littérature nationale. Les classiques chinois se vernacularisèrent à mesure qu'ils se démocratisaient. Même en Chine, ils firent l'objet de traductions en langue parlée contemporaine (*baihua*) durant les périodes Ming et Qing.

Pour conclure cet argument, ajoutons que la traduction « protomodernisation » ne va pas de soi. Elle souffre d'un défaut évident de finalisme. Et l'on est en droit de lui préférer des concepts comme celui de « Renaissance » (au pluriel) proposé par Jack Goody pour englober la même idée à l'échelle de tout le continent eurasiatique²⁶. Ou de l'inscrire dans ce moment de « première mondialisation » du 16^e siècle qui vit la mise en connexion des espaces-mondes de l'Atlantique et des mers asiatiques. Néanmoins, en employant à dessein ce terme-là, je voulais ici en souligner les effets sur la longue durée. J'en vois au moins deux. Le développement de la pensée critique d'abord. Les apports de la philologie allemande ou du positivisme historique dès la fin du 19^e siècle enrichirent la science critique des textes développée par les lettrés de la période d'Edo bien plus qu'ils ne la supplantèrent. Bien sûr, il existe chez ces lettrés comme une autorité des Anciens qui les poussait à ne pas contredire frontalement les sources écrites, au prix parfois de constructions herméneutiques fragiles. Il n'empêche que l'historicisation des faits culturels et l'élaboration d'outils d'analyse linguistique sont déjà des acquis des 17^e et 18^e siècles. L'autre point concerne le marché de l'édition. L'irruption du capital privé dans le monde des lettres en changea profondément et durablement la structure. Le libraire-éditeur devint un acteur central du milieu du livre, calligraphes et illustrateurs en assurèrent la promotion esthétique, et les écrivains durent apprendre à négocier avec les uns et les autres. En bout de chaîne, les lecteurs, qui étaient désormais plus nombreux et moins clairement identifiés, sanctionnaient le succès commercial. Les rapports de force ont évolué au fil du temps, les technologies aussi, mais il n'est pas sûr qu'il y ait eu depuis de changements fondamentaux. En bref et pour reprendre la terminologie bourdieusienne, la double structure d'un champ littéraire articulé autour de deux pôles qui mettent en tension l'art (volonté d'auto-

²⁶ Jack Goody, *Renaissances*, 2010. Ajoutons néanmoins que les thèses de Goody sont sujettes à controverses et que l'importance de la Renaissance dans l'histoire européenne est remise en cause par Jacques Le Goff (*Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, 2014), qui la rétrograde au rang de simple extension d'un Moyen Âge tardif.

nomie par rapport aux forces du marché) et l'argent (nécessité du succès commercial) s'impose dès le 17^e siècle.

Il ne s'agit en aucun cas de minimiser la rupture profonde que représente l'entrée du Japon dans l'ère moderne. En une vingtaine d'années, de l'abdication du shogun en 1867 et la restauration du pouvoir impérial l'année suivante jusqu'à la Constitution de 1889 et l'ouverture de la première séance de la Diète en 1890, le Japon se réinventa totalement comme une monarchie constitutionnelle moderne. Il força les seigneurs féodaux à renoncer à leur souveraineté et à céder leurs terres, il se dota de nouvelles institutions politiques, réforma son système juridique, abolit les statuts, ouvrit l'éducation à tous les citoyens, réforma son armée par la conscription, se dota d'une marine de guerre, bientôt victorieuse sur la Russie. Il créa des banques, des universités, des hôpitaux, des musées. Il enclencha la révolution industrielle, mécanisant l'industrie textile ou minière, développant les transports ferroviaires et maritimes, il accéléra la circulation de l'information grâce à la transformation des communications et des médias. Il traduisit massivement les savoirs de l'Occident, s'inspira de ses institutions mais aussi de ses arts et de ses cultures, forgea de nouveaux concepts pour penser ce monde en transformation, réforma sa langue. Inévitablement, le champ littéraire s'en trouva aussi fortement bouleversé. Pas seulement par la réorganisation de l'économie de la connaissance au sein du système éducatif et par l'institutionnalisation d'une langue et d'une littérature nationales, comme on l'a vu. Mais l'avancée dans l'ère Meiji se caractérisa aussi par une nouvelle révolution technologique. Entre les années 1870 et 1890, l'industrie éditoriale adopta l'impression typographique, qui permettait d'accélérer la circulation de l'information. Elle accompagna l'apparition de nouveaux médias (la presse quotidienne et les revues), qui dessinèrent les contours d'un espace public démocratique et bousculèrent les modes de production et de circulation des œuvres littéraires. Le système juridique fut entièrement repensé sur des modèles occidentaux, entraînant la fin des corporations d'éditeurs et l'affirmation du droit d'auteur.

Pourtant, garder le recul du temps long me semble nécessaire pour éviter deux écueils contre lesquels ont souvent buté les spécialistes du Japon moderne quand ils cherchaient à décrire l'émergence de la littérature moderne à l'ère Meiji. Le premier consiste à prendre tout ce qui précède comme un ensemble monolithique, le monde des « classiques » (*koten*). C'est une perception qui s'enracine dans les études littéraires telles qu'elles s'étaient définies au moins depuis l'après-guerre et sans doute avant. L'usage est consacré par exemple par les grandes anthologies de classiques publiées par les éditions Iwanami, aussi bien l'ancienne que la nouvelle²⁷. Elles rassemblent des œuvres de l'antiquité à la période d'Edo, et l'inclusion dans cette deuxième série de 30 volumes supplémentaires consacrés à l'ère Meiji ne remet pas fondamentalement en cause la perception que les « classiques » désignent un corpus qui couvre tout ce qui a été produit avant l'avènement de la langue japonaise moderne.

L'autre tendance qui a empêché de mieux comprendre la transformation du domaine des lettres entre Edo et Meiji est de s'être limité à une quête des origines. Le risque est soit de survaloriser la rupture radicale et les apports occidentaux dans

²⁷ Takagi Ichinosuke *et al.* (éd.), *Nihon koten bungaku taikai*, 100 vol., 1957-1967 ; Satake Akihiro *et al.* (éd.), *Shin Nihon koten bungaku taikai*, 100 vol., 1989-2005.

l'émergence du moderne, soit de se limiter à chercher dans les décennies précédentes les prémisses de ce moderne. Or l'un et l'autre sont des symptômes de la modernité elle-même. C'est ce que tentait de dénoncer Karatani Kōjin avec son concept de « découverte » (*hakken*), que l'on pourrait aussi traduire par « invention » au sens d'Hobsbawm : le fait que le discours moderne a eu pour effet d'invisibiliser les conditions de sa propre émergence. C'est aussi le sens du travail de Kamei Hideo. Il a apporté de la nuance au grand récit téléologique qui faisait du roman naturaliste du début du 20^e siècle la forme triomphante de la littérature moderne, occultant nombre d'expérimentations narratives des années 1870-80 réduites à autant de potentialités sans lendemain.

L'approche dix-neuviémiste

Pour changer de focale et mieux saisir d'un seul regard la transition entre Edo et Meiji, une approche dix-neuviémiste a émergé depuis peu. Que ce soit parmi les chercheurs, avec la création en 2014 d'un groupe d'étude sur la littérature du 19^e siècle (*Jūkyū seiki bungaku kenkyūkai*) ou, dans le monde éditorial, avec la nouvelle série sur l'histoire de la littérature japonaise publiée par Iwanami. Il est difficile d'y voir une réelle période historique, justifiée par des analyses scientifiques qui permettraient d'en dégager l'unité par rapport à celle qui la précède ou celle qui la suit. On pourrait certes arguer en amont pour un tournant autour des réformes de l'ère Kansei (1787-1793), quand le centre culturel et éditorial se déplaça définitivement de la région de Kyōto et Ōsaka vers Edo, l'image prit une place centrale dans les productions (*ukiyo-e*, *kusazōshi*), et apparurent des écrivains « professionnels » (suffisamment rémunérés par les éditeurs pour en faire un métier quasi à plein temps). La rupture avec le début de la période d'Edo fut aussi bien réelle. Grâce à un méticuleux travail philologique, d'enquêtes et de collecte de documents de la part de ces « professionnels », comme Kyokutei Bakin ou Santō Kyōden, on redécouvrit avec nostalgie les splendeurs de l'ère Genroku (1688-1704), qui vit fleurir le talent de Chikamatsu Monzaemon, Ihara Saikaku ou Matsuo Bashō. Bakin et Kyōden continuèrent d'être réédités tout au long du 19^e siècle et étaient encore lus par les jeunes écrivains de l'ère Meiji. Ces écrivains avaient gardé une familiarité avec la culture sinique, à une époque où le chinois littéraire sous sa forme vocalisée suivant la syntaxe du japonais (*kanbun kundokutai*) était encore la langue de l'administration et de la presse d'opinion. On serait alors tenté de situer la fin de ce long 19^e siècle en aval quelque part entre l'avènement de la langue moderne après 1905 et l'affirmation d'un nouvel individualisme et la vogue pour les récits de la vie privée (*shishōsetsu*) à l'ère Taishō. L'abandon du nom de lettré (*gagō*) chez les écrivains de cette nouvelle génération est un des signes de cet étiolement de la culture sinique. Ou, pourquoi pas ?, le tremblement de terre du Kantō en 1923, parce qu'il détruisit très largement l'héritage architectural de l'époque d'Edo. Mais les bases de ce découpage chronologique restent fragiles.

Je préfère y voir avant tout un outil heuristique. C'est aussi l'idée qui a animé les chercheurs du groupe d'étude sur la littérature du 19^e siècle : porter un éclairage sur la période dite Bakumatsu-Ishin (fin du shogounat et restauration impériale), qui s'étend plus ou moins de la signature des premiers « traités inégaux » en 1854 à la promulgation de la Constitution de l'Empire du Grand Japon en 1889, période longtemps négligée par la recherche en littérature en raison qu'elle se situe en

marge du champ analysé par les spécialistes d'Edo d'un côté et de l'époque moderne de l'autre²⁸.

Certains chercheurs en langue anglaise ont également tenté de faire usage du 19^e siècle. Je pense à Maki Fukuoka notamment, qui s'est penchée sur les activités d'un groupe de naturalistes actif à Owari dans la première moitié du 19^e siècle, en les replaçant dans une perspective plus longue qui fait de la reproduction du réel par estampage un enjeu central du développement de l'illustration scientifique jusqu'à l'arrivée de la photographie²⁹. Elle a continué à diffuser cette approche en traduisant un ouvrage de Suzuki Hiroyuki, qui montre comment le goût de la fin d'Edo pour les « antiquités » s'est redéfini face au discours de l'archéologie académique moderne³⁰. De la même veine sont issues deux études de Jonathan Zwicker et Daniel Poch, qui prennent pour objet le sentiment (*ninjō*) comme un élément central du développement du roman au 19^e siècle³¹. Elles relativisent la supposée rupture que constituerait Tsubouchi Shōyō quand il dit vouloir mettre le cœur humain au centre de la réforme du roman moderne. En effet, dans sa vision téléologique de l'histoire, Shōyō voulait, suivant ses modèles occidentaux, faire du roman de mœurs (*novel*) le stade ultime du développement du genre narratif. L'élargissement de la focale permet sans aucun doute de mieux comprendre comment le roman d'Edo émanait déjà d'une culture bourgeoise qui réévaluait le désir de façon positive contre le discrédit que lui vouaient la pensée bouddhique ou l'éthique de la classe guerrière.

Je ne suis pas sûr que ces travaux parviennent toujours à réellement dépasser le syndrome de la quête des origines évoqué plus haut. Mais l'approche dix-neuviémiste a l'avantage de donner autant de poids à l'avant qu'à l'après 1868, de sorte qu'elle permet de faire l'histoire d'une transition « à parts égales » pour ainsi dire.

Une étude sur l'émergence de la notion moderne d'auteur

Traverser le 19^e siècle en se focalisant sur une thématique particulière afin de mieux cerner l'évolution entre deux régimes de production, de circulation et de réception des œuvres littéraires, voilà l'idée qui a présidé mon projet de recherche sur la notion d'auteur, mûri après ma thèse et développé ensuite de façon discontinue au fil de mes postes. Tout avait commencé avec un projet post-doctoral à la Maison franco-japonaise en 2007-2009. Je voulais travailler sur les romans de la fin de l'époque d'Edo (*gesaku*), les saisir à partir de la perception qu'en avaient leurs auteurs. J'avais lu *Comment lire un roman chinois ?* de Jacques Dars et Chan Hingho, un recueil de préfaces, de critiques et de notes dont l'ambition est précisément d'approcher ces romans « avec les yeux d'un lettré chinois »³². Il me semblait possible, de la même façon, de dégager une sorte de théorie empirique du roman japonais prémoderne en analysant un corpus de matériaux liminaires

²⁸ Yamada Shunji, « Jūkyū seiki bungaku kenkyūkai ni tsuite », 2020.

²⁹ Maki Fukuoka, *The Premise of Fidelity*, 2012.

³⁰ Suzuki Hiroyuki, *Kōkoka-tachi no 19 seiki*, 2003 (trad. angl., *Antiquarians of Nineteenth-Century Japan*, 2022).

³¹ Jonathan Zwicker, *Practices of the Sentimental Imagination* (2006) ; Daniel Poch, *Licentious Fictions* (2019).

³² Jacques Dars et Chan Hingho, *Comment lire un roman chinois ?*, 2001.

accompagnant les fictions d'Edo, leur « péritexte » (préfaces, critiques, postfaces, etc.).

Assez vite, j'ai été sensible à la contamination de la parole de « l'auteur » dans le reste du texte. La frontière entre le péritexte et le texte de l'œuvre n'était pas toujours si nette du point de vue de la parole auctoriale. L'auteur-écrivain s'exprime dans la préface et évoque souvent les conditions de production de l'œuvre, mais la même entité semble aussi prendre en charge la narration et les commentaires intratextuels sur celle-ci. Cela m'a conduit à développer un sujet évoqué dans ma thèse, l'articulation entre les différentes instances qui assument la parole dans une œuvre, dans le contexte des années 1880 où les romanciers prennent conscience et théorisent la distinction entre auteur et narrateur. Quels sont les espaces légitimes de prise de parole ? Et comment ces espaces se recomposent-ils entre la fin de la période d'Edo et l'ère Meiji en fonction des évolutions technologiques ? Ces questions, qui forment aujourd'hui le cœur de l'inédit que je propose avec ce dossier, m'ont amené à réfléchir plus largement sur ce qu'était un « auteur » pour le 19^e siècle japonais. J'ai terminé mon postdoc avec un article programmatique*. Le programme initial s'est étoffé depuis, grâce aux réflexions que j'ai partagées lors de nombreuses présentations orales et mises en forme dans deux autres articles*, au point qu'il a fini par devenir un véritable projet de livre.

En voici les contours et les enjeux. L'idée que l'on se fait aujourd'hui de l'auteur, comme producteur d'un travail original protégé par une série de droits, reste largement tributaire d'un système esthétique et juridique qui prend racine, en Occident, quelque part entre 1750 et 1850, et s'universalise avec l'avènement du droit international moderne. Même à l'ère de la mondialisation et du numérique, où la création artistique est de plus en plus avalée par le marché de la consommation culturelle et la notion de « droit d'auteur » bousculée par les pratiques de création collective ou les possibilités ouvertes par l'intelligence artificielle générative, ses fondements ne semblent guère ébranlés. L'avènement de ce régime moderne d'auctorialité a fait l'objet de nombreuses études³³. Toutes les analyses s'entendent à déceler dès le 16^e siècle les prémises d'un tournant épistémologique majeur qui achèvera de fixer les notions modernes de littérature et d'écrivain autour de la période 1750-1850. Elles soulignent pêle-mêle : la découverte du prestige de l'individu au sortir du Moyen Âge, avec l'empirisme anglais, le rationalisme français et la foi personnelle de la Réforme (Barthes) ; la professionnalisation dès le 17^e siècle du métier d'écrivain (Viala) ; le chiasme du régime d'auctorialité autour des 17-18^e siècles – avant, les textes « littéraires » médiévaux circulent souvent anonymement et les noms d'auteurs sont indispensables à l'autorité des textes de savoir, après c'est l'inverse (Foucault) ; leur appropriation pénale – les textes commencent à avoir des auteurs quand celui-ci peut être puni –, puis l'instauration d'un régime de propriété pour les textes entre la fin du 18^e et le début du 19^e siècle (Foucault) ; l'émancipation de la littérature dans les années 1830-1850 par rapport à l'autorité de la religion, voire même la substitution de l'autorité de la littérature à celle de la religion (Bénichou) ; le refus de l'idéologie des classes dominantes après la Révo-

* Le premier article
► « **Éléments
préliminaires pour
une étude de la
notion d'auteur...** »
(2010)

* Les deux articles
► « **Tamenaga
Shunsui, père du
ninjōbon à Edo** »
(2010)

► « **Kindai zengo
no shajitsu
shōsetsu...** » (2016)

³³ Le chercheur francophone dispose aujourd'hui d'excellentes synthèses historiques : Antoine Compagnon, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », 2002 ou Isabelle Diu et Elisabeth Parinet, *Histoire des auteurs*, 2013. Alain Brunn propose une compilation commentée de textes fondateurs dans *L'auteur*, 2001.

lution de 1848 chez un écrivain qui prend désormais conscience de sa position particulière dans la société (Sartre) ; ou encore l'autonomie croissante du « champ littéraire » après 1850 (Bourdieu)³⁴.

En revanche, la question n'a que trop peu retenu l'attention des chercheurs japonais. A la fin du 19^e siècle, sans renier tout à fait la conception de la littérature propre à la sphère culturelle est-asiatique, en y puisant même l'énergie d'un renouveau indissociable de l'essor du nationalisme, le Japon cherchait aussi en Occident un modèle pour refonder ses pratiques artistiques. En ratifiant la Convention de Berne sur les droits d'auteur en 1899, il semble s'aligner dès lors sur les codes esthétique et juridiques occidentaux. Mais comment s'articule le passage vers ce régime moderne d'auctorialité relevant à la fois d'évolutions endogènes et d'influences exogènes ? Dans les années 1980, une partie de la critique japonaise amorça un « tournant linguistique » et s'éleva contre l'establishment universitaire qui voyait dans le créateur de l'œuvre l'autorité finale dépositaire de sa signification³⁵. Portée par les approches occidentales contemporaines (le fameux essai de Barthes fut traduit en 1979), elle libéra le texte de l'emprise de ses auteurs, mais sans jamais, à ma connaissance, questionner l'origine historique du système interprétatif dominant, qui avait fait de l'auteur sa clé de voûte. Même les nouveaux théoriciens de la naissance de la littérature moderne, qui se penchèrent sur une esthétique de la réception (Maeda Ai), sur la découverte de nouveaux paradigmes comme le paysage, l'intériorité ou la confession (Karatani Kōjin), ou sur les évolutions narratives et linguistiques (Kamei Hideo), sont passés à côté de la question³⁶. Il est vrai que la recherche universitaire était alors encore fortement scindée entre les domaines modernes et prémodernes, mais finalement, l'émergence d'un régime moderne d'auctorialité n'a suscité à ce jour que peu de réflexions théoriques et encore moins de mises en perspective historiques. Il ne manque certes pas d'études ponctuelles susceptibles d'éclairer tel ou tel aspect du problème, mais cette histoire reste encore à écrire.

C'est précisément ce que j'ai commencé à faire en 2010*, où je reviens sur les profondes mutations que connaît le régime d'auctorialité au cours du 19^e siècle japonais. On l'a vu : la « protomodernisation » du Japon se caractérise entre autres par l'émergence d'un marché éditorial fondé sur la technologie de l'impression sur blocs de bois. Les corporations d'éditeurs, apparues au tournant du 18^e siècle, protégeaient leurs membres des copies illégales par le biais d'un « droit d'édition » (*itakabu*), qui leur assurait un monopole illimité dans le temps. Elles avaient pour rôle de tenir à jour le registre des ayants droit et d'arbitrer les litiges. Mais entre 1869 et 1899, le gouvernement instaura le libre marché, centralisa les procédures d'enregistrement, ce qui scella la disparition des corporations, et octroya aux auteurs – et non plus aux éditeurs – des droits contre l'usurpation de leurs créations intellectuelles. Le cadre général du droit d'auteur (*chosakuken*) pour le 20^e siècle fut ainsi fixé. Il s'accompagna d'une évolution des notions d'originalité ou de

* Dans l'article
► « **Éléments
préliminaires pour
une étude de la
notion d'auteur...** »
(2010)

³⁴ Roland Barthes, « La mort de l'auteur », 1968 ; Alain Viala, *Naissance de l'écrivain*, 1985 ; Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », 1969 ; Paul Bénichou, *L'Écrivain et ses travaux*, 1967 ; Jean-Paul Sartre, « Qu'est-ce que la littérature ? », 1947 ; Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, 1992.

³⁵ Michael Bourdaghs (éd.), *The Linguistic Turn in Contemporary Japanese Literary Studies*, 2010.

³⁶ Maeda Ai, *Kindai dokusha no seiritsu*, 1973 ; Karatani Kōjin, *Nihon kindai bungaku no kigen*, 1980 ; Kamei Hideo, *Kansei no henkaku*, 1983.

plagiat. Alors que la copie des anciens était un exercice incontournable dans l'apprentissage de la rhétorique chinoise, et que les emprunts à la tradition relevaient de l'hommage légitime, le droit moderne entérina l'idée qu'en littérature l'expression individuelle serait désormais la mesure de l'œuvre. C'est ce que traduit par exemple l'évolution des stratégies onomastiques des écrivains. Dans la tradition lettrée sino-japonaise, ils usaient des noms de plumes (*gagō*) en fonction des circonstances et des genres dans lesquels ils s'exprimaient. Cette pratique perdura chez les écrivains de Meiji et au-delà, dans les cercles poétiques notamment. Mais les romanciers nés à la fin du 19^e siècle, et surtout ceux qui firent du récit de la vie privée (*shishōsetsu*) leur genre d'élection, préférèrent signer de leur nom civil ou d'un pseudonyme qui ne devait plus rien à la tradition lettrée, au nom d'un engagement authentique de l'être dans son art.

L'inédit qui accompagne ce dossier se veut un cas d'étude plus précis de l'évolution du régime d'auctorialité au 19^e siècle en se focalisant sur les représentations de l'auteur dans son texte*. Je cherche à comprendre en quoi l'évolution matérielle du livre – de l'édition xylographique à l'édition typographique et l'apparition de la presse (revues, journaux) – a impacté le rapport des auteurs de fiction à leur texte. A travers l'analyse d'un corpus d'œuvres dans leur format originel, je montre comment se redessinent les espaces où la prise de parole de l'auteur est légitime : avec la sérialisation dans la presse, par exemple, la disparition des préfaces marque un déplacement du discours critique en dehors de l'objet-livre, du *péri-* vers l'*épitexte* pour parler en termes genettiens. Mon corpus se focalise en particulier sur les œuvres qui mettent en scène leur auteur, des récits comiques illustrés (*kibyōshi*) de la fin du 18^e siècle aux récits de la vie privée (*shishōsetsu*) au début du 20^e. On voit ainsi comment l'esthétique baroque de la littérature d'Edo, qui use et abuse de la métalepse et multiplie les récits de l'auteur en train de rêver son œuvre, se trouve remise en question par les premiers écrivains dits « modernes » au moment-même où ils prennent conscience, avec une nouvelle acuité, de la distinction à opérer entre auteur et narrateur, rejetant le premier dans le hors-champ de l'œuvre au nom d'une esthétique réaliste. Pourtant, si l'auteur tend à s'éclipser des romans de la fin du 19^e siècle en tant que source de l'acte créatif, il revient en tant que sujet, chez les écrivains post-naturalistes en particulier. Les auteurs de *shishōsetsu* aiment en général mettre en scène des alter-ego romanciers, dont l'activité créatrice est parfois l'objet d'une mise en abyme. Mais la particularité de ces sortes d'autofictions japonaises se trouve dans le système médiatique qui pousse le lecteur à identifier le personnage à l'auteur par le biais de la diffusion dans la presse de nombreuses informations sur leur vie privée. Je propose ainsi un récit en trois temps (Edo – Meiji – post Taishō) qui montre comment l'évolution de la forme matérielle des publications recompose à chaque fois les espaces (préfaces, œuvres, presse) où se jouent la négociation de l'image de l'auteur vis-à-vis des autres acteurs du marché (éditeurs et lecteurs).

La « littérature » et ses frontières

Ce projet sur l'auteur relève d'une approche interne à la littérature au sens où il se focalise assez étroitement sur le roman et son évolution matérielle. Mais à mesure que je prenais conscience des transformations du champ littéraire la tentation est devenue forte de m'aventurer en dehors de mon périmètre d'étude initial. Mon

* J'en ai proposé une première esquisse au tout nouveau Réseau français des études sur la littérature japonaise moderne : ► « **L'auteur en son texte...** » (2022)

ambition a été depuis lors de redonner à l'étude de la « littérature » d'Edo toute l'extension que l'idée moderne avait restreinte, de faire le pari aussi que, même à l'époque où son champ s'autonomise et se rétrécit, cette littérature réduite à l'idée d'une « littérature pure » doit se repositionner par rapport aux autres domaines à qui elle a cédé du terrain. Si les discours religieux, juridiques, scientifiques, historiques ou politiques ont eux aussi progressivement gagné en autonomie, développant un régime de vérité qui leur est propre, ils n'ont pas forcément coupé tous ponts avec le littéraire. Alors que les sciences humaines et sociales ont longtemps cherché à se distancier de la littérature en se tournant vers les sciences de la nature pour y chercher une légitimité scientifique, il est intéressant de noter que le « tournant linguistique » dans les années 1960-1980 a incité à prendre en compte la dimension « littéraire » du discours anthropologique, historique ou sociologique³⁷. On entendait par là que non seulement ces discours construisent par le langage la réalité sociale qu'ils analysent, mais aussi qu'ils usent des mêmes mécanismes narratifs que la fiction. A l'inverse, la littérature s'est aussi largement nourrie des idées et des méthodes des savoirs nouvellement institués à l'époque moderne pour enrichir ses représentations de la réalité humaine et sociale. Que l'on songe parmi mille exemples tirés de la littérature française à la dimension ethnologique dans *La mare au diable* de George Sand, psychanalytique dans *Nadja* d'André Breton, ou sociologique dans *Les choses* de Georges Perec. L'idée d'autonomie de la littérature est, au fond, toute relative et n'est peut-être qu'un mythe promu par ses défenseurs.

Dans ce mémoire de synthèse, je souhaite ressaisir l'ensemble des recherches que j'ai menées depuis ma thèse comme un effort pour explorer les frontières de la « littérature » dans une période qui les retrace radicalement. Je ne prétends pas épuiser les possibilités ouvertes par cet argument, mais simplement esquisser quelques directions de réflexion qui permettraient de rendre compte plus largement qu'il n'a été fait jusqu'ici du fait littéraire dans le Japon du 19^e siècle.

J'ai retenu quatre domaines avec ou contre lesquels la littérature s'est redéfinie : l'histoire, l'ethnologie, les savoirs naturalistes, le politique. Chacun possède ses propres dynamiques, mais j'ai essayé dans chaque cas : 1) de partir d'exemples que j'ai étudiés de près (à travers des publications, des interventions orales ou des travaux encore inédits) ; 2) de les organiser de manière chronologique pour proposer à chaque fois une traversée de mon long 19^e siècle ; 3) d'isoler un argument spécifique pour mettre en lumière la relation entre la littérature et le domaine en question ; 4) d'esquisser enfin, pour conclure chacun des quatre chapitres, un développement possible pour de futurs travaux, certains s'appuyant concrètement sur des recherches déjà engagées, d'autres étant plus programmatiques.

Dans un premier temps, j'explorerai l'évolution des rapports entre histoire et roman. L'histoire a toujours occupé une place centrale dans le corpus confucéen. C'est un genre noble et un instrument pour asseoir la légitimité du pouvoir. Les différentes formes de narration (récits extraordinaires, anecdotes diverses, contes moraux, fictions romanesques) entretiennent une relation complexe avec l'histoire officielle dont elles figurent une sorte de reflet populaire, viennent combler les non-dits, voire à laquelle elles opposent plus franchement un discours subversif. L'invention n'en est pas originellement constitutive. La volonté de distinguer faits his-

³⁷ Voir p. ex. Hayden White, *Metahistory*, 1973 ou Clifford Geertz, *The Interpretation of Cultures*, 1973.

toriques et fiction émerge plus tardivement, à mesure que se développent les méthodes de la critique textuelle, dès l'époque d'Edo au Japon, et de façon beaucoup plus marquée avec l'institution de l'histoire moderne comme discipline académique dans les années 1880. L'histoire moderne ne remplit plus le même rôle que l'historiographie officielle confucéenne, et le roman s'en trouve affecté alors même qu'il se donne de nouvelles missions. Je prendrai comme cas d'étude trois écrivains qui partagent une certaine sinophilie et une attitude rigoriste vis-à-vis de leurs sources : Kyokutei Bakin, *Chinsetsu yumiharizuki* (1807-1811) ; Yano Ryūkei, *Keikoku bidan* (1883-1884) et Kōda Rohan, *Yoritomo* (1908), *Unmei* (1919) et *Renkanki* (1941). Je retracerai ainsi l'évolution du roman historique en parallèle avec les pratiques historiographiques, m'interrogeant au passage sur leur manière de concevoir la causalité narrative et les déterminismes.

Le deuxième champ que j'ai étudié se constitue d'un ensemble d'écrits identifiés par les ethnologues et historiens des années 1960-1980 comme des « documents historiques sur la vie rurale », c'est-à-dire des textes précédant la « modernisation », qui couvrent en gros tous les 17^e, 18^e et 19^e siècles (donc jusqu'à la mi-Meiji) et dont sont exclus les documents administratifs (*monjo*). On y trouve de nombreuses géographies régionales (*chishi*), des récits de voyage (*kikōbun*) ou d'expédition vers les marges territoriales (*tankenki*), mais aussi des chroniques des famines et des révoltes paysannes, des notes sur les coutumes, les arts ou les traditions religieuses populaires, des recueils d'anecdotes insolites. Je me suis focalisé sur trois de ces écrits portant sur le Japon méridional (fief de Satsuma et archipel des Ryūkyū) et qui attirèrent l'attention pour la qualité de leurs descriptions ethnographiques : *Shizu no odamaki* (1812) de Shirao Kunihashira, *Nantō zatsuwa* (1850) de Nagoya Sagenta et *Nantō tanken* (1894) de Sasamori Gisuke. A partir de là, j'essaierai de les recontextualiser, par-delà le regard des ethnologues du 20^e siècle, pour montrer qu'ils ont d'abord été des instruments pour l'administration des populations. Mais je rappellerai aussi que certaines de ces ethnographies régionales sont des publications commerciales coproduites avec des romanciers de la capitale, et j'expliquerai comment, d'une manière plus générale, elles nourrirent l'imaginaire d'écrivains de fiction qui y puisent abondamment.

Ma troisième percée au-delà des frontières des belles-lettres se fera en direction des savoirs naturalistes (*honzō*) et à travers l'étude de trois ouvrages illustrés de botanique et d'agronomie : *Shitsumon honzō* (man. c. 1790), *Seikei zusetsu* (1804), *Honzō zufu* (1828). Le sujet en tant que tel relève de l'histoire des sciences et des techniques. Ses enjeux ne sont toutefois pas étrangers à un effort plus général pour penser la restructuration d'un champ du savoir à l'aune de la modernité. Le champ du *honzō*, où se croisent initialement des notions de médecine, de pharmacie, de diététique, d'agronomie et même de poétique, évolue vers une connaissance de la nature en soi et, à travers des interactions avec les sciences occidentales elles-mêmes engagées dans de profondes mutations, finit par se fragmenter en une série de disciplines académiques modernes (médecine, chimie, biologie, botanique, zoologie, etc.), tout en perdurant dans certains de ses fondements théoriques et de ses applications thérapeutiques dans la pratique de la médecine dite « chinoise » (*kanpō*). Mais je montrerai aussi comment on peut tirer parti d'une connaissance approfondie de ce domaine d'étude pour repenser l'histoire des représentations de la nature en art et en littérature. Elle permet de relativiser la rupture radicale que

beaucoup de théoriciens ont vu dans l'ère Meiji en niant ou en minimisant délibérément l'existence d'une attention au réel ou d'un regard rationnel objectivant dans la perception du paysage et de la nature à l'époque d'Edo³⁸. Je pense au contraire que l'absence de perspective ou de clair-obscur dans les illustrations ne traduit pas un manque de capacité à objectiver le réel et que le souci du détail dans l'illustration scientifique est un élément d'une tendance plus large en peinture ou en littéraire à vouloir le représenter fidèlement.

Dernier volet de mon exploration du 19^e siècle japonais : la relation entre littérature et politique. La tradition confucéenne conçoit la littérature au service de l'État. Mais il existe aussi chez les lettrés une tentation ancienne de se retirer du monde, de tourner le dos à la société, pour jouir d'un univers où l'esthétique prime sur le politique. En même temps, le marché de l'édition, certes contrôlé par la censure du gouvernement, fonctionne selon ses propres logiques économiques. L'autonomisation du champ littéraire à l'ère Meiji semble se construire sur cette double tendance, et l'écrivain moderne est à la fois l'héritier du lettré (*bunjin*) et du littérateur (*gesakusha*) de l'époque d'Edo. Mais une fois consommée la distinction entre politique et littérature comme deux champs distincts, apparaissent de nouvelles tensions qui font naître la question de l'engagement de l'écrivain. Je me concentrerai sur ce moment spécifique des années 1880 où coexistent des écrivains comme Kōda Rohan, issu de la génération des années 1860, qui défendit l'autonomie de la littérature et chez qui persiste néanmoins un ethos de lettré détaché du monde, et des auteurs de romans politiques comme Tōkai Sanshi ou Yano Ryūkei, des fils de famille guerrières nés dans les années 1850, qui vécurent de près la guerre civile de Boshin (1868-1869) et s'engagèrent dans le journalisme militant en faveur d'une démocratisation plus poussée, ramenant à l'inverse du politique dans la littérature. A partir de là, je traverserai le 20^e siècle, apportant un second éclairage sur les années d'après-guerre où, au Japon comme en France, ressurgissent avec force les débats sur la primauté de l'art ou de l'engagement en littérature, avant de terminer ce parcours en évoquant les écrivains d'Okinawa chez qui travaille en fond la mémoire de l'assimilation culturelle et la question de la diglossie.

³⁸ Karatani Kōjin, *Nihon kindai bungaku ni kigen*, 1980 ; Augustin Berque, *Le sauvage et l'artifice*, 1986.

3. Littérature et histoire : le roman historique

Loin de moi l'idée d'avoir la prétention ici de démêler l'écheveau des relations complexes tissées au fil des époques entre histoire et roman. Mais la lecture de Jean Lévi m'inspire d'emblée une remarque : tout ne se joue pas sur la distinction entre le réel et la fiction³⁹. Dans la Chine ancienne, les « menus propos » (*xiaoshuo*), fatras d'anecdotes récoltées par de modestes fonctionnaires pour prendre le pouls du petit peuple, formaient comme un contrepoint à l'histoire officielle (*zhengshi*). Pendant des siècles, le terme continua à désigner des récits et discours hétéroclites en marge du pouvoir et des textes canoniques. Quand, par une forme de continuité sémantique, il en vint à inclure les romances historiques écrites en langue vernaculaire, comme les grands classiques de la dynastie Ming – *Sanguozhi yanyi* (Les trois royaumes), *Shuihuzhuan* (Au bord de l'eau) et *Xiyouji* (Pérégrination vers l'Ouest) – leurs auteurs se tournèrent vers la tradition historiographique pour affirmer leur légitimité. Ces écrits permettaient alors aux classes populaires d'accéder à la culture lettrée et d'en partager la vision du monde. Si les inventions ne manquaient pas pour suppléer aux manquements de l'histoire officielle, il n'est pas sûr que l'on fit avant les Qing une réelle distinction entre fiction et affaires privées. L'idée que la fiction est un élément constitutif du roman serait somme toute assez tardive. Mais quand elle fut établie, les écrivains opérèrent alors un renversement des valeurs, arguant que tout fictifs qu'ils soient les romans peuvent parfois saisir avec plus de vérité la réalité historique.

Pour le Japon classique, on pourrait, suivant Haruo Shirane par exemple, tracer une ligne de partage un peu similaire⁴⁰. D'un côté, les histoires impériales (*rikkokushi*) compilées au cours des 8^e et 9^e siècles furent des instruments de consolidation et de légitimation du pouvoir de l'Etat et des élites aristocratiques qui émergèrent dans la région de Yamato. De l'autre, les récits en langue vernaculaire (*monogatari*) et les collections d'anecdotes (*setsuwa*) exprimaient des voix alternatives : celles des aristocrates ou moines de moindre rang qui les rassemblèrent au cours de la période Heian (10-12^e siècles) à mesure que le pouvoir politique de la famille impériale s'amoindrissait. On trouverait une formulation précoce de cette opposition entre histoire et « roman » (*monogatari*) dans le fameux chapitre des Lucioles (*hotaru no maki*) du *Genji monogatari* (début 11^e s.). Un des arguments avancés par le prince Genji devant des dames de cour réunies pour lire ensemble des *monogatari* est que les histoires officielles ne disent pas tout et que les romans peuvent en un sens contenir une forme de vérité sur la nature humaine, telle que née des observations transmises depuis la nuit des temps. Murasaki cherchait-elle à mettre en avant la capacité des romans à dire vrai ? leur antériorité sur les compilations historiques ? à souligner leur oralité ? Difficile de trancher, mais le fait est qu'elle oppose ou du moins juxtapose histoire et roman comme deux modes d'accès à une forme de connaissance que l'on est en droit de comparer.

Ces considérations préliminaires visent surtout à nous inviter à la prudence, et à nous rappeler quelques éléments à garder en tête si l'on souhaite engager une réflexion sur la longue durée. D'abord, la cohabitation entre l'historiographie et des formes de narration qui se situent en dehors de l'orthodoxie lettrée est ancienne et

³⁹ Jean Lévi, *La Chine romanesque*, 1995.

⁴⁰ Haruo Shirane, introduction générale à *The Cambridge History of Japanese Literature*, 2016.

complexe. Ensuite, elle ne se réduit pas à la distinction entre réel et fictif. Je crois même que problématiser cette distinction de manière quasi obsessionnelle est une caractéristique de l'ère Meiji, quand l'histoire s'établit comme discipline académique en se détachant des belles-lettres. Enfin et surtout, il ne faut jamais oublier que les catégories sur lesquelles nous tentons de réfléchir sont sans cesse fluctuantes. Ainsi, appréhender comment ont évolué au cours du 19^e siècle les relations entre histoire et roman, c'est d'abord rappeler qu'il n'y a pas de continuité terminologique claire. Au contraire, il faudra plutôt chercher à comprendre comment l'opposition entre l'« histoire officielle » (*seishi*) et le roman historique qui se définit alors comme une « histoire officieuse » (*haishi*), telle qu'elle est à peu près héritée de la pensée chinoise esquissée ci-dessus, glisse vers un nouveau paradigme qui fait contraster l'« histoire » (*rekishi*) avec le « roman » (*shōsetsu*), conçus l'un et l'autre comme de nouvelles catégories réélaborées à partir des apports occidentaux, qui mettent précisément en jeu la distinction entre réel et fictif.

Pour mener cette tâche, nous ne partons pas de rien. Ne serait-ce qu'en français, nous disposons de deux études sur la genèse du roman historique moderne autour de l'ère Meiji. Dans son *Histoire de la littérature populaire japonaise*, Cécile Sakai s'est focalisée sur la généalogie du roman d'époque (*jidai shōsetsu*), qu'elle distingue du roman historique (*rekishi shōsetsu*)⁴¹. L'un et l'autre termes renvoient usuellement à une version populaire ou élitaine du roman historique ; la première relèverait de la pure fiction et la seconde se démarquerait par un souci de vérité. Cette généalogie remonte à des origines situées dans les épopées médiévales (*rekishi monogatari*), qui nourrirent le fond de la littérature orale (*kōdan*) jusqu'à la période moderne, mais aussi la littérature populaire épique d'Edo (*yomihon* de Bakin).

Emmanuel Lozerand s'est penché sur un cas particulier du roman historique, donc de littérature pure : les biographies historiques (*shiden*) de Mori Ōgai, un nouveau genre qu'il développa à partir de 1912⁴². Dans un chapitre introductif, il tente de saisir en quoi elles se distinguent d'un corpus antérieur de romans historiques (*rekishi shōsetsu*) spécifiques à l'ère Meiji. Pour ce faire, il s'appuie notamment sur Ozaki Hotsuki, qui recense des centaines de titres publiés à partir de la fin des années 1880⁴³. En sus de la strate des récits historiques transmis par des conteurs populaires (*kōdan*) qu'évoquait Cécile Sakai, il rappelle l'apport des récits épiques chinois et des romans occidentaux à ce grand fourre-tout générique qu'est le roman historique de Meiji. Mais surtout, il conclut avec Yanagida Izumi qu'il n'y a pas de roman historique moderne (*rekishi shōsetsu*) au sens propre avant que, d'un côté, une « connaissance spécifiquement historique » partagée entre écrivains et lecteurs n'émerge avec l'institutionnalisation de la discipline historique à l'université dans les années 1880, et que, de l'autre, le roman ne se définisse comme un « genre attaché à la description des vies individuelles », formulation qui renvoie vraisemblablement au programme de modernisation défini par Tsubouchi Shōyō au milieu des années 1880⁴⁴. Autrement dit, il n'y aurait pas de *rekishi shōsetsu* sans que l'un et l'autre de ces termes ne soient établis dans leur sens moderne. C'est une position

⁴¹ Cécile Sakai, *Histoire de la littérature populaire japonaise*, 1987.

⁴² Emmanuel Lozerand, *Récits et chroniques historiques d'Ōgai Mori Rintarō*, 1995.

⁴³ Ozaki Hotsuki, *Rekishi bungaku-ron*, 1976.

⁴⁴ Yanagida Izumi, *Meiji no rekishi shōsetsu kenkyū*, 1927.

que partagent de nombreux chercheurs au Japon, mais elle empêche de penser les prolongements, les écarts ou les réappropriations des précédents généalogiques évoqués par Sakai et Lozerand (*rekishi monogatari*, *yomihon*, etc.), par-delà les discontinuités terminologiques.

Ma réflexion sur le sujet s'est développée au fil de trois colloques, portant respectivement sur les rapports entre mémoire et fiction (Université de Genève, 2006), sur la réception des savoirs médiévaux à l'époque d'Edo (Université Paris Cité, 2019) et sur la fiction face à l'histoire (Université Paris Cité, 2023)*. Mon approche sera donc à la fois très limitée et très simple puisqu'elle consiste à mettre en connexion trois cas d'étude : les romans historiques de Kyokutei Bakin parus dans la première moitié du 19^e siècle, les romans politiques de Tōkai Sanshi et Yano Ryūkei publiés dans les années 1880 (on verra en quoi ils sont aussi historiques), et les biographies historiques de Kōda Rohan qui caractérisent son œuvre tardive (1908-1941). L'unité du corpus paraît lâche et sa représentativité problématique. On est bien loin d'une potentielle histoire du roman historique au 19^e siècle. Tout au plus pourra-t-on déceler un vague « air de famille » dans la passion pour la philologie et la sinophilie des auteurs. Bien plus modestement il s'agira de montrer comment chacune de ces trois époques a pensé la question du rapport entre histoire et roman, et de voir ce que cela nous permet de comprendre sur ce point de bascule que je cherche à cerner.

* Dans l'ordre :

- « Le refus de fiction... » (2010)
- « L'auteur en son texte... » (2022)
- « Seishi no ketsuro o ho-jutsu... » (2024)

De l'historiographie confucéenne à l'histoire moderne

Emmanuel Lozerand l'avait bien pressenti dans son introduction : avant de parler de roman historique, il faut d'abord s'attaquer un peu sérieusement à la perception de l'histoire et du travail de l'historien, et à ses variations au fil du temps. C'est un point faible de nombreuses études sur le roman historique, en particulier chez les littéraires. Du côté des historiens, bien sûr, les analyses ne manquent pas. Tout comme on a pu lire chez Suzuki Sadami une réflexion sur l'évolution du concept de littérature sur la longue durée, on pourra se référer, ne serait-ce qu'en anglais, aux chapitres dédiés au Japon dans *The Oxford History of Historical Writing*⁴⁵. Je reprends ici les principaux arguments concernant les transformations entre la période d'Edo et l'ère Meiji.

Le 17^e siècle offre deux modèles canoniques d'historiographie : le *Honchō tsugan* (Miroir universel de notre empire, 1644-1670) initié par Hayashi Razan, représentant de l'orthodoxie shogounale, rédigé dans le style des annales (*hennentai*, c'est-à-dire un récit des événements par ordre chronologique) ; et le *Dai Nihonshi* (Grande histoire du Japon, 1657-1906) initié par Tokugawa Mitsukuni, qui adopte le style biographique (*kidentai*, c'est-à-dire centré sur les généalogies et la vie de grands personnages) et vise à légitimer la lignée impériale, d'où son influence considérable au 19^e siècle sur les mouvements qui menèrent à la restauration impériale de Meiji. Ces deux modèles partagent les cadres conceptuels de l'historiographie néoconfucéenne, dont l'objectif est d'affirmer la légitimité du pouvoir en place, mais aussi de dégager une interprétation morale des événements historiques. Ces modèles, qui définissent la forme et les finalités de l'écriture du passé, sont largement présents à la conscience des lettrés. Y compris chez un Rai San'yō qui, en

⁴⁵ *The Oxford History of Historical Writing*, 5 vol., 2011-2012.

1827, acheva ce qui allait devenir l'un des textes en prose les plus lus au 19^e siècle, le *Nihon gaishi* (Histoire non-officielle du Japon), qui relate dans un style sinitique très imagé l'arrivée au pouvoir des maisons guerrières Taira et Minamoto à la fin du 12^e siècle jusqu'à l'établissement du shogunat Tokugawa au 17^e siècle. Cette œuvre représente une version plus narrative, voire romanesque, de l'histoire, qui prolonge en quelque sorte la tradition des récits épiques médiévaux (*rekishi monogatari*).

Du point de vue de la méthode, la première modernité se caractérise par l'émergence d'une science critique des textes qui n'est certes pas absente des périodes précédentes, mais qui prend une tout autre ampleur avec l'essor de l'imprimerie. Le retour aux textes originaux, l'examen des preuves (*kōshō*), c'est-à-dire la confrontation des sources, ou la linguistique historique par exemple se retrouvèrent ainsi au cœur de la démarche des lettrés, quel que soit l'objet de leurs investigations. Les études anciennes des néoconfucéens, les études du sanskrit dans les milieux monacaux ou les études sur la littérature nationale (japonaise) : toutes cherchaient à retrouver l'esprit d'une culture ancienne idéalisée (en Chine, en Inde ou au Japon) à travers l'examen serré des sources écrites et la reconstitution de leur sens originel. Ces recherches philologiques nourrirent par ailleurs le besoin de rassembler de vastes corpus. C'était déjà le cas pour le *Dai Nihonshi*, qui donna naissance à de nombreuses éditions de référence (*sankō*) de récits historiques médiévaux, tels que le *Hōgen monogatari* (Dit de Hōgen), le *Heiji monogatari* (Dit de Heiji), le *Taiheiki* (Chronique de la Grande Paix), ou le *Genpei seisuiki* (Chronique de la grandeur et du déclin des Minamoto et des Taira). Mais on peut aussi relever une des plus importantes réussites en la matière : *Gunsho ruijū* (Collection ordonnée des ouvrages et documents anciens, 1819). C'est ainsi que la critique des sources, le relativisme historique et l'archivistique pavèrent la voie à la réception des méthodes positivistes de l'histoire moderne.

Après la chute du régime Tokugawa, la pratique de l'histoire officielle se poursuivit sous la forme de compilations des biographies et règnes des empereurs (*gojikki*), mais en même temps, dès la fin d'Edo et au début de Meiji, de nouveaux modèles, inspirés des histoires des civilisations écrites en Occident (François Guizot, Henry Thomas Buckle), se diffusèrent largement chez les intellectuels qui en adoptèrent les codes, comme Taguchi Ukichi dans *Nihon kaika shōshi* (Brève histoire du développement du Japon, 1877-1882) ou Fukuzawa Yukichi dans *Bunmeiron no gairyaku* (Traité abrégé sur les civilisations, 1875). Ces écrits amenèrent une nouvelle conception de l'histoire, qui se veut comparatiste et évolutionniste. Comparatiste car elle cherchait à retrouver dans l'histoire japonaise des similitudes avec l'histoire occidentale. Évolutionniste car elle reflétait l'idée d'un développement de l'humanité en différents stades de civilisation, cherchant, sur le modèle des sciences naturelles, à dégager des lois universelles et à réfléchir aux causes et aux effets des événements historiques. Traditionnellement, il y avait bien sûr une vision causale de l'histoire, mais elle relevait soit du principe bouddhique de la rétribution karmique soit de l'idée confucéenne que les actions humaines sont le reflet de leur moralité, ou font état de la croyance en une corrélation entre les phénomènes naturels et les aléas socio-politiques.

Au sein de la nouvelle Université impériale, histoire et littérature se scindèrent en deux disciplines distinctes. L'histoire puisait alors largement ses méthodes au

positivisme de Leopold von Ranke, notamment sous l'influence de l'un de ses disciples, Ludwig Riess, qui enseigna à Tōkyō entre 1887 et 1902. Sur le fond – collecte de documents, critique textuelle, reconstitution des faits – sa pratique du métier devait paraître assez familière à ses élèves et collègues, mais il leur apportait en plus la réflexivité méthodologique et le comparatisme de l'histoire universelle. Rapidement le champ des études historiques se structura avec la création en 1889 (au moment l'institution d'un département autonome d'histoire nationale) d'une société académique (Shigakkai) et d'une revue (qui prendra le nom de *Shigaku zasshi*).

Cette période marque un moment de bascule important qui va disqualifier une partie des récits épiques médiévaux : désormais déçus du statut de source historique crédible, ils seront intégrés dans le corpus de la « littérature nationale ». Le même sort frappa le *Nihon gaishi*, qui se fonde largement sur cette tradition. D'un côté les historiens critiquèrent ses approximations factuelles, mais de l'autre on réactivait l'argumentation des auteurs de fiction d'autrefois, qui défendaient la capacité du roman à exprimer une vérité ancrée dans les faits historiques en touchant le lecteur par l'émotion⁴⁶. L'histoire académique se retrouva toutefois de plus en plus corsetée par l'idéologie tennōcentriste. L'exclusion de Kume Kunitake de l'université en 1892 – il avait relégué les textes fondateurs de la nation au rang de simples mythes – marqua un nouveau tournant.

En parallèle, émergea une forme de vulgarisation de l'histoire, dans la lignée des penseurs des « Lumières » de Meiji, sous la plume notamment des écrivains de la Minyūsha (Société des amis du peuple), comme le journaliste libéral Tokutomi Sohō ou l'essayiste et historien amateur Yamaji Aizan. Leurs biographies historiques connurent une certaine vogue. Mais la manière qu'ils avaient de saisir une destinée humaine dans le flux de l'histoire n'était plus celle des lettrés confucéens. Dans ses biographies sur Minamoto no Tametomo (1913) ou Tokugawa Ieyasu (1913) par exemple, Aizan cherchait à dégager la marge de liberté individuelle dans une vie déterminée par les conditions socio-économiques.

D'après Margaret Mehl, il coexistait ainsi à Meiji deux courants historiographiques. D'un côté, les archivistes fonctionnaires de l'Etat ou les historiens de l'Université impériale, qui fondaient leur démarche sur la critique textuelle et le souci de vérifications des faits ; de l'autre, les journalistes et essayistes, qui mettaient plutôt l'accent sur leur interprétation dans une perspective sociale, économique ou culturelle⁴⁷.

Ce qui m'intéresse dans ce mouvement général, c'est précisément le rôle de la causalité dans la narration. Roman et histoire ont en partage la mise en récit de vies humaines et intègrent d'une manière plus ou moins conscientisée une certaine conception des déterminismes qui pèsent sur elles. Or cette conception varie suivant les époques et les auteurs. On verra ainsi comment Bakin embrasse une vision transcendantale (cosmogonie d'inspiration taoïste), karmique (loi de la rétribution) et morale (historiographie confucéenne) dans la construction de ses romans ; comment cette vision s'efface chez Ryūkei au profit d'une forme de rationalisme, tel qu'il l'hérite de l'historiographie britannique ; et comment Rohan, quant à lui, ajoute des éléments de psychologie dans sa conception des causalités historiques.

⁴⁶ Robert Tuck, « *Nihon gaishi goes global* », 2021.

⁴⁷ Margaret Mehl, *History and the State in Nineteenth-Century Japan*, 1998 (2017, p. 14).

La vision cosmique dans le récit épique selon Kyokutei Bakin

Au cours de la période d'Edo, la littérature populaire chinoise fut largement lue, rééditée, traduite et adaptée au Japon. Les romanciers Santō Kyōden et Kyokutei Bakin notamment s'en inspirèrent largement pour écrire au tournant du 18^e siècle des « livres à lire » (*yomihon*), c'est-à-dire de longs romans illustrés qui, pour ceux qui nous intéressent ici, revisitent des pans de l'histoire japonaise dans un grand style épique en entremêlant les mondes sensibles et suprasensibles. Le plus connu et lu jusqu'à l'ère Meiji, *Nansō Satomi Hakkenden* (La vie des huit guerriers-chiens de Satomi, 1814-1842) relate ainsi la chute de la maison Satomi au 14^e siècle et la reconquête du pouvoir par les huit fils maudits du seigneur déchu, tout en reprenant la structure et la dynamique du grand roman épique des Ming, *Shuihuzhuan* (Au bord de l'eau, 14^e s.). A son « petit frère », *Chinsetsu Yumiharizuki* (La fabuleuse histoire de l'arc de lune, 1807-1811), qui lui cède à peine en renommée, j'ai consacré deux articles. Le premier évalue le rapport du roman à son modèle, l'épopée médiévale du *Hōgen monogatari* (*Dit de Hōgen*), à travers la réécriture du personnage de Minamoto no Tametomo. Le second analyse l'intégration au récit de documents « ethnographiques » contemporains.

Le premier*, donc, tentait de comprendre le travail de réécriture de la « matière » du *Hōgen monogatari* par un romancier du 19^e siècle, et plus particulièrement, de la « légende » qui émergea de cette matière au cours du Moyen Âge et selon laquelle Minamoto no Tametomo (1139-1170) serait à l'origine de la royauté des Ryūkyū. L'intérêt du roman-fleuve de Bakin est qu'il opère un revirement dans la réception du *Hōgen* en s'appuyant sur des mentions éparses de la « légende » pour réévaluer la figure de Tametomo comme héros civilisateur. Comme on sait, le *Hōgen monogatari* raconte la rébellion de l'empereur retiré Sutoku contre l'empereur régnant Go-Shirakawa. Elle se solda par un échec, l'exil de Sutoku et l'exécution de ses partisans, parmi lesquels on compte Minamoto no Tameyoshi et plusieurs de ses fils, à l'exception de l'aîné, Yoshitomo, qui avait rejoint le camp adverse, et le dernier, Tametomo, qui, capturé quelques temps plus tard, s'en tira avec une simple condamnation à l'exil. Or le personnage central pour la tradition littéraire jusqu'à Bakin n'est pas Tametomo, mais Sutoku ou, dans une moindre mesure, Yoshitomo. L'un parce que s'étant vu refuser le don des soutras qu'il copia en exil se transforma en esprit vengeur ; l'autre parce qu'il fut forcé de mettre à mort son père et ses frères. Tametomo, que seuls ses hauts faits d'armes distinguaient, ne pouvait rivaliser avec leur force tragique. Mais à une époque où les guerriers vivant sous la *Pax Tokugawa* fantasmaient un passé idéalisé, c'est précisément ce Tametomo batailleur qui trouva un second souffle⁴⁸.

Je me suis donc attelé à saisir le travail de réécriture du personnage, que le *Hōgen* présente à vrai dire de façon ambiguë, tantôt parangon du courage et de la droiture, tantôt fauteur de troubles brutal et cruel. Bakin n'en retient que la face positive pour mettre en scène un aventurier conquérant et civilisateur. Or il faut préciser que cette réécriture reste dans le cadre fixé par l'historiographie. Un des sous-titres de l'œuvre, *Tametomo gaiden*, que l'on pourrait rendre par « vie secrète » ou « bio-

* Issu d'une
présentation à la
SFEJ en 2010 :
► « Minamoto no
Tametomo aux
Ryūkyū... » (2014)

⁴⁸ Sur l'imaginaire de l'éthique guerrière à l'époque d'Edo, voir Olivier Ansart, *Paraître et prétendre. L'imposture du bushidō dans le Japon pré-moderne*, 2020.

graphie apocryphe » de Tametomo, renvoie bien à ce rapport de complémentarité du roman à l'histoire officielle que définit la tradition littéraire chinoise. Ce que j'ai voulu démontrer, c'est que ce rapport revêt ici un sens géographique, car Bakin ne s'intéresse guère au cœur du *Hōgen*, c'est-à-dire la rébellion à Kyōto, pour donner toute l'ampleur de son talent de romancier dans l'évocation d'épisodes qui sont marginaux dans la matière originale, mais aussi en ce qu'ils se déroulent en périphérie du Japon (la jeunesse au Kyūshū, l'exil à Izu Ōshima, la traversée vers les Ryūkyū). Et c'est précisément parce que l'histoire originelle est muette sur ces points que Bakin peut, à travers un effort méthodique de collecte documentaire tous azimuts, prolonger la vie de son héros. Pour autant qu'il retombe à la fin dans les ornières de l'histoire et offre à Tametomo le suicide à Ōshima que lui réserve le *Hōgen*.

Près de 10 ans plus tard, j'ai repris le dossier avec une meilleure compréhension de la période d'Edo et la volonté de mieux saisir l'usage que fait Bakin de ses sources*. Mon premier article s'était concentré sur la réécriture de la matière du *Hōgen monogatari* ; j'allais pouvoir désormais concentrer mon attention sur les sources plus récentes (17-18^e siècles) qu'il utilisa pour donner corps à son récit. En déplaçant la focale dans les marges géographiques du Japon, Bakin se retrouvait en terrain peu documenté, les sources anciennes n'y prêtant souvent qu'une attention secondaire. Il s'appuya donc sur des géographies régionales (*chishi*) pour planter le décor et dépeindre l'histoire, les mœurs et les légendes locales. Ce type de texte prospéra tout au long de la période d'Edo et se situe bien souvent à mi-chemin entre le rapport administratif et l'étude ethnographique. Mon article se penche sur deux monographies consacrées à l'archipel d'Izu : *Izu kaitō fudoki* (1782) et *Hachijō hikki* (1796). On y trouve les descriptions les plus à jour pour l'époque sur la géographie, le climat, les produits naturels, les habitants, leurs mœurs ou encore les dialectes.

En comparant le roman à ses sources, j'ai pu montrer comment Bakin avait copié des portions importantes de ces ouvrages, tantôt pour nourrir les digressions érudites du narrateur, tantôt pour tenir lieu de commentaire didactique d'un îlien à l'égard de Tametomo. Ces « insertions savantes » ne se limitent pas à la seule fonction documentaire. En retravaillant subtilement le texte, Bakin peut parfois éviter certains anachronismes, et surtout, gommer les aspects les plus récents (agriculture, élevage, commerce) qui témoignent de l'intégration culturelle et économique de ces îles au Japon. Cela permet non pas tant de les rendre conformes à l'image que se ferait l'auteur du 12^e siècle (les anachronismes concernant les mœurs ou la culture matérielle sont nombreux dans ses romans historiques) que de les rendre plus « sauvages » conformément à son intention de faire jouer un rôle civilisateur à Tametomo.

Ainsi, conclusais-je, Bakin ne cherche pas à faire revivre le passé : la logique qui sous-tend sa démarche est celle de l'antiquaire philologue (*kōshōgakusha*) qui recherche l'origine de toutes choses. La collecte de sources et le travail étymologique lui permettent d'organiser les différentes strates temporelles (mythes et légendes, sources médiévales, monographies contemporaines). Tametomo devient le héros qui détache les régions périphériques des brumes du mythe pour les faire entrer dans l'histoire japonaise*.

* Lors du colloque de 2019 sur la réception des savoirs médiévaux :
► « **Kyokutei Bakin's Philological Research...** » (2021)

* C'est ce Bakin érudit que j'ai présenté dans le séminaire de recherche CRCAO consacré aux *Essais au fil du pinceau à l'époque d'Edo* :
► « **Les essais érudits (kōshō zuihitsu) de Bakin ...** » (2020)

Faits et fiction dans le roman politique selon Yano Ryūkei

Le roman politique (*seiji shōsetsu*) est un phénomène assez singulier dans l'histoire de la littérature japonaise. C'est un genre circonscrit aux deux dernières décennies du 19^e siècle et qui visait à poursuivre sur le terrain littéraire l'activisme des défenseurs de la liberté et des droits du peuple. Je reviendrai au chapitre 6 sur la dimension politique de ces romans, mais relevons simplement pour l'instant que ce sont aussi des romans historiques, et plus précisément des romans qui héroïsent des figures du passé, cherchant dans l'histoire mondiale des personnages à même d'inspirer un lectorat principalement constitué de jeunes gens issus de la petite aristocratie guerrière. L'imaginaire qu'ils déploient varie en fonction des affinités politiques de l'auteur. Il est plutôt marqué par un goût pour la violence révolutionnaire chez les fidèles du Parti de la liberté (*Jiyūtō*) : on y sent en effet une certaine fascination pour les activistes de la Restauration impériale, les soubresauts de la Révolution française ou les attentats perpétrés par les nihilistes russes. Plus mesurée est en revanche la position des écrivains proches du Parti pour la Constitution et le progrès (*Rikken kaishintō*). Yano Ryūkei par exemple va puiser, pour son premier roman, dans l'histoire grecque ancienne un imaginaire démocratique qui faisait défaut, selon lui, à la tradition orientale. Il voulait proposer un équivalent de ce que fut le *Nihon gaishi* (1827) pour les partisans de la restauration impériale. Non pas prôner la révolution armée donc, mais instiller le goût des pratiques démocratiques, comme le débat public, en vue de l'établissement d'un système parlementaire à l'horizon 1890. Chez lui, la figure de l'orateur supplante celle du révolutionnaire.

Avant de m'attaquer à Ryūkei, j'avais d'abord abordé *Kajin no kigū* (Rencontre fortuite avec de belles partisans, 1885-1886) de Tōkai Sanshi, une œuvre à part même au sein du corpus des romans politiques*. À mi-chemin entre autobiographie, manifeste politique et romance sentimentale, elle relate les voyages de l'auteur aux États-Unis et en Europe, où il prend conscience de la lutte des petites nations pour leur indépendance et des peuples opprimés contre la tyrannie. Il s'agissait pour moi de réévaluer la place de la littérature écrite dans un style dérivé du sinétique (*kanbun kundokutai*) au sein de l'histoire du roman moderne. Mais je ne m'étais guère attardé à ce moment-là sur le travail d'historien de Sanshi. En revanche, dans mon article sur *Keikoku bidan* (Histoire édifiante sur le gouvernement d'une nation, 1883-1884) de Yano Ryūkei*, j'ai porté mon attention sur la posture théorique de l'auteur, en particulier vis-à-vis de ses sources. Ce récit s'appuie sur une rigoureuse documentation pour peindre, dans le style des romans épiques comme *Sanguozhi yanyi* (Les trois royaumes, 14^e s.), la lutte de jeunes héros thébains pour restaurer la démocratie dans leur cité tombée aux mains d'oligarques pro-spartiate.

Mon point de départ était le constat qu'il semblait exister une rhétorique commune à plusieurs écrivains du 19^e siècle, de Kyokutei Bakin à Yano Ryūkei, quand ils évoquent le rapport entre histoire et roman. En effet, tout au long du 19^e siècle, la justification première des auteurs de romans historiques (*haishi shōsetsu*) se fonde sur l'idée que le roman peut pallier les non-dits de l'histoire officielle (*seishi*). Celle-ci pêcherait par plusieurs biais : elle se fonderait sur la vision des « vainqueurs », omettrait des détails secondaires ou serait stylistiquement aride. Tâche au romancier donc de suppléer par l'imagination à ces zones d'ombre, sans toutefois contre-

* Dans

► « *Kajin no kigū*,
un roman poli-
tique... » (2022)

* Intitulé

► « *Seishi no
ketsuro o ho-
jutsu...* » (2024)

faire les faits historiques ni renverser la valeur de leur interprétation morale. Si cette rhétorique ne semble guère changer tout au long du siècle, la manière d'investir les blancs de l'histoire en revanche diffère d'un auteur à l'autre.

Bakin par exemple défend à partir de *Chinsetsu Yumiharizuki* une approche rigoureuse de philologue. Le *Hōgen monogatari* lui donne un cadre de référence. Mais alors que la trame du *Hōgen* reste focalisée sur la rébellion à Kyoto, Bakin la déplace dans les marges territoriales peu documentées (Kyūshū, Hachijō, Ryūkyū). Il emplir ces vides grâce à un travail d'imagination qui reste néanmoins fondé sur l'exégèse savante de sources diverses allant, comme je l'ai signalé plus haut, des contes et légendes aux géographies régionales.

Dans *Keikoku bidan*, Yano Ryūkei semble reprendre cette posture érudite. Il annonce en effet dans sa préface qu'il s'en tiendra à « l'histoire officielle » et qu'il citera en note ses sources, se contentant au fond d'amener un surplus de littérarité à un travail qui consiste avant tout à agencer et traduire de l'anglais des monographies du 19^e siècle sur la Grèce antique (George Grote, John Gillies, Connop Thirwall, entre autres). Dans l'appareil paratextuel (préfaces, notices éditoriales), Ryūkei dit vouloir se conformer avec rigueur à l'histoire, en citant scrupuleusement ses sources, mais tout en comblant les vides de l'historiographie avec des éléments sentimentaux et comiques, qui confèrent au récit sa nature de divertissement romanesque. J'ai cherché à mesurer ce que signifiait concrètement ce surplus de littérarité. J'ai ainsi montré comment Ryūkei puise dans la tradition romanesque sino-japonaise (le *Hakkenden* de Bakin et le *Shuihuzhuan* notamment) pour structurer des séquences narratives amenées à combler les non-dits de l'histoire ; et comment il a instauré la figure centrale de l'orateur, en lui faisant endosser des discours inventés qui s'inspirent des pratiques du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple et font écho à la situation du Japon contemporain.

Je concluais mon analyse en avançant deux différences majeures entre Bakin et Ryūkei. D'abord dans la perception de l'histoire : dans l'univers de Bakin, la loi bouddhique de la rétribution karmique préside aux destinées humaines et des forces cosmiques d'inspiration taoïste régissent l'univers, tandis que Ryūkei hérite du cadre positiviste des historiens britanniques et, s'il ne rechigne pas à l'allégorie comme moyen pour structurer le récit ou caractériser les personnages, ceux-ci évoluent dans un monde désenchanté où les mythes et les oracles, par exemple, sont tenus à distance par un discours rationnel. Le second point tient à la façon quasi obsessionnelle dont Ryūkei donne à voir ses sources historiques, pas seulement en les listant en introduction (Bakin le fait aussi), mais par des notes infrapaginales qui renvoient plus précisément à ces sources, et dans lesquelles il n'hésite pas occasionnellement à en souligner les contradictions. Il entend ainsi montrer clairement en quoi son récit se fonde sur l'historiographie et là où il s'autorise des libertés. En ce sens, il s'inscrit dans l'air de son temps, quand, on l'a vu, les historiens commencent à remettre en cause la fiabilité de certains récits historiques.

La psychologie dans le roman historique selon Tsubouchi Shōyō

Ryūkei et les romans politiques en général marquent un point de bascule dans l'histoire de la littérature mais, malheureusement, ils sont délaissés par la recherche francophone en études japonaises. Ce sont pourtant de parfaits exemples des hybrides produits par la modernité. A ce titre, ils doivent se lire comme des pro-

ductions contemporaines des premières élaborations théoriques sur le roman moderne formulées par Tsubouchi Shōyō dans les années 1880.

Je n'ai pas eu le loisir de développer le positionnement de Shōyō par rapport à cette manière de concevoir le roman historique qui court de Bakin à Ryūkei. Il vaut toutefois la peine de s'y attarder ici brièvement pour mieux cerner comment s'articulent mes trois cas d'études. Shōyō n'écrivit pas de roman historique, et il faudra attendre son *En no gyōja* (En l'ascète, 1913) pour voir un aboutissement concret de ses réflexions sur la narration historique, après un long processus d'assimilation par la traduction de l'œuvre de Shakespeare. Mais en tant qu'auteur de *Shōsetsu shinzui* (L'essence du roman, 1885-1886), il fonde sa critique du roman historique japonais en résonnance avec les grands représentants britanniques du genre, comme Walter Scott ou Edward Bulwer-Lytton. Un essai auquel Kamei Hideo a consacré une réflexion approfondie, montrant comment Shōyō hérite à la fois de la conception des littérateurs d'Edo (Bakin, Tanehiko), qui tendent à valoriser l'invention romanesque dans son rapport à l'histoire officielle, et des manières d'écrire l'histoire en termes de causes et d'effets, défendues par les rhétoriciens anglais du milieu du 19^e siècle (Hepburn, Cox), et qui offrent un nouveau modèle narratif aux romanciers de l'ère Meiji⁴⁹.

Là où Shōyō innove, c'est dans le passage qu'il consacre à la construction du roman historique (*jidai shōsetsu* ou *rekishi shōsetsu*). Il y développe deux arguments en écho à sa célèbre formule qui fait du cœur des hommes le point focal du roman et de leur comportement en société son corollaire. D'un côté, donc, il reprend l'idée largement acceptée que le roman supplée aux omissions de l'histoire, mais lui donne une tournure nouvelle, en insistant sur la capacité qu'a le romancier de pénétrer dans l'intimité et les espaces privés qui échappent à l'œil des chroniqueurs. Il donne comme exemple une scène qui ferait revivre une conversation intime entre Napoléon et Joséphine à l'heure du thé. C'est une vision du roman historique qui nous semble familière et banale. Mais elle est en réalité très novatrice parce qu'elle va introduire la psychologie comme un facteur déterminant des actions humaines, y compris de ceux et celles qui ont fait l'histoire. L'autre proposition inédite vise à faire du roman historique une forme de l'histoire des mœurs (*fūzokushi*), ou plus précisément d'en faire un instrument capable de suppléer à l'histoire par un travail d'invention dûment cadré par la vraisemblance. A ce titre, Shōyō stigmatise les anachronismes de Bakin, qui tendrait à plaquer les mœurs d'Edo sur l'époque médiévale. Le contre-modèle serait *Rob Roy* (1817) de Walter Scott et, sur ce point, Yano Ryūkei lui paraît plus solide, et ce malgré une caractérisation trop idéaliste des personnages.

On peut dire qu'avec Shōyō naît l'idée du roman historique comme reconstitution du passé, qui doit être fidèle à ce que l'on en sait non seulement sur le plan des événements mais aussi des sensibilités et des mœurs ; néanmoins, quelques arrangements avec la vérité sont possibles, pour privilégier la cohérence dramatique de l'œuvre.

⁴⁹ Kamei Hideo, '*Shōsetsu*' ron, chap. 2, 1999.

Le refus de fiction dans les biographies historiques de Rohan

Kōda Rohan (1867-1947) est surtout connu pour ses romans de jeunesse. Dans ma thèse*, j'en ai examiné un certain nombre, dont les fameux récits qui ont pour trait commun de mettre en scène un artisan – charpentier, forgeron, graveur d'icônes, mais aussi poète, pour autant qu'on le considère comme un artisan de la langue. Les tout premiers se font l'écho d'une idéologie de la réussite sociale (*risshin shusse*), caractérisée par l'individualisme et l'esprit d'entreprise, mais rapidement l'optimisme des débuts cède le terrain à une vision de plus en plus sombre, qui conclut à l'impossibilité, pour un artiste, à s'épanouir dans la nouvelle société de Meiji, laissant transparaître une vision de la création littéraire et un mal-être qui sont aussi ceux de l'auteur. Car à cette époque Rohan éprouvait une certaine difficulté à dire le réel, à décrire les transformations en cours, et tendait à s'enfermer dans des univers imaginaires. D'autant plus qu'à deux reprises, la guerre (sino-japonaise de 1894 puis russo-japonaise de 1904) le rappela à l'impuissance de la littérature et le poussa finalement à abandonner le roman.

À partir de ce constat – l'échec du pouvoir de la fiction – j'ai étudié ensuite quelques œuvres tardives (1908-1941) de Rohan qui relèvent de la « biographie historique » (*shiden* 史伝)*; un genre, on l'a vu avec Emmanuel Lozerand, que Mori Ōgai avait contribué à populariser. Chez l'un et l'autre, la biographie permet de ne pas réduire l'histoire à un simple décor, mais de faire des personnages historiques les principaux protagonistes du récit, et aussi de s'inscrire dans une forme d'érudition (y compris par l'usage d'une langue savante), de respecter les sources historiques, voire de mettre ouvertement en scène la démarche documentaire du romancier-historien. Plutôt que dégager des traits définitoires d'un corpus, j'ai tenté de saisir l'unité de ces récits par la posture théorique de leur auteur, c'est-à-dire le refus affiché de céder à l'imagination. J'en ai tiré alors quelques considérations.

Rohan hérite, me semblait-il, de l'attachement au document historique que l'on observe à divers degrés chez Bakin puis Ryūkei, et qu'Ōgai théorise au même moment dans un texte resté célèbre, *Rekishī sono mama to rekishi-banare* (L'histoire telle quelle ou l'histoire tenue à distance, 1915), où il interroge la juste distance que le romancier doit maintenir avec ses sources. On retrouve chez Rohan le souci d'afficher sa démarche historienne dans la préface par laquelle il ouvrait, en 1900, l'édition en volume de *Yuki funpun* (Flocons de neige), un roman historique consacré à la révolte aïnoue de Shakushain vers 1670, publiée d'abord en 1889, mais restée inachevée et complétée depuis par un disciple. Au moment de l'édition complète, donc, Rohan éprouva la nécessité d'expliquer au lecteur quels étaient les faits avérés historiquement et quelles parties relevaient de l'invention romanesque. J'y voit le signe d'un tournant, car il se tiendra peu ou prou à cette posture de puriste jusqu'à la fin.

Toutefois, dans la série de biographies qu'il publia après la guerre russo-japonaise, Rohan semble fortement convaincu que, contrairement à un historien, le romancier peut saisir par empathie l'esprit et les motivations d'un personnage historique. Il utilise même très ouvertement le terme « psychologie », qui à l'époque est un néologisme. Dans son *Yoritomo* (Minamoto no Yoritomo, 1908), par exemple, cela revient à s'interroger, documents à l'appui, sur les motifs qui se cachent derrière la cruauté d'un personnage plutôt malaimé de la tradition littéraire : l'assassinat par trahison de son père, le massacre de son amante et de son enfant. Cependant,

* Intitulée
► **Construction
d'une identité
littéraire
moderne... (2007)**

* Dans
► **« Le refus de
fiction... » (2010)**

Rohan ne suit pas pour autant le programme élaboré par Shōyō, car il répugne à se lancer dans la reconstitution fictive d'un moment privé qui échapperait à la documentation historique. Quand il le fait, typiquement dans *Renkanki* (Vies enchaînées, 1941), il propose ce pacte assez original qui consiste à imaginer la scène (ici Ōe no Sadamoto pleurant le cadavre de sa maîtresse et songeant à entrer en religion) en menant la narration entièrement sur un mode conjecturel (« peut-être pensa-t-il que... »).

Enfin, Rohan se distingue peut-être de nombre de ses contemporains dans la mesure où il ne semble jamais avoir renoncé à une conception de l'histoire empruntée à la tradition confucéenne. On la retrouve dans l'idée que des forces transcendantes président aux destinées humaines – et je songe en particulier à *Unmei* (Le destin, 1920), une chronique de la guerre civile qui marqua les premiers temps de la dynastie Ming – mais aussi dans la mise en opposition de vies parallèles à la manière de Sima Qian – Jakushin (Yoshishige no Yasutane) et son disciple Jakushō (Ōe no Sadamoto) dans *Renkanki*, ou l'empereur Jianwen et son oncle, le futur empereur Yongle, encore dans *Unmei* – le parallélisme servant ici à faire contraster l'évaluation morale des personnages.

De ce refus global de fiction mais pas de narration, je tirai alors la conclusion (je dirais aujourd'hui hâtive) que l'œuvre de Rohan pouvait nous amener à réfléchir sur la définition du « *shōsetsu* » au Japon dont les contours n'épousent peut-être pas si parfaitement l'idée occidentale de « roman » telle qu'elle y pénètre à la fin du 19^e siècle. Pas plus que par exemple la narration au passé, l'usage de la troisième personne, l'existence d'une intrigue ou du principe de causalité : autant de caractéristiques du roman qui furent remis en cause au tournant du siècle (par Kunikida Doppo, Takahama Kyoshi ou Natsume Sōseki)*. Mais c'est là une autre histoire.

Les romans historiques érudits : un premier bilan

Lorsqu'il s'agit d'aborder les romans historiques, le premier réflexe des chercheurs japonais a souvent été, tout au long du 20^e siècle, de reconstituer le réseau des sources et des citations, ouvertes ou voilées, qui sous-tendent l'œuvre (*tenkyoron*). Glynne Walley, spécialiste de Bakin, le déplorait encore tout récemment à propos du *Hakkenden*⁵⁰. Dans la mesure où la littérature prémoderne en général est par essence intertextuelle et le roman historique intrinsèquement référentiel, ce travail de philologue est absolument nécessaire. Mais on peut aussi y voir un héritage de l'historiographie positiviste, qui valorise l'établissement de « faits objectifs » sans trop s'aventurer sur le terrain de leur interprétation.

Dans le champ des études sur le roman historique en Europe et aux États-Unis, quelques auteurs ont imprimé durablement leur marque. Le premier, Georg Lukács, propose dans *Le roman historique* une approche socio-historique⁵¹. Ce genre, dont il situe l'apogée entre 1814 et 1848, accompagnerait l'avènement de la bourgeoisie postrévolutionnaire et s'opposerait au genre épique d'essence aristocratique. Il n'est pas inintéressant de noter dans cette perspective que les auteurs mentionnés dans ce chapitre sont tous issus de la petite ou moyenne noblesse guer-

⁵⁰ Glynne Walley, *Good Dogs*. 2017, p. 105.

⁵¹ Georg Lukács, *Der historische Roman*, 1955.

rière, autrement dit du milieu qui joua un rôle moteur dans la restauration impériale. Des tenants de l'approche marxiste comme Katō Shūichi ont refusé de voir dans l'œuvre de Bakin autre chose que l'expression du désir d'évasion des classes bourgeoises, sans réelle conscience de la crise que perçurent les élites face aux intrusions des navires occidentaux dès la fin du 18^e siècle⁵². Mais le débat mériterait d'être réouvert, d'autant plus qu'il croise les préoccupations d'une autre approche devenue assez commune depuis la parution de *Imagined Communities* de Benedict Anderson et qui consiste à appréhender le roman historique en regard de sa contribution à la formation d'un imaginaire national⁵³. Il manque en ce sens, à ma connaissance, une approche compréhensive qui explorerait le lien entre l'imaginaire historique national construit par les grands romans populaires du 19^e siècle japonais – de Bakin à Ryūkei, incluant les genres connexes que sont le théâtre et l'estampe polychrome – et l'histoire de la pensée, notamment les études nationales et ses développements tardifs visant à légitimer le tennôcentrisme. Bref, et c'est sans doute là le cœur de la question soulevée par Katō Shūichi, y a-t-il quelque chose qui relèverait d'une forme de « romantisme national » avant l'émergence de l'Etat-nation en 1868 ?*.

Mon approche, telle que je la présente ici, a toutefois été un peu différente. En envisageant le roman historique dans son rapport à l'historiographie, je me suis focalisé davantage sur ses aspects formels, m'inscrivant plutôt dans la lignée de Hayden White et de ses travaux sur la différence de « mise en intrigue » entre la narration fictionnelle et historique⁵⁴. White met en lumière une série d'opérations qui transforment la « matière historique » en récit structuré : l'établissement des faits (données et événements) liés à un champ historique (*historical field*), leur disposition en une série chronologique (*chronicle*), leur arrangement pour former une chaîne d'événements avec un début et une fin (*story*), et enfin une couche explicative où interviendrait une combinaison de structuration narrative (*emplotment*), d'argumentation discursive et d'implication idéologique. Le modèle paraît un peu rigide, mais il a l'avantage d'attirer notre attention sur deux points cruciaux dans le parallèle que j'ai tenté d'établir entre historiographie et roman historique : le traitement des sources et leur mise en récit.

D'une manière générale, les œuvres que j'ai abordées se distinguent par le fait-même de signaler au lecteur leurs sources historiques. En ce sens, elles sont le produit d'un temps long qui s'ouvre avec le développement de la philologie et de l'historicisme dans la première moitié d'Edo. Chaque auteur y va de sa méthode, bien sûr. Bakin discourt de ses références dans le paratexte et sans toujours guider ses choix sur un critère de vérité, d'où le recours abondant aux anecdotes apocryphes et aux légendes. Ryūkei veut donner à voir au cœur de la narration les parties fondées sur l'historiographie britannique et quelque fois sur les textes mêmes de la tradition gréco-latine. Ōgai dans *Shibue Chūsai* (1916) entremêle la reconstitution de la vie de ce médecin et philologue de la fin d'Edo avec la mise en scène de soi en enquêteur à la recherche de traces du passé (documents, stèles, entretiens avec des descendants). Rohan dans *Unmei* (1919) adapte librement en japonais la matière d'une chronique privée de la dynastie Ming (*Minshi jishi benmo*, 1658) qu'il men-

* J'avais ébauché une réponse en occasion du congrès de la North American Society for the Study of Romanticism :
► « *Kokugaku* (Nativism) as Romanticism? » (2014)

⁵² Katō Shūichi, *Histoire de la littérature japonaise*, vol.3, 1986 (pour la trad. fr.), pp. 69-70.

⁵³ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 1983.

⁵⁴ Hayden White, *Metahistory*, 1973.

tionne dans ses considérations érudites liminaires. L'enjeu n'est pas seulement d'ingérer des livres d'histoire et d'en faire une restitution imaginative, mais bien de donner à voir la matière brute des sources, de laisser apparaître la toile derrière le tableau.

Ce qui varie en revanche plus radicalement, dans l'historiographie comme dans le roman, c'est la manière de mettre en récit le passé et d'interpréter les faits. L'historiographie confucéenne offre trois grands modèles : chronologique (*hennentai*), biographique (*kidentai*) ou événementiel (*kiji honmatsu-tai*). Les deux premiers tendent à éviter le commentaire ou le placent en marge, suivant l'idée qu'il suffit de présenter des faits pour en tirer les conclusions morales qui s'imposent. Mais le troisième va plus loin dans l'interprétation en ce qu'il cherche à donner un sens aux événements (*kiji*) en les organisant selon un début et une fin (*honmatsu*), ce qui ouvre la voie à une réflexion sur les causes et les effets. Il se rapproche en ce sens de cette historiographie privée, d'essence plus narrative, que Margaret Mehl identifie dans une tradition japonaise s'étendant des chroniques épiques médiévales à une histoire romancée comme le *Nihon gaishi*. Dans le roman historique, la mise en intrigue s'éloigne encore davantage de la ligne interprétative purement discursive et cognitive pour intégrer une dramaturgie propre aux différents genres narratifs. Ce peut être les « sept principes du roman » (*haishi shichisoku*) chez Bakin, fondés sur les théories littéraires des écrivains chinois, ou toute la seconde partie dédiée aux « lois du roman » (*shōsetsu hōsoku*) chez Shōyō, qui s'inspire de la rhétorique occidentale.

Pour aller plus loin dans la compréhension du spectre des possibles entre histoires officielles, histoires romancées ou romans historiques, de leurs rapports aux sources et à leur mise en intrigue, il faudrait peut-être commencer par situer plus précisément le roman, par une coupe synchronique plus resserrée, dans l'ordre des discours sur le passé. C'est ce à quoi nous invite Yamazaki Kazuhide⁵⁵, quand il met en parallèle l'évolution de la discipline historique avec différents genres d'écrits, tel le roman historique bien sûr, mais aussi les biographies et autobiographies, les transcriptions de récits de conteurs de *kōdan*, et aussi ce genre ambigu entre fiction et histoire que sont les « chroniques authentiques » (*jitsuroku-mono*). Ces derniers forment un large corpus de textes, aussi populaires que rarement évoqués dans les histoires de la littérature, qui circulaient sous forme manuscrite à l'époque d'Edo et qui, tout en s'affichant comme témoignage authentique d'un événement historique (le terme *jitsuroku* ou *shilu* en chinois, désignait à l'origine une forme d'histoire officielle), intégraient un certain degré d'inventions. Il s'agissait généralement d'événements qui se prêtaient à un traitement sensationnel, tels les luttes de succession, les vendettas ou d'autres affaires judiciaires. Potentiellement subversifs, ils circulaient sous le manteau et beaucoup ne furent publiés que dans les premières décennies de l'ère Meiji avec un certain succès. La pratique perdura en quelque sorte dans les récits sérialisés de scandales contemporains (*tsuzukimono*), qui sont une autre curiosité des débuts de la presse dans les années 1870 : un genre ambigu à mi-chemin entre journalisme et fiction. Leur déclin dans les années 1880 n'est sans doute pas sans rapport avec l'émergence d'un discours plus général, chez les journalistes mais aussi les historiens, qui appelle à une distinction plus nette entre faits et fiction.

⁵⁵ Yamazaki Kazuhide, « Rekishi jojutsu to bungaku », 1996.

Une autre option serait de resserrer la focale sur un objet particulier et d'étudier sa réception au fil du temps. C'est ce que fait par exemple le médiéviste Ōtsu Yuichi dans un ouvrage récent sur la « renaissance » du *Heike monogatari*⁵⁶. Il décrit bien comment le processus de canonisation de cette chronique guerrière à l'époque moderne relève d'une double logique : la disqualification du genre comme source historique au profit de sa valeur littéraire et sa recatégorisation comme épopée nationale pour faire écho aux récits fondateurs des nations européennes (*Chanson de Roland*, *Nibelungenlied*, *Kalevala*, etc.). On peut y voir un exemple parmi beaucoup d'autres de la construction d'un corpus de littérature nationale. Mais il me semble que cette requalification en dit aussi beaucoup sur la recomposition des territoires de l'histoire et de la fiction entre la période d'Edo et l'époque moderne.

Perspective 1 : Tametomo aux Ryūkyū, généalogie d'une légende

C'est dans cette seconde perspective que j'ai entamé lors de mon séjour à la Maison franco-japonaise (2013-2017) une enquête transhistorique sur la légende qui fit de Minamoto no Tametomo l'ancêtre de la dynastie royale des Ryūkyū. Il s'agissait de retracer la généalogie de cette légende médiévale qui fut popularisée par le roman de Bakin au début du 19^e siècle et instrumentalisée jusque vers les années 1920 dans le cadre du processus qui emmena l'empire du Japon à annexer l'archipel des Ryūkyū. Au-delà de l'étude du *Yumiharizuki* de Bakin que j'ai développée dans les deux articles mentionnés plus haut, j'ai réuni depuis une documentation assez conséquente, qui forme un embryon d'ouvrage*. Voici en quelques lignes comment cette légende devint un mythe politique.

Minamoto no Tametomo (1139-1170) a laissé peu de traces dans les sources historiques et aurait sans doute été oublié si le *Hōgen monogatari* ne lui avait donné un premier rôle dans la rébellion ratée de l'empereur Sutoku. Condamné à l'exil, il erra d'île en île, selon un motif récurrent dans la littérature japonaise médiévale. Certaines variantes, dont celle qui fera autorité durant la période d'Edo, mentionnent son séjour dans une « île aux diables » (*onigashima*). Entre le 15^e et le 16^e siècles, quelques moines érudits l'identifièrent à l'archipel des Ryūkyū, alors que cette petite thalassocratie connaissait son âge d'or au croisement des routes commerciales est-asiatiques. On trouve dans leurs textes plusieurs éléments qui donnèrent corps à la légende : la domination ancienne du Japon sur les Ryūkyū, les traces de son influence culturelle et le rôle de Tametomo dans l'origine de la royauté. Les choses prirent une tournure originale après que les Ryūkyū furent envahies en 1609 par les armées de la maison Shimazu de Satsuma, qui jusqu'à l'aube de l'ère Meiji exerça un contrôle fiscal et politique sur le royaume, sans l'empêcher toutefois de poursuivre sa relation tributaire avec la Chine. Par souci de se donner une prestigieuse origine vis-à-vis du Japon, un haut fonctionnaire chargé de compiler la première histoire royale officielle, Shō Shōken, inclut un épisode apocryphe du *Hōgen monogatari* qui faisait de Tametomo le père du premier monarque des Ryūkyū, Shunten. Il s'agit d'une pure invention élaborée à partir des matériaux préexistants, sachant qu'il n'existe aucune mention de Tametomo dans les documents paléographiques ryūkyuans (les stèles notamment) précédant le 17^e siècle. Mais le fait est que la légende acquit ainsi, et pour longtemps, le statut de vérité

* Dont j'ai présenté les grandes lignes à la Maison franco-japonaise, d'abord dans le cadre du séminaire doctoral ► « **Archéologie d'un mythe politique...** » (2013) ensuite dans le séminaire « Littérature et hétérotopies » que j'ai organisé ► « **Chinsetsu Yumiharizuki no jūyō** » (2014)

⁵⁶ Ōtsu Yuichi, *'Heike monogatari' no saitan*, 2013.

historique. Elle fut relayée par les versions en chinois de l'historiographie royale, les rapports des ambassadeurs chinois, puis plus généralement par les lettrés d'Edo (Arai Hakuseki, Morishima Chūryō, Ban Nobutomo). Ceux-ci développèrent un discours savant, fondé sur la collecte de documents, des recherches historiques et, quand cela leur était possible, l'entretien avec des nobles de Shuri qui voyageaient avec les missions ryukyuanes à Edo. Dans leurs réflexions sur l'origine du Japon, la proximité linguistique et culturelle avec les Ryūkyū, la figure de Tametomo devint un élément clé. En parallèle, ces missions ryukyuanes piquaient la curiosité du « grand public » et suscitaient un nombre croissant de publications sur ce pays exotique. C'est dans ce contexte que Bakin s'empara du sujet et popularisa les aventures de Tametomo. Son roman fut lu et relu jusqu'à l'ère Meiji, et maintes fois adaptés au kabuki ou dans des versions abrégées et illustrées. Dans les années 1870, le Japon annexa unilatéralement le royaume des Ryūkyū à son territoire national. Dans la lignée des lettrés d'Edo, certains idéologues de Meiji s'emparèrent alors de la figure de Tametomo pour justifier cette action au nom d'un lien de subordination ancien. Tametomo ne constitue à vrai dire qu'un petit élément de preuve dans un discours plus large, qui portait sur l'origine ethnique commune des Japonais et des Okinawais (Ryukyuanes), et qui était diffusé à travers les manuels scolaires. Il fut néanmoins l'objet d'une tentative originale d'établir un culte officiel au sanctuaire d'Okinawa, bâti en 1924 sur le lieu-même de l'ancien palais royal et qui sera détruit dans les combats de 1945.

Dès la fin du 19^e siècle cependant, certaines voix critiques s'élevèrent contre cette instrumentalisation grossière, notamment dans le camp des historiens qui, dans la foulée du réexamen critique des sources anciennes, commencèrent à remettre en doute puis reléguèrent l'épisode de la traversée de Tametomo aux Ryūkyū au rang de pure affabulation. Tout aurait pu en rester là, mais il y eut un ultime retournement tout à fait intéressant. En réaction à la disqualification de la légende comme réalité historique, les ethnologues natifs d'Okinawa comme Iha Fuyū ou Higashionna Kanjun, soucieux de défendre leur identité mais au sein de la sphère culturelle japonaise, prirent une position étonnante. Ils arguèrent que la légende reflétait une certaine réalité sociologique puisqu'elle s'était transmise oralement au sein de la population qui la tenait pour véridique.

La légende de Tametomo ne survivra guère dans l'imaginaire collectif au-delà de 1945, mais la recherche n'a cessé de s'y intéresser. Il existe des dizaines d'articles à son sujet, traitant de tel aspect ou de telle période, mais étonnamment, elle n'a pas encore fait l'objet d'une synthèse sur le temps long comme je le propose ici. Ce sera le projet d'un second livre après l'inédit sur l'auteur.

4. Littérature et ethnographie : le statut des ethnographies rurales

Depuis l'émergence des civilisations de l'écriture, la description des terres et des populations contrôlées par l'Etat et le discours sur l'Autre à ses marges semble avoir été une préoccupation constante de l'administration et des élites lettrées. Ici l'on tient Hérodote pour le père de la géographie et de l'anthropologie (*Les Histoires* ou *L'Enquête*, 445 AEC) ; là le *Shanhaijing* (Classique des monts et des mers, c. 4^e-2^e s. AEC) comme une mine d'informations plus ou moins fantaisistes sur la géographie et la mythologie de la Chine ancienne. Mais pour peu que l'on quitte la volonté de chercher des pères fondateurs, force est de constater que l'on se trouve confronté, pour la période précédant l'institution d'une discipline moderne de l'ethnologie, à une multitude de descriptions qui relèvent peu ou prou d'un discours sur l'altérité et qui appartiennent à des genres littéraires très variés.

La Chine impériale, traversée par d'intenses échanges diplomatiques avec les empires et royaumes voisins, imposait à ses ambassadeurs de rédiger des rapports de mission qui vinrent alimenter les discours sur une hiérarchie des populations humaines. A l'intérieur des frontières sans cesse redessinées par les conflits, cadastres, cartes et monographies locales (*fangzhi* ou *dizhi*) constituèrent les outils pour gérer le territoire. Ces monographies détaillaient la géographie, l'histoire, les populations ou les ressources d'une unité administrative. La production fut colossale : ce n'est pas moins de 300 titres qui sont répertoriés dans les bibliographies sous les Song du Sud (1127-1279), par exemple⁵⁷.

Le Japon reprit les pratiques chinoises quand depuis la capitale on ordonna en 713 la compilation de « notes sur les climats et les sols » (*fudoki*) pour chacune des quelques 60 provinces du pays. La charge échet donc aux bureaux provinciaux d'y consigner les sinogrammes auspicioseux pour nommer les différentes unités administratives, une liste des produits régionaux, une évaluation de la qualité des sols, ainsi que l'origine des toponymes et les traditions et légendes locales. L'ordre fut réitéré en 925, ce qui indique qu'une partie des documents avait déjà été perdue ou que le besoin s'était fait sentir de mettre à jour les informations. Mais ce type de centralisation du savoir administratif ne semble pas avoir perduré de manière aussi systématique et formalisée au-delà de la période Heian⁵⁸. Il est certain en revanche que durant la période d'Edo, ces données recensées sur tout le territoire percolent jusque dans des textes de nature variée : récits de voyage (*kikōbun*) ou de naufragés (*hyōrōki*), géographies régionales (*chishi*) commanditées par le shogunat, un seigneur de fief ou issues d'initiatives privées, encyclopédies (*ruisho*), guides touristiques de lieux célèbres (*meisho zue*), ou encore toutes sortes de textes fragmentaires que faute de mieux l'on qualifie d'« essais au fil du pinceau » (*zuihitsu*) ou d'« écrits divers » (*zakki*).

Chacun de ces « genres » a fait l'objet d'innombrables études, mais ils ont davantage été exploités par l'ethnologie et l'histoire locale que par la recherche en littérature. Parmi ceux-ci, les journaux de voyage bénéficient sans doute de la plus grande visibilité, quoiqu'elle soit relativement tardive. Pour la période d'Edo, longtemps le genre s'est résumé aux seuls récits de voyage de Bashō, à commencer par *Oku no hosomichi* (La sente étroite du Bout-du-Monde, 1702). Cela tient à la fois à

⁵⁷ Christian Lamouroux, *La dynastie de Song*, 2022, pp. 315-324.

⁵⁸ David Lurie, « Fudoki gazetteers », 2016.

l'aura de l'auteur, mais aussi à leur ambition esthétique et à la place centrale qu'y occupe la poésie. Pourtant, comme l'a rappelé Itasaka Yōko, la grande spécialiste de la question au Japon, dans le vaste corpus des journaux de voyage des lettrés d'Edo, Bashō est une exception. Par ses nombreux travaux de recherche depuis les années 1990, Itasaka a contribué à définir le genre et à le constituer en corpus⁵⁹. On lui doit notamment l'entrée des journaux de Kaibara Ekiken et Tachibana Nankei dans la nouvelle anthologie de classiques chez Iwanami (*Shin Nihon koten bungaku taikei*), ainsi que d'autres compilations⁶⁰. Si le critère de poéticité a longtemps poussé les chercheurs en littérature à se désintéresser de textes essentiellement axés sur des descriptions très factuelles du territoire, à l'exception de certains récits de voyage, l'on assiste depuis quelques temps à une réévaluation de leur valeur documentaire. Cela tient peut-être au développement des études culturelles, qui ont contribué à l'ouverture interdisciplinaire, ou à l'intérêt de plus en plus marqué du public pour la littérature documentaire (non-fiction) en général. Quoiqu'il en soit, depuis deux décennies un certain nombre d'études très structurées, parues en langue anglaises, sont venues baliser ce vaste champ. Herbert Plutschow a ainsi traduit et commenté de larges extraits de seize récits de voyage de lettrés⁶¹. Nobuko Toyosawa s'est appuyée sur les *fudoki* et *chishi* de Kaibara Ekiken au début du 18^e siècle jusqu'aux descriptions des Alpes japonaises par Shiga Shigetaka à la fin du 19^e pour retracer la construction du territoire national comme paysage culturel⁶². Gerald Groemer a fait l'histoire des descriptions de la ville d'Edo à travers cinq textes publiés entre 1657 et 1855. Cette série est complétée par la traduction de la chronique en chinois littéraire de Narushima Ryūhoku (*Ryūkyō shinshi*, 1874) proposée par Matthew Fraleigh⁶³. Et pour finir, Robert Goree s'est attaqué au corpus des *meisho zue*, qui représente le versant le plus commercial de la littérature viatique, à partir du *Miyako meisho zue* (1780) d'Akisato Ritō⁶⁴. Pour ma part, j'ai approfondi le sujet à la Maison franco-japonaise dans un premier temps – dans le séminaire *Du lettré au savant* (2016-2017), puis autour du colloque international *Les motifs littéraire de l'ethnologie* (2017) – et, après mon retour en France, en participant à l'Encyclopédie internationale en ligne des histoires de l'anthropologie (Bérose), mais aussi dans divers projets menés au sein du CReAO, notamment sur *Le Kyūshū et ses environs à l'époque prémoderne*. Je me suis concentré sur des textes du 19^e siècle dédiés à la région qui s'étend du sud du Kyūshū à tout l'arc des Ryūkyū. Trois personnages en particulier ont retenu mon attention : Shirao Kunihashira (1762-1821), un archiviste du domaine de Satsuma formé aux études nationales, Nagoya Sagenta (1820-1881), un guerrier de haut rang de Kagoshima exilé sur l'île d'Amami, et Sasamori Gisuke (1845-1915), un ancien fonctionnaire de Hirosaki envoyé à Okinawa dans le cadre d'une enquête

⁵⁹ Itasaka Yōko, *Edo o aruku. Kinsei kikōbun no sekai*, 1993 ; *Edo no tabi o yomu*, 2002 ; *Edo no kikōbun*, 2011.

⁶⁰ Itasaka Yōko, Munemasa Isoo (éd.), *Tōroki, Kishi kikō, Saiyūki*, 1991. Itasaka Yōko (éd.), *Kinsei kikō shūsei*, 1991 ; *Kinsei kikōbun shūsei*, 2 vol., 2002.

⁶¹ Herbert Plutschow, *A Reader in Edo Period Travel*, 2006.

⁶² Nobuko Toyosawa, *Imaginative Mapping*, 2019.

⁶³ Gerald Groemer, *Portraits of Edo and Early Modern Japan*, 2019 ; Narushima Ryūhoku, *New Chronicles of Yanagibashi*, 2010.

⁶⁴ Robert Goree, *Printing Landmarks*, 2020

officieuse. Leurs écrits furent édités et étudiés au cours du 20^e siècle par des ethnologues et des historiens du local, surtout pour leur valeur documentaire. La position des ethnologues par rapport à ces textes m'a souvent paru assez ambiguë, du fait peut-être qu'ils avaient eux-mêmes tendance à invisibiliser le contexte de production de leur propre savoir – soit en omettant de mentionner leurs informateurs locaux, soit en minimisant les rapports de domination dont ils étaient porteurs (en tant que représentants d'institutions de la capitale vis-à-vis des régions, de la métropole vis-à-vis des colonies ou plus généralement en tant qu'intellectuels vis-à-vis des gens du peuple). En ce sens, le tournant linguistique des années 1980, en insistant sur le fait que tout discours est situé et que les opérations de mise en texte d'une culture ne sont pas neutres, a sonné comme un rappel à l'ordre et ouvert la voie à une déconstruction rétrospective du discours ethnologique moderne⁶⁵. J'ai ainsi voulu lire ces textes du 19^e siècle par-dessus le regard porté par l'ethnologie moderne, tout en tenant compte du fait qu'ils avaient contribué à la formation de la discipline et de ses objets. J'ai essayé de les resituer dans leur contexte de production et d'en comprendre les enjeux, en remettant en avant notamment leur dimension politique, car il m'est vite apparu évident que pour chacun de leur rédacteur, la production d'un savoir local fut une manière d'avancer dans sa « carrière ».

Les pratiques ethnographiques prémodernes

Le texte préparatoire au colloque de 2017 restitue au mieux le cadre général des différentes recherches que j'ai mené sur le sujet*. J'ose croire que ce texte venait combler un réel vide, dans la mesure où il n'existait alors aucune synthèse aussi complète sur le sujet, ni en français ni même en anglais⁶⁶. Je me suis occupé de la partie concernant la période d'Edo et, conjointement avec mes collègues Damien Kunik et Alice Berthon, de celle sur les développements de l'anthropologie et de l'ethnologie jusque dans l'avant-guerre. Concernant les pratiques qui ont précédé l'ethnologie moderne, mon argument reprend en partie les distinctions proposées par Fukuta Ajio, un des rares chercheurs à avoir tenté une histoire synthétique de la discipline sur la longue durée⁶⁷. Pour ma part, il me semble que ces pratiques présentent quatre dimensions intéressantes : les discours sur l'altérité, les savoirs régionalistes, l'apport de la philologie et le goût antiquaire.

D'abord les discours sur l'altérité, nourris par l'intérêt intense des lettrés d'Edo pour les marges géographiques du pays, c'est-à-dire les vastes terres d'Ezo au Nord, la péninsule coréenne à l'Ouest, l'archipel des Ryūkyū au Sud. En réponse à la piraterie endémique et à la pression occidentale, les Tokugawa avaient au milieu du 17^e siècle banni le christianisme, verrouillé les mers et inscrit les relations internationales dans un ordre inspiré par l'ethnocentrisme de la Chine impériale. Con-

* En particulier
► « Brève histoire
de l'ethnologie au
Japon... » (2019)

⁶⁵ Sur le tournant linguistique amorcé en anthropologie par Clifford Geertz, James Clifford & George Marcus, voir Nigel Rapport, *Social and Cultural Anthropology*, 3^e éd., 2014.

⁶⁶ L'entrée « Japon » du *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (2010) signée par Laurence Caillet et Patrick Beillevaire reste extrêmement succincte et témoigne de la profonde méconnaissance en Europe des traditions ethnologiques extra-occidentales. Jan Van Bremen & Akitoshi Shimizu (éd.), *Anthropology and Colonialism in Asia and Oceania* (1998) offre une large perspective sur l'anthropologie coloniale japonaise, mais n'aborde guère, par définition, l'ethno-folklore tourné vers l'intérieur du pays.

⁶⁷ Fukuta Ajio, *Nihon no minzokugaku*, 2009.

trôler les quatre « portes » du pays était alors primordial au maintien du dispositif et renforça l'idée qu'Ezo, la Corée et les Ryūkyū formaient un périmètre défensif immédiat, une zone d'influence japonaise dont la connaissance approfondie allait devenir dès la fin du 18^e siècle un enjeu stratégique. Sans surprise, ces espaces furent les premiers visés par la consolidation puis l'expansion du territoire du nouvel Etat de Meiji. Entretemps, les discours sur l'altérité alimentés par les lettrés d'Edo cédèrent le pas à une anthropologie coloniale moderne, ouvertement au service des intérêts nationaux.

Pour la production de savoirs régionalistes, en revanche, on doit tourner le regard vers l'intérieur du pays, où l'on notera en premier lieu un formidable essor des centres urbains et des voies de communication. L'obligation faite aux classes guerrières de résider au pied du château domanial contribua à distendre le lien avec le monde rural, ce qui put susciter envers celui-ci un sentiment de nostalgie ou une forme de curiosité. En même temps, le développement économique, le système des résidences alternées (*sankin kōtai*) ou simplement l'essor d'activités récréatives (pèlerinages, tourisme thermal) favorisa les déplacements. Les régions consolidèrent leur identité propre, que divers écrits venaient mettre en valeur. Les lettrés en tournée (pour service ou loisirs) consignèrent leurs observations dans des notes de voyages ; les administrations produisirent des géographies régionales dans un souci de contrôle et de valorisation économique des ressources locales ; les éditeurs misèrent sur la publication de guides de lieux célèbres, richement illustrés, qui constituèrent déjà une forme de promotion touristique pour un lectorat souvent urbain.

La troisième dimension de ces pratiques qui précédèrent l'ethnologie moderne est liée à ce moment important de l'histoire intellectuelle du Japon que fut, dès le 17^e siècle, le retour aux textes fondateurs. Cette forme de renaissance jeta les bases de la critique textuelle moderne (philologie, phonologie historique, etc.) et aiguisa le sens de l'historicité. Son application aux réalités japonaises, stimulée par une nouvelle forme d'ethnocentrisme née de la désintégration progressive de l'ordre sinocentré en Asie orientale, pourrait se résumer à une volonté de retrouver par l'étude de la littérature classique (au sens large) l'image d'une culture japonaise avant l'introduction du bouddhisme et du confucianisme. Ces « études nationales » (*kokugaku*) avaient une visée globale, embrassant les domaines religieux, juridiques, historiques et poétiques. Elles stimulèrent un nouveau regard sur les campagnes qui, supposément moins contaminées par la culture des élites urbaines, paraissaient avoir conservé des parlers et des pratiques anciennes. Certains ethno-folkloristes modernes (Yanagita Kunio et Orikuchi Shinobu) se positionnèrent ouvertement comme héritiers de cette tradition.

Enfin, le goût antiquaire, qui poussa nombre de lettrés, de riches marchands ou d'amateurs d'art, férus d'objets anciens et d'histoire, à se rencontrer chez des particuliers pour partager leurs trouvailles – par exemple un objet ramassé aux abords d'un ancien tertre – souvent dans la simple quête d'un plaisir esthétique, mais parfois aussi pour les confronter aux textes et remonter à leur origine. Sur fond de cet engouement très éclectique pour la collation de textes et la collection d'objets (on n'hésite pas à parler de la constitution de véritables « cabinets de curiosités »), prit naissance quelque chose qui semble annoncer l'archéologie, par exemple l'établis-

sement de typologies et de chronologies du matériel lithique ou de certaines tombes impériales à la suite de fouilles déjà scrupuleusement documentées.

Mon texte préparatoire au colloque de 2017 voulait aussi montrer que les sciences de l'homme (anthropologie, ethno-folklore, linguistique, archéologie) ne furent pas instituées au tournant du 20^e siècle uniquement par l'importation de savoirs occidentaux. En premier lieu parce que les professeurs invités à grands frais dans les universités restaient tributaires, pour la construction de savoirs sur le Japon, des milieux très actifs d'amateurs érudits et de collectionneurs locaux, qui n'obtinrent que rarement une reconnaissance scientifique. Par ailleurs, si l'anthropologie s'imposa dans les universités impériales, et notamment en terrain colonial (à Keijō et Taipei), l'ethnologie se développa largement en dehors voire contre les savoirs institutionnalisés, autour de collectionneurs fortunés (Shibusawa Keizō) et d'érudits souvent formés à l'université (Yanagita Kunio ou Minakata Kumagusu) mais qui, à l'exception d'Origuchi Shinobu, prirent leurs distances avec le milieu académique. Elle fut globalement beaucoup plus éclectique dans ses objets et ses méthodes et, à travers l'étude des populations rurales, elle servait souvent une critique de la modernisation et de l'occidentalisation.

Toujours dans mon introduction, je rappelais aussi que rien ne s'approchait, sous le régime des Tokugawa, d'une discipline ethnologique consciente d'elle-même. Autrement dit, la description « ethnographique » était rarement un but en soi. Elle s'intégrait dans des pratiques d'écriture différentes, que je me suis fait un devoir de reconstituer. Pour ce faire, j'ai souvent été amené à être très attentif aux différents textes liminaires qui accompagnent ces documents (le péri-texte dirait Gérard Genette), suivant la méthode philologique que j'ai acquise auprès des spécialistes de la littérature d'Edo et qui formait l'objet-même de mon projet de postdoc à la MFJ sur les préfaces de roman. Je reste convaincu que, au-delà de leur dimension fortement stéréotypée qui nous pousse souvent à passer outre (pour ne rien dire de leur langue – le chinois littéraire très souvent – qui rebute plus d'un chercheur occidental), ces préfaces sont à prendre au sérieux parce qu'elles situent souvent le texte dans une tradition d'écriture qui l'institue comme un genre particulier distinct des autres.

La collecte du folklore à Satsuma par Shirao Kunihashira

Lors du colloque international de l'EASJ à Gand en 2023, Annick Horiuchi, Margarita Winkel et moi-même avons présenté un panel sur la collecte des savoirs régionalistes. Nous sommes partis du constat que dans l'ensemble des écrits très disparates qui, à l'époque d'Edo, aspirent à rendre compte d'un territoire dans toute sa diversité, une très large partie ne circulait que sous forme manuscrite et que la recherche universitaire (du moins en Europe et aux Etats-Unis) avait jusqu'ici davantage porté son attention sur les imprimés, mieux repérés et plus accessibles. A la différence, par exemple, des guides illustrés de lieux célèbres (*meisho zue*), beaucoup de compilations commanditées par l'administration n'étaient pas destinées au grand public. Nous nous sommes penchés sur trois cas : une chorographie de la province de Chikuzen dans la tradition des *fudoki* (Kaibara Ekiken, *Chikuzenkoku zoku fudoki*, 1709), un récit de voyage documentant le territoire en Hokkaidō administré par la maison Matsumae (Hezutsu Tōsaku, *Tōyūki*, c. 1784), et un recueil d'anecdotes et de contes du fief de Satsuma (Shirao

Kunihashira, *Shizu no odamaki*, 1812). Nous souhaitons ainsi mieux comprendre comment ces auteurs avaient observé, collecté et organisé l'information sur une région donnée, mais aussi pour le compte de qui et avec quels objectifs ils s'étaient lancés dans cette entreprise.

Travaillant depuis plusieurs années sur la production de savoirs dans le fief de Satsuma sous l'égide du seigneur Shimazu Shigehide (1745-1833), j'ai profité de cette occasion pour approfondir mes recherches sur un lettré formé aux « études nationales », Shirao Kunihashira (1762-1821)*. Au cours de sa carrière d'archiviste pour le compte des Shimazu, il a laissé derrière lui 18 ouvrages, principalement manuscrits, que l'on peut diviser en trois grandes catégories : des études archéologiques (notamment sur des tertres impériaux) fondées sur des enquêtes de terrain, des réflexions sur l'histoire, l'étymologie, la géographie de différents lieux, et enfin la collecte d'anecdotes et de coutumes régionales.

Je me suis focalisé sur un manuscrit relevant de cette dernière catégorie : *Shizu no odamaki* (Pauvre pelote de fils de chanvre, 1812), une collection de 60 anecdotes concernant des événements et personnes extraordinaires, des prouesses guerrières et des coutumes locales. Elles ont pour cadre le fief de Satsuma et s'étendent sur une période allant du 16^e au début du 19^e siècle. Le but avoué, déclaré dans la préface, est d'instruire le jeune seigneur Shimazu Narioki sur ce qui se passe dans ses terres, étant entendu qu'il ne peut avoir les yeux partout et que les fonctionnaires rechigneraient à parler ouvertement. Au-delà des questions typiques liées à la collecte de matériaux ethnographiques (qui sont les protagonistes des événements relatés ? qui sont les informateurs ? quel crédit accorder à leur récit ? etc.), je me suis interrogé sur les nombreuses histoires extraordinaires et la possibilité d'y lire, en sous-texte, une expression du mécontentement populaire, car l'apparition d'un phénomène étrange se trouve parfois accompagnée d'une critique de la corruption des fonctionnaires.

Les caractéristiques de ce manuscrit le relient à un ensemble de collections d'histoires extraordinaires réunies à la même époque, que Fukuta Ajio considère relever du goût de l'étrange. Ce sont par exemple *Hokuetsu kidan* (Histoires insolites du Nord d'Echigo, 1812), une collaboration entre un lettré de cette province, Tachibana Konron, le romancier Ryūtei Tanehiko et l'illustrateur Katsushika Hokusai, ou *Nemimibukuro* (Balluchon de choses tombées dans mon oreille, 1814) qui rassemble toutes sortes d'anecdotes entendues par le magistrat des quartiers sud d'Edo, Negishi Shizumori. Ces récits soulèvent la question du sens donné aux histoires insolites et « surnaturelles » dans un monde où la pensée rationnelle tend à les reléguer au rang de superstitions. C'est la perspective qu'adopte par exemple Kigoshi Shunsuke pour analyser un corpus de géographies régionales⁶⁸.

Les ethnographies illustrées : Amami vu par Nagoya Sagenta

Un autre aspect que j'ai pu évoquer dans mon texte préparatoire au colloque de 2017 a toujours piqué ma curiosité. D'une manière générale, à mesure que l'on avance dans la période d'Edo, les images, et en particulier les images polychromes, prennent une place importante – que ce soit dans les manuscrits ou dans les imprimés. Et les textes que j'ai étudiés ne font pas exception ; c'est peut-être même

⁶⁸ Kigoshi Shunsuke, *Chi to ki de meguru kinsei chishi*, 2023.

cet aspect-là qui me les a fait remarquer en premier lieu. C'est le cas de *Shizu no odamaki*. Mais aussi de géographies régionales (*chishi*) plus connues, comme celles de Sugae Masumi, Suzuki Bokushi ou Kondō Tomizō. Trois personnages qui avaient été abordés respectivement dans mon séminaire de 2016 par Ishii Masami et Moriyama Takeshi, puis dans le colloque 2017 par Jean-Michel Butel. Si ces textes sont assez disparates quant à leur forme et leur finalité, ils ont néanmoins en partage la volonté de décrire la vie dans les provinces à partir d'une réelle connaissance des lieux.

Sugae Masumi (1754-1829), lettré, peintre, poète et naturaliste, voyagea beaucoup dans le nord du Japon avant de se mettre au service du seigneur d'Akita, pour lequel il mena des enquêtes régionales. En 1822, il légua à l'école du fief un ensemble de documents – comprenant notamment des journaux et carnets de croquis de ses voyages dans les provinces de Dewa, Mutsu et Ezo, et une géographie des six districts de Dewa. Cet ensemble, remarquable pour ses vives descriptions de la vie et des mœurs populaires, fut publié en 1965-1968 sous le titre générique de *Sugae Masumi yūranki* (Notes d'excursion de Sugae Masumi).

Suzuki Bokushi (1770-1842) constitue un cas un peu différent, dans la mesure où son *Hokuetsu seppu* (Album de la vie sous la neige au nord d'Etsu, 1837) fut édité grâce à la collaboration de romanciers en vogue et connut un réel succès de librairie de son vivant. Bokushi était un notable et marchand d'Echigo. Il accumula une documentation détaillée sur les mœurs et légendes de cette région montagneuse au croisement de la route qui relie Edo aux côtes de la Mer du Japon. Ses notes furent mises en forme et illustrées sous l'égide de Santō Kyōzan pour répondre à la demande d'exotisme rural du public de la capitale.

Quant à Kondō Tomizō (1805-1887), un guerrier *hatamoto*, il fut condamné à 23 ans pour meurtre et exilé à Hachijō où il vécut plus de 50 ans avant d'être gracié. Il laissa derrière lui un corpus de 72 volumes, *Hachijō jikki* (Véritable relation de Hachijō, 1861) qui décrivent l'île sous tous ses aspects : géographie, faune et flore, sanctuaires et temples, lieux célèbres, récits d'exilés, catastrophes naturelles et maladies endémiques, coutumes, chansons populaires et ainsi de suite, incluant aussi cartes et croquis. Aujourd'hui, il en reste 29 volumes, sélectionnés par des fonctionnaires de Tōkyō à la fin des années 1880 et qui fit l'objet d'une édition critique (1964-1976) par un groupe d'historiens et d'ethnologues.

C'est à un cas assez proche de celui de Kondō que j'ai consacré une partie d'une récente mission de terrain (juillet 2023) dans le département de Kagoshima. Nagoya Sagenta (1820-1881), un guerrier de haut rang, fut exilé à Amami en 1850 pour avoir trempé dans un complot qui visait à porter au pouvoir Shimazu Nariakira (1809-1858). Avant d'être gracié cinq ans plus tard, il reçut l'ordre de rassembler des informations en tout genre sur la topographie, la faune et la flore, les produits, les mœurs, la langue ou encore les croyances. Cet ensemble de manuscrits illustrés est désigné par le nom générique de *Nantō zatsuwa* (Propos divers sur les îles du Sud). L'original a été perdu, mais il en subsiste aujourd'hui au moins huit copies, conservées entre autres à la bibliothèque de l'Université de Kagoshima.

Ces documents recèlent une mine d'informations sur la vie dans l'archipel d'Amami dans les années 1850. Mais il ne faut pas s'y tromper : ils n'ont guère circulé à l'époque d'Edo. Remis sous le sceau de la confidentialité à Shimazu

Nariakira, devenu seigneur de Satsuma entretemps, ils étaient destinés surtout à mieux informer l'administration du fief sur la situation réelle de cet archipel situé à un peu plus de 200 miles nautiques de Kagoshima et dans les parages duquel les bateaux occidentaux faisaient des apparitions de plus en plus fréquentes. Il faudra attendre qu'un enseignant de collège et son oncle s'y intéressent au tournant des années 1930 pour voir ces manuscrits mis en valeur et ouvrir la voie à l'édition critique de 1984. Ils sont devenus si incontournables que leurs descriptions et images forment encore aujourd'hui la base des cartels explicatifs tant du musée municipal d'Amami à Naze que des petits musées folkloriques, à Asari, Koniya ou Shodon.

L'économie rurale à Okinawa selon Sasamori Gisuke

Sasamori Gisuke (1845-1915) et son *Nantō tanken* (Expédition dans les îles du Sud, 1894)*, nous fait entrer de plain-pied dans les dynamiques liées à la construction de l'Etat-nation et à son expansion coloniale. Originaire de Hirosaki, Sasamori est déjà doté d'une solide expérience des politiques publiques (en tant que contrôleur fiscal puis chef de district) et de directeur d'exploitation agricole quand il se lance dans une série de tournées à travers le pays pour examiner la situation des populations rurales et évaluer les potentiels de développement économique, dans le Kansai d'abord, puis dans les Kouriles et enfin à Okinawa. Le tour d'inspection qui le mena à sillonner pendant six mois les îles de l'archipel des Ryūkyū (d'Amami à Yaeyama) était à l'origine un mandat officieux du ministre de l'Intérieur, Inoue Kaoru, désireux de dynamiser la production sucrière nationale.

Dans ce volumineux journal d'expédition (deux volumes annotés aux éditions Tōyō bunko), on trouve jetées pêle-mêle au jour le jour des considérations politiques, des notes sur le développement et la modernisation de ces régions très pauvres, des citations de sources historiques ou de registres officiels, des transcriptions de conversations ou encore des observations sur les coutumes et pratiques autochtones. Le texte se termine sur une série de recommandations à l'intention du gouvernement, qui touchent à la défense du pays, à la modernisation des infrastructures (industries sucrière et minière, réseau de transports, hôpitaux, écoles, etc.) ou au développement économique d'un département récemment intégré au territoire national et frappé par une pauvreté endémique. Le journal de Sasamori tiendrait en quelque sorte lieu de « rapport d'inspection », dont la note finale ferait la synthèse.

Ce texte doit se comprendre dans le cadre plus large des enquêtes administratives menées à Okinawa en vue de l'incorporation des îles à l'Empire du Japon (1872-79) puis des réformes du système foncier, fiscal et administratif qui s'étalèrent jusqu'en 1903. L'intérêt que porte Sasamori aux populations locales, dont il décrit les mœurs, la langue ou les pratiques agricoles, vient ainsi d'une volonté de réformer les structures administratives et le droit coutumier de l'ancienne monarchie ryukyuane afin de transformer ces populations en dignes sujets impériaux. Intégrer les marges géographiques au Nord comme au Sud, ethniquement et culturellement hétérogènes, nécessitait une connaissance ethnographique au sens large, c'est-à-dire une connaissance des populations locales dans toutes leurs dimensions. Cette forme d'accumulation de savoirs tous azimuts ressemble dans ses objets et ses méthodes à la compilation des géographies régionales (*chishi*) dont

* Auquel j'ai dédié mon premier article tourné vers l'ethnographie :
► « De l'économie rurale à l'ethnographie... » (2016)

étaient coutumières les administrations domaniales à Edo. Mais sa visée relève ici d'une logique d'assimilation culturelle et linguistique que certains auteurs n'hésitent pas à qualifier de semi-coloniale. Ainsi, si Sasamori comprend encore très largement le rapport de l'Etat à ses sujets à travers cette forme de philanthropisme confucéen résumé par la formule « *saisei kyūmin* » (aider le peuple et œuvrer pour le bénéfice de tous), à bien des égards, il offre déjà la figure d'un administrateur colonial (par la suite, il fera encore valoir son expertise à Amami, à Taiwan puis en Corée), soucieux des conditions de vie de la population, dans la mesure où elle est appelée à contribuer au développement économique de la nation.

Dans mon article, j'ai voulu retracer en détail le contexte dans lequel Sasamori a rédigé son journal et mettre en lumière ses soutiens dans les milieux politiques et économiques notamment, pour contrebalancer le fait qu'il fut très tôt perçu comme un document ethnographique. En effet, Sasamori avait fait paraître son *Nantō tanken* à compte d'auteur pour le distribuer à des connaissances. Parmi ses premiers lecteurs, le jeune anthropologue Torii Ryūzō releva tout de suite l'existence de passages utiles pour sa discipline. Yanagita Kunio, qui signa la préface à la biographie de Sasamori parue en 1934, voulait voir en lui d'abord un fin observateur de la vie du peuple et rappelait que les pionniers des études sur Okinawa dans les années 1920 en avaient été de fervents lecteurs. Après-guerre, Miyamoto Tsuneichi, qui réédita le livre, le considérait comme un de ces « arpenteurs des confins » du 19^e siècle, aux côtés de Sugae Masumi, Kondō Tomizō et Matsuura Takeshirō, dont il brosse un portrait un peu romantique entre explorateur et ethnographe. Il n'est pas jusqu'à Donald Keene qui ne détourna le sens de ce que je continue à percevoir comme un rapport administratif pour en faire un récit de voyage aux qualités littéraires. En bref, le statut de ce type de texte dans l'histoire intellectuelle reste problématique.

La constitution d'un corpus de documents ethnographiques prémodernes

Mes recherches ont ainsi en commun la volonté de dégager le texte prémoderne de la lecture qui en fut faite au 20^e siècle comme simple document d'ethnographie ou d'histoire populaire pour le replacer dans son contexte d'origine. Elles remettent au premier plan la dimension politique de la production des savoirs. Car tous ces textes ont été commissionnés par l'administration : seigneurs de Satsuma dans les deux premiers cas, ministre de l'Intérieur dans le dernier. En outre, ces documents ont été à l'origine d'un avancement de carrière : Shirao Kunihashira se vit gratifier de cadeaux après la rédaction de plusieurs de ses ouvrages et traça son chemin jusqu'à prendre la tête du bureau des archives (*kiroku bugyō*) ; la chorographie d'Amami par Nagoya Sagenta lui valut son rachat auprès des autorités et son retour d'exil ; Sasamori Gisuke, enfin, fut nommé gouverneur (*tōshi*) d'Amami, conséquence directe de son rapport sur l'état des îles du Sud.

Or, comme je l'ai déjà souligné, la plupart de ces documents furent redécouverts et mis en valeur par l'ethnologie moderne. Yanagita Kunio par exemple s'intéressa dès la fin des années 1920 à Sugae Masumi, qu'il considéra comme le père fondateur de sa discipline au Japon. Il établit le catalogue de ses œuvres léguées à la bibliothèque départementale d'Akita, publia une édition moderne avec reproduc-

tion des manuscrits de ses « voyages » et lui consacra une monographie⁶⁹. Après-guerre, ce sont encore deux ethnologues, Uchida Takeshi et Minamoto Tsuneichi, qui travaillèrent sur l'édition critique de référence dans la collection Tōyō bunko⁷⁰. Plus largement, les 31 volumes de la *Nihon shomin seikatsu shiryō shūsei* (Collection de documents historiques sur la vie rurale au Japon), édités par des historiens et des ethnologues entre 1968 et 1984, ont fini par donner une cohérence rétrospective à un corpus de textes qui sont disparates dans leur forme, leurs objets et leurs intentions⁷¹. Aussi bien le *Nantō zatsuwa* de Nagoya Sagenta et le *Nantō tanken* de Sasamori Gisuke, que le *Hachijō jikki* de Kondō Tomizō ou le *Yūranki* de Sugae Masumi, y figurent dans l'un des quatre premiers volumes consacrés aux journaux d'expédition, récits de voyage et géographies régionales. *Hokuetsu seppu* et *Nemimibukuro*, mentionnés plus haut, trouvent leur place dans deux autres volumes rassemblant respectivement des textes sur les coutumes populaires (vol. 9) et les anecdotes insolites (vol. 16). L'intention des compilateurs était de saisir différents aspects de la vie quotidienne du peuple entre la période d'Edo et la mi-Meiji, autrement dit avant la « modernisation » (quoique cette frontière temporelle soit assez floue). La sélection excluait délibérément les documents administratifs (*monjo*), en substance plus arides, pour donner ainsi la primauté à des formes d'écriture plus vivantes.

Yanagita Kunio, ses précurseurs et la fabrique d'une ethnographie

Poussant un pas plus loin la réflexion, j'avais suggéré* l'intérêt qu'il y aurait à étudier plus en profondeur la constitution de ce corpus prémoderne et son influence ultérieure sur les objets et les méthodes de l'ethno-folklore. J'avais pris pour exemple *Kainan shōki* (Notes sur les mers du Sud) de Yanagita Kunio, une série d'articles originellement publiés dans le journal *Asahi* juste après un voyage de deux mois dans l'archipel Ryūkyū (Nansei), puis parus en volume en 1925 agrémentés d'une préface, de cartes et illustrations, ainsi que de quatre essais sur Okinawa. En m'appuyant sur les recherches menées à l'occasion de la publication de ses carnets de route en 2009, j'avais essayé de mieux comprendre la « fabrication » d'un texte ethnographique destiné au grand public et les rapports que Yanagita entretenait avec les sources écrites en général, et le *Nantō tanken* (1894) de Sasamori Gisuke en particulier⁷². J'ai dégagé trois caractéristiques qui me paraissent intéressantes pour mieux saisir l'articulation entre les pratiques « ethnographiques » des lettrés d'Edo et l'ethnologie du 20^e siècle : la recherche de figures tutélaires, l'importance du texte dans la pratique de terrain, la dimension littéraire de l'écriture ethnographique.

Lors du colloque de 2017, Frédéric Tinguely avait attiré notre attention sur le fait que les voyageurs des 17 et 18^e siècles bénéficiaient d'un traitement particulier, une mise à l'honneur, dans les discours de l'ethnographie française du 20^e siècle. Autant les récits d'explorateurs contemporains, qui flattaient le goût du public pour l'aventure et l'exotisme, servirent de repoussoir, autant les navigateurs et mission-

* Lors d'un colloque à l'Université des Ryūkyū en 2016
► « Sasamori Gisuke no Nantō tanken... » (2016)

⁶⁹ Masumi yūranki kankōkai, *Masumi Yūranki*, 1929-1930 ; Yanagita Kunio, *Sugae Masumi*, 1942.

⁷⁰ Uchida Takeshi et Minamoto Tsuneichi (éd.), *Sugae Masumi yūranki*, 5 vol., 1965-1968.

⁷¹ *Nihon shomin seikatsu shiryō shūsei*, 31 vol., 1968-1984.

⁷² Sur les carnets, voir Sakai Usaku (éd.), *Nantō ryokō kenbunki*, 2009 ; Sakai Usaku, *Yanagita Kunio to Ryūkyū*, 2010.

naires prémodernes se voyaient auréolés de toutes les qualités (intuition méthodologique, curiosité, perspicacité, exactitude) et furent acclamés comme précurseurs, par Alfred Métraux ou Claude Lévi-Strauss notamment. On peut en dire autant des ethno-folkloristes japonais, qui n'ont cessé de voir dans les « voyageurs » de l'époque d'Edo et du début de Meiji les pionniers de leur discipline. Yanagita Kunio en premier lieu contribua largement à faire évoluer la perception du récit de voyage, comme l'a montré Melek Ortabasi⁷³. Il attira en effet l'attention sur tout un corpus d'écrits à valeur documentaire, tels ceux de Sugae Masumi mentionnés ci-dessus, qui avaient été jusqu'alors peu remarqués en regard, d'un côté, de la veine plus appréciée des récits à teneur poétique et esthétique, culminant avec l'œuvre de Bashō, et de l'autre, de la littérature viatique commerciale, incarnée notamment par les guides illustrés. Mieux : Yanagita construisit son rapport au terrain sur un rejet des récits de voyage modernes (ceux de Tayama Katai ou Kōda Rohan, par exemple) et des modes de consommation qui lui sont (à tort ou à raison) associés : le train, la rapidité, la superficialité, etc. Yanagita cherchait ainsi à ancrer sa pratique et sa conception de l'ethnologie dans la durée d'une tradition en partie fantasmée et d'en affirmer la scientificité en se distinguant de ce que l'on pourrait appeler la littérature du réel.

Les historiens de l'anthropologie ont souvent opéré une distinction entre *ethnologie*, le discours savant qui s'attache aux concepts et théories, et *ethno-graphie*, la mise en écriture des faits recueillis par toutes sortes de témoins⁷⁴. Distinction qui s'incarne dans les figures opposées du savant de cabinet et du chercheur de terrain, Marcel Mauss contre Bronisław Malinowski en somme. De ce point de vue, discutable et discuté, l'ethno-folklore japonais s'est sans conteste constitué comme un champ disciplinaire en marge des circuits universitaires, et ses grandes figures (Yanagita Kunio, Orikuchi Shinobu, Shibusawa Eiichi ou Miyamoto Tsuneichi) ont imposé à la postérité l'image d'infatigables voyageurs à pied valorisant l'expérience du terrain⁷⁵. Une image déconstruite notamment par Alan Christy, qui a rappelé que les écrits ethnographiques tendent à occulter ou à flouter le contexte des enquêtes de terrain (financement, dimension politique, méthodes de collecte d'informations, existence d'informateurs, etc.)⁷⁶. Et ce n'est pas que cet arrière-plan qui est passé sous silence, mais aussi tout la récolte d'informations en amont des voyages, principalement par la lecture des sources anciennes et contemporaines. Non seulement le *Nantō shōki* cite une petite vingtaine de titres, y compris *Nantō zatsuwa* et *Nantō tanken*, mais l'analyse des carnets de notes montre à quel point il était primordial pour Yanagita de se constituer un savoir préalablement à ses enquêtes de terrain, dans les bibliothèques et auprès des érudits locaux. Il déplora même que Sasamori Gisuke eût été un bien meilleur observateur s'il avait eu davantage le goût pour l'histoire. Il apparaît ainsi que la culture de l'autre n'est pas simplement un ensemble de signes à interpréter comme un texte, selon la formule popularisée par Clifford Geertz⁷⁷, mais l'interprétation elle-même est surdétermi-

⁷³ Melek Ortabasi, *The Undiscovered Country*, 2014.

⁷⁴ George Stocking dans le volume *Romantic Motives* (1989) de son *History of Anthropology* (1983-2010), 12 vol.

⁷⁵ Fukuta Ajio qualifie l'ethnologie japonaise de *ya no gakumon*, que l'on peut interpréter au sens premier de discipline « non-institutionnelle », mais aussi de discipline de « terrain » (*ya*).

⁷⁶ Alan Christy, *A Discipline on Foot*, 2012.

⁷⁷ Clifford Geertz, *The Interpretation of Cultures*, 1973.

née par tout une tradition textuelle, qu'elle soit autochtone ou non. Cela est d'autant plus vrai dans le contexte japonais où les cultures régionales, qui suscitèrent l'intérêt des ethnologues, étaient riches d'une tradition historiographique remontant souvent à plusieurs siècles.

A la suite de James Clifford et George Marcus, nombreux sont ceux qui ont abordé la dimension littéraire de l'œuvre des anthropologues⁷⁸. Dans un livre qui a fait date, Vincent Debaene a essayé de comprendre cette curieuse tendance qu'eurent nombre d'ethnologues français à doubler leur production scientifique d'un « deuxième livre » plus littéraire, destiné en quelque sorte à combler l'incapacité de la science à faire ressentir les sensibilités des populations étudiées⁷⁹. L'œuvre des ethno-folkloristes japonais présente aussi cette dimension littéraire. Il suffit de penser à la reconnaissance que leur accorde par exemple le romancier Ikezawa Natsuki, qui nous avait fait l'honneur d'inaugurer le colloque de 2017. En dédiant un volume entier de son anthologie personnelle de littérature japonaise à quatre ethnologues (Minakata Kumagusu, Yanagita Kunio, Orikuchi Shinobu et Miyamoto Tsuneichi), il les a en quelque sorte consacré en tant qu'écrivains⁸⁰. Et le *Kainan shōki* de Yanagita aurait pu y figurer, dans la mesure où c'est un texte écrit à la première personne, dont le genre oscille entre l'ethnographie, le reportage et le journal de voyage, et qui fut publié dans un quotidien à grand tirage. La comparaison entre les carnets de notes et l'œuvre publiée m'a permis de mettre en lumière ce travail de réécriture pour le grand public. Yanagita, en effet, a largement narrativisé ce qui n'était qu'une série chronologique de notes succinctes et factuelles, et réorganisé les séquences pour créer un déplacement linéaire qui va du Kyūshū à l'archipel Yaeyama, et qui ne correspond pas à son parcours réel. Il ne s'en cache d'ailleurs pas, puisqu'il en fait état dans un addendum. Mais l'impression qui en ressort finalement est d'avoir davantage affaire à un récit de voyage érudit qu'à une immersion dans un terrain ethnographique. Le *Kainan shōki* était peut-être un cas isolé, mais il me conforte dans l'idée qu'en dépit de la volonté de son auteur de se réclamer des « ethnographies » de Nagoya Sagenta ou Sasamori Gisuke, il s'inscrivait dans un marché éditorial bien différent du contexte qui conduisit ses prédécesseurs à écrire des rapports administratifs souvent restés à l'état de manuscrits.

Perspective 2 : l'imaginaire des lointains géographiques

Quand on s'intéresse aux rapports entre littérature et ethnologie, au lieu d'interroger la littérarité des écrits des ethnologues, il est possible d'inverser la perspective et d'examiner ce qui dans les œuvres littéraires relève d'une pensée ethnographique⁸¹. Viennent alors spontanément à l'esprit le roman dit « rustique » ou « populaire », comme *La mare au diable* (1846) de George Sand et son appendice qui propose à la fois un dénouement de l'intrigue amoureuse et une étude sur les coutumes liées au mariage dans le Berry, ou celui dit « exotique » ou « d'aventure », comme *Typee: A Peep at Polynesian Life* (1846) de Herman Melville, qui se construit parfois avec et parfois contre les écrits scientifiques sur les îles Mar-

⁷⁸ James Clifford & George Marcus (éd.), *Writing Culture*, 1986.

⁷⁹ Vincent Debaene, *L'adieu au voyage*, 2010.

⁸⁰ Ikezawa Natsuki (éd.), *Nihon bungaku zenshū*, 30 vol., 2014-2020.

⁸¹ C'est la perspective d'Alban Bensa et François Pouillon dans *Terrains d'écrivains* (2012) ou de « l'ethnocritique » de Jean-Marie Privat et Marie Scarpa (*Horizons ethnocritiques*, 2010).

quises de l'officier de marine David Porter et du missionnaire Charles Stewart. C'est dans cette optique que l'on peut relire le *Yumiharizuki* de Bakin où, comme j'ai pu le montrer, s'intègrent des géographies régionales sur l'archipel d'Izu ou le royaume de Ryūkyū. D'une manière générale, les ponts semblent nombreux entre les espaces géographiques décrits par des voyageurs, des ambassadeurs ou encore des naufragés (ethnographie du lointain) et leur investissement imaginaire par les dramaturges ou les romanciers.

Hino Tatsuo a bien balisé ce terrain dans ses travaux sur les utopies et les représentations des pays étrangers dans la littérature d'Edo⁸². Le 18^e siècle japonais – coincé entre la fermeture des mers et le ban des chrétiens au milieu du 17^e siècle d'un côté, et la pression exercée par les nouvelles puissances occidentales (Russie, Etats-Unis, Angleterre, France) à partir du tournant du 19^e siècle de l'autre – apparaît comme une période particulièrement propice à une littérature qui recherche l'évasion hors du réel. Rien d'étonnant, quand on se rappelle que la culture populaire d'Edo fut avant tout un produit des grands centres urbains (Kyoto, Osaka et Edo). Le contact le plus tangible avec une forme d'altérité radicale se limitait alors à cet événement populaire qu'était le passage des ambassades étrangères (hollandaises, coréennes ou ryukyuanes) et à la circulation de biens d'importation (le goût pour les antiquités chinoises par exemple) ou encore d'animaux exotiques (comme la spectaculaire pérégrination en 1728 d'un éléphant vietnamien commandé par le shogun Tokugawa Yoshimune).

Sur cette base, j'avais mis sur pied un petit séminaire mensuel sur les *Hétérotopies littéraires* (Ikyō kenkyūkai) d'Edo à Meiji, que j'ai dirigé à la Maison Franco-Japonaise avec quelques anciens étudiants de l'Université de Tōkyō (20 séances entre 2014 et 2016). Ces rencontres n'ont jamais débordé ce cadre confidentiel pour se structurer en véritable programme de recherche, mais je reste convaincu qu'il y a là un « sujet » qui mériterait que l'on s'y attarde. J'avais tenté pour ma part de cartographier ces espaces fortement investis par l'imaginaire littéraire en présentant quelques œuvres dramatiques et romanesques qui reformulent des matériaux géographiques, historiques ou ethnographiques sur les marges territoriales et les contrées lointaines. Certaines œuvres se font l'écho d'un temps aventureux où l'on pouvait circuler plus librement sur les mers d'Asie orientale. Au kabuki, *Kokusenya gassen* (La bataille de Coxinga, 1715) de Chikamatsu Monzaemon s'attache à la figure de Zheng Chengong ou Coxinga, contrebandier métis originaire de Hirado qui œuvra à la restauration de l'empire Ming contre les Mandchous. Tsuruya Nanboku IV, lui, dans la pièce de *jōruri* intitulée *Tenjiku Tokubei ikokubanashi* (Tokubei l'Indien, une histoire d'outremer, 1804), puise à la biographie de ce marchand originaire de Harima qui, au début du 17^e siècle, fit commerce avec le Siam, tout en le parant assez librement des traits d'un puissant mage chinois rêvant de renverser le shogun. Derrière ces deux fictions transparaît une aspiration populaire à un changement de gouvernement impulsé par l'étranger.

Plus typiques de la période de séclusion du 18^e siècle sont les voyages utopiques dont le *Fūryū Shidōken-den* (L'histoire galante de Shidōken, 1763) de Hiraga Genai constitue un exemple mémorable. La vie rocambolesque du célèbre prédicateur, racontée par lui-même comme une suite de voyages dans des contrées imaginaires (île des géants, des femmes, des poitrines percées, etc.) à la manière

⁸² Hino Tatsuo, « Kinsei bungaku ni arawareta ikokuzō », 1991.

de Gulliver, offre autant d'occasions de faire une satire de la société japonaise. Hubert Maës, qui en a proposé la traduction française et un long commentaire, en avait dégagé la double fonction de transposition (on retrouve le réel connu sous d'autres traits) et d'opposition (on confronte l'ailleurs exotique au réel connu)⁸³. La géographie de Shidōken n'est toutefois pas une invention sans fondement, dans la mesure où, jusque bien avant dans le 18^e siècle, il n'était pas rare de voir figurer sur les mappemondes japonaises ces îles imaginaires héritées de la tradition littéraire et cartographique.

Ce type de « héros des frontières » peuple aussi l'imaginaire romanesque de Kyokutei Bakin. A la différence près que celui-ci use d'un registre plus sérieux et surtout qu'il ancre ses récits dans une géographie bien réelle et minutieusement documentée. C'est bien sûr le cas du Minamoto no Tametomo de *Chinsetsu Yumi-harizuki* (1807-1811), qui sillonne les archipels d'Izu et des Ryūkyū, réactivant le motif très apprécié de la « pérégrination dans les îles » (*shima meguri*). Mais aussi, par exemple, de *Shunkan sōzu shima monogatari* (L'exil dans l'île du moine Shunkan, 1808), où revient le motif du bannissement de ce moine du 12^e siècle à Iōjima transmis par la tradition littéraire.

L'arrivée des puissances occidentales dès la fin du 18^e siècle redonna une tournure plus menaçante à l'étranger. En réponse, se manifestèrent un nouvel engouement pour les études pratiques (*jitsugaku*) et une tendance à délaisser les territoires de l'imaginaire. Mais l'on pressent déjà l'élargissement de l'horizon géographique à un monde plus vaste. Ainsi les échos des victoires de Napoléon à l'autre bout du continent eurasiatique se traduisirent par une vraie fascination pour le conquérant qui incarnait les aspirations de jeunes partisans de la restauration impériale et fit l'objet de plusieurs biographies et poèmes dans les cinquante dernières années du shōgunat⁸⁴.

L'ouverture des premiers ports en 1854 élargit définitivement l'imaginaire littéraire à l'ensemble du globe terrestre. On songe d'emblée au *Seiyō dōchū hizakurige* (A pied jusqu'en Occident, 1870-1876) de Kanagaki Robun, qui envoie les descendants des deux héros du *Hizakurige* (A pied sur le Tōkaidō, 1802-1814) de Jippensha Ikku jusqu'à Londres, en puisant ses informations dans le best-seller de Fukuzawa Yukichi, *Seiyō tabi annai* (Guide de voyage en Occident, 1867). Beaucoup mieux renseignés sur l'histoire, la géographie et les sociétés extra-asiatiques, les romans politiques comme *Keikoku bidan* (1883-1884) pour la Grèce et plus encore *Kajin no kigū* (1885-1886) pour tout un ensemble de nations en lutte pour leur indépendance offrent à leurs lecteurs, on l'a vu, les nouveaux horizons d'un monde en voie de globalisation.

Ces quelques exemples esquissent à grands traits les contours d'une géographie littéraire des marges et des lointains. Si l'esprit comique et l'exotisme facile des uns les cantonnent à une littérature de divertissement dont on peine à saisir le potentiel subversif, les prétentions documentaires sous couvert de roman épique ou d'aventure des autres semblent bien réelles. Yanagita Kunio reconnaissait que le *Yumi-harizuki* de Bakin, malgré ses anachronismes et son goût pour le merveilleux, adoptait somme toute un point de vue « réaliste », qui n'avait rien à envier aux comptes-rendus des ambassades à Edo (*raiheiki*), et qu'il fit sans doute sentir à

⁸³ Hubert Maës, « Les voyages fictifs dans la littérature japonaise de l'époque d'Edo », 1979.

⁸⁴ Iwashita Tetsunori, *Edo no Napoleon densetsu*, 1999.

beaucoup de ses contemporains la proximité ethnique et culturelle du Japon et des Ryūkyū⁸⁵. La fiction, en se rapprochant de l'ethnographie (fût-elle de cabinet), ne se contente pas de reformuler pour le petit peuple la littérature savante, mais elle pense aussi à sa manière le relativisme culturel et a tout autant (voire davantage) le pouvoir de transformer la perception des espaces géographiques et des cultures étrangères. Aussi surprenant que cela puisse paraître, il me semble pourtant avoir trop peu lu (mais ce n'est peut-être que le résultat de mon ignorance) sur le rapport de ce corpus de fictions exotiques à la construction d'un imaginaire national.

⁸⁵ *Kainan shōki*, chap. 19, « Chiisa na gokai ».

5. Littérature et savoirs naturalistes : description de la nature

En abordant l'étude des manuscrits et imprimés provenant et traitant de la région de Satsuma-Ryūkyū, j'ai été amené à considérer tout un pan du savoir qui a grandement contribué au développement économique des fiefs : l'histoire naturelle. L'expression est un équivalent approximatif du terme *honzō* (ch. *bencao*) ou *honzōgaku* qui désigne l'étude du monde végétal, animal et minéral en ce qu'il peut être utile à l'être humain, en particulier à des fins thérapeutiques, diététiques ou agronomiques.

Les grandes sommes chinoises comme *Bencao gangmu* (Classification de la matière médicale, 1596) de Li Shizhen ou *Nongshu* (Traité sur l'agriculture, 1313) de Wang Zhen, furent lues, commentées, rééditées, complétées au Japon et fixèrent un cadre de référence qui peu ou prou perdura jusqu'à la fin de la période d'Edo. Mais transposer ces connaissances dans les réalités japonaises n'allait pas sans difficultés. Les différences de climat, les descriptions assez sommaires, des illustrations pas (encore) très détaillées ou la circulation des produits principalement sous forme transformée (poudres ou parties séchées) rendaient l'identification laborieuse et réclamaient un savoir à la fois philologique (corrélation des noms chinois et japonais, savants et vernaculaires) et pratique (herborisation, horticulture, préparation des médicaments).

Confronter les connaissances livresques avec les réalités locales amena les lettrés japonais à étendre toujours plus loin l'inventaire des produits qu'il était possible de puiser dans la nature. Certains auteurs, comme Ueno Masuzō ou Yabe Ichirō, voient dans cet élargissement une émancipation graduelle du *honzōgaku* par rapport à ses bases pharmacologiques et médicales pour tendre vers un savoir naturaliste plus général, auquel ils attribuent le nom de *hakubutsugaku*, « l'étude de toutes les choses » (disons, de la nature), qui préfigurerait les sciences naturelles modernes⁸⁶. Mais cette approche téléologique nous renseigne mal sur ce qui se joua autour des 18^e et 19^e siècles, lorsque le cadre conceptuel du *honzō* dut se confronter à l'arrivée des pratiques et connaissances occidentales sur la médecine et le monde naturel.

Evolution des savoirs naturalistes

Cent ans après l'introduction du *Bencao gangmu*, Kaibara Ekiken (1630-1714) en proposait une sélection critique adaptée aux réalités japonaises, *Yamato honzō* (Pharmacopée japonaise, 1708). « Critique » car il remettait en cause certains points de la systématique de Li Shizhen. « Adaptation » car près de la moitié des espèces recensées ne figuraient pas dans le *Bencao*. Il ne s'agissait plus simplement de traduire, mais de développer une connaissance plus générale sur les ressources naturelles locales, à usage non seulement thérapeutique, mais aussi alimentaire, technologique ou ornemental. C'est dans ce cadre à la fois d'un héritage critique des savoirs médicaux chinois et du développement de leur dimension naturaliste que s'étend le champ du *honzō* au Japon. Il allait aboutir à de formidables enquêtes sur les ressources naturelles tout au long du 18^e siècle, et fut appelé à donner des réponses aux problèmes sanitaires (épidémies), alimentaires (pénuries, famines)

⁸⁶ Ueno Masuzō, *Nihon hakubutsugaku-shi*, 1948 ; Yabe Ichirō, *Edo no honzō*, 1984.

ou économiques (autonomie, productivité), qui surgissaient de manière récurrente.

Une belle synthèse de ces développements peut se lire dans les notes des cours dispensés par Ono Ranzan (1729-1810) à l'Académie de médecine du shogounat et publiées par ses disciples sous le titre de *Honzō kōmoku keimō* (Introduction au *Bencao gangmu*, 1803-05). Il s'agit autant d'une entière mise à jour du *Bencao*, un siècle après Ekiken, que d'un inventaire de la flore et de la faune du Japon, fondé sur les explorations de Ranzan à travers les provinces. Davantage soucieux de décrire la morphologie et la vie des espèces que leurs usages pharmacologiques, Ranzan n'hésita pas non plus à enrichir ses descriptions détaillées par des références à la nomenclature occidentale que, au tournant du 19^e siècle, commençait à être connue.

En effet, en levant en 1720 l'interdiction d'importer des ouvrages en langue chinoise imprimés à l'initiative des Jésuites et en encourageant quelques lettrés à étudier les livres hollandais, Tokugawa Yoshimune favorisa la pénétration des savoirs occidentaux. La présence de médecins-naturalistes dans les équipages de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC) – Carl Peter Thunberg (séjour de 1775 à 1776) et surtout Philipp Franz von Siebold (séjour de 1823 à 1829) – stimula les échanges scientifiques. Une autre approche, celle de la botanique linnéenne, allait bientôt concurrencer le *honzō* et laisser place aux sciences naturelles modernes. Les savoirs occidentaux furent d'abord appréhendés par leur expression linguistique : on chercha à faire correspondre les noms latins ou hollandais avec les référents chinois. Mais l'intérêt pour les fondements théoriques de ces savoirs (la reproduction des plantes chez Linné ou le transformisme de Lamarck) qui, en Europe, connaissaient de profonds bouleversements, restait faible.

C'est très approximativement autour de 1830 que l'on observe les premiers signes d'une véritable diffusion. Itō Keisuke (1803-1901) proposa dans *Taisei honzō meiso* (Explications sur la nomenclature de la botanique occidentale, 1829) une correspondance des noms chinois, japonais et latins sur la base de la *Flora Japonica* de Thunberg, tout en présentant les rudiments de la classification linnéenne (24 classes végétales). Il servit ainsi de pont entre le Japon et les sciences naturelles occidentales (grâce à une collaboration étroite avec Siebold), et incarna aussi le changement de paradigme vers l'élaboration des sciences modernes au Japon au sens où il occupa un poste au sein de l'Office pour l'étude des livres étrangers (Bansho shirabesho) à la fin du shogounat puis au département des sciences naturelles à l'Université impériale de Tōkyō. À peu près au même moment, l'érudit hollandiste Udagawa Yōan (1798-1846) présentait plus en profondeur la botanique de Linné dans *Shokugaku keigen* (Fondements de botanique, 1834). Il introduisit aussi pour la première fois des éléments de chimie glanés dans divers ouvrages hollandais, *Seimi kaisō* (Abrégé de chimie, 1837). Dans son esprit, les savoirs utiles du *honzō* relevaient de la pharmacologie, tandis que la botanique (science pour laquelle il forgea le néologisme *shokugaku*) avait une visée plus générale. Grâce à ses efforts de traduction, il contribua au développement d'une nouvelle terminologie qui servit de socle linguistique et conceptuel à l'implantation de la botanique moderne. En dehors des cercles hollandistes toutefois, la plupart des naturalistes et médecins japonais continuaient de se référer au *Bencao gangmu*. Quoique le *honzō* s'appuyait sur une conception de l'univers radicalement différente des

sciences naturelles modernes, cela n'empêcha pas de reformuler certaines connaissances et de remodeler certaines pratiques ou institutions, pour participer à la construction des nouvelles disciplines, telles que la biologie, la botanique, la zoologie, la chimie ou la pharmacologie. Le fait demeure cependant que le gouvernement de Meiji soutint exclusivement l'enseignement de la médecine et de la biologie occidentales, si bien que les savoirs et pratiques issues du *honzō* s'en trouvèrent très largement marginalisés.

La « question de Needham »

Au fil de sa monumentale série d'études sur les sciences chinoises débutée en 1954, Joseph Needham a mis en lumière une problématique qui est désormais connue sous le nom de *Needham question*⁸⁷. Il cherchait à comprendre pourquoi la Chine, alors qu'elle avait été le berceau de nombres d'inventions révolutionnaires (le papier, la poudre, la boussole, l'horloge à échappement, le gouvernail d'étambot, etc.), se vit dépassée en termes d'innovations techniques par l'Europe dès la Renaissance. Il envisageait l'avènement de la science moderne dite « œcuménique » comme un puissant fleuve alimenté par les diverses traditions scientifiques – européenne, chinoise, indienne ou arabo-persane. Pour chaque grande discipline, il essaya de fixer le moment à partir duquel les connaissances chinoises se virent dépassées par l'Occident avant de fusionner dans le grand tout de la science moderne. Ce dépassement-fusion aurait été rapide dans le cas des mathématiques, de l'astronomie et de la physique (1610-1640), plus tardif et lent dans celui de la botanique (1700/1780-1880) et la fusion ne se serait jamais produite dans le domaine médical (1800/1900- ?).

Bien que son diagnostic sur les causes de ce décalage (inertie de la bureaucratie, absence d'une bourgeoisie innovante ou d'une économie capitaliste, etc.), et sa formulation en termes d'avance, retard et rattrapage, semblent quelque peu dépassés aujourd'hui, Needham nous amène à rejeter l'explication eurocentrée de l'avènement de la science moderne et à réfléchir plus avant sur cette période où en Chine comme au Japon (17^e-19^e siècles) les connaissances du monde naturel se trouvèrent transformées par le contact avec les savoirs occidentaux⁸⁸. Dans le volume consacré à la botanique, il n'eut guère le loisir d'étendre son analyse jusqu'à la Chine impériale tardive, celle des Ming et des Qing⁸⁹. C'est à George Métailié qu'incomba la tâche de terminer cette étude. Métailié a contesté la vision téléologique de Needham au profit d'une approche « ethno-botanique » qui réfute l'hypothèse d'une continuité entre les discours chinois traditionnels sur les plantes et la botanique linnéenne⁹⁰. Il perçoit en effet un noyau cohérent dans la théorie pharmaco-médicale sino-japonaise (fondée sur les théories des cinq agents, du *yin-yang*, etc.) qui a perduré jusqu'à aujourd'hui et qui guide les pratiques d'acupuncture, de moxibustion ou l'usage de la pharmacopée chinoise, alors que la partie descriptive de l'ensemble des formes du vivant se serait, elle, fondue dans les nouvelles connaissances botaniques.

⁸⁷ Joseph Needham, *Science and Civilisation in China*, 1954-.

⁸⁸ Sur la critique de la « question de Needham », voir Jack Goody, *The Theft of History*, 2006.

⁸⁹ Joseph Needham, *Science and Civilisation in China*, vol. 6.1 « Botany », 1986.

⁹⁰ George Métailié, *Science and Civilisation in China*, vol. 6.4 « Traditional Botany », 2015.

Il faut toutefois noter, avec Yabe Ichirō, que le *honzo* japonais ne fut sans doute jamais autant attaché aux présupposés métaphysiques que le *bencao* chinois⁹¹. En médecine, une forme d'éclectisme semble avoir prévalu au Japon, analogue à celle qui caractérisa les phénomènes religieux (syncrétisme shinto-bouddhique) ou la philosophie (relativisation du néoconfucianisme de Zhu Xi dû à l'absence du système d'examens mandarins). Il est d'autant plus nécessaire de prendre ses distances avec une histoire des sciences fondée uniquement sur une vision verticale et normative, qui place la théorie en surplomb des pratiques et des techniques. C'est là une des autres critiques portées contre l'histoire des sciences telle qu'elle fut majoritairement pratiquée jusque dans les années 1970-80, y compris par Needham qui ne sut réellement s'en départir⁹².

Je ne prétends pas ici apporter des réponses à ces questions. Mais il me semblait nécessaire d'esquisser au mieux de mes compétences l'arrière-plan des débats en cours parmi les historiens des sciences naturelles. En me lançant dans le sujet, mes objectifs étaient plus modestes. C'était d'abord un moyen d'approfondir mes connaissances sur la production des savoirs dans le fief de Satsuma et d'apprendre à mieux articuler les échelles locales et globale dans la perspective plus large d'une histoire connectée de la circulation des savoirs en Asie orientale. J'y voyais aussi une occasion d'acquérir des compétences pour affermir une critique des discours culturalistes antimodernes qui font l'éloge d'une supposée relation harmonieuse des Japonais à la nature. Enfin, on verra que ce détour par l'histoire des sciences n'est pas sans intérêt pour réinterroger certaines questions littéraires, notamment l'invention du paysage ou la description de la nature.

Shitsumon honzo : une pharmacopée méridionale

J'ai commencé à explorer ce nouveau champ en étudiant un manuscrit, *Shitsumon honzo* (La pharmacopée en questions), rédigé par des lettrés naturalistes du fief de Satsuma à la fin du 18^e siècle et fruit d'une collecte d'informations sur une centaine de plantes médicinales, menée auprès de spécialistes chinois interrogés par l'intermédiaire des ambassades ryukyuanes. Cette entreprise s'inscrit dans la volonté de Shimazu Shigehide (1745-1833) de développer les savoirs dans son fief en créant de nouvelles institutions, dont une académie de médecine et un jardin des plantes, et en recrutant à l'extérieur des naturalistes aptes à organiser la récolte d'échantillons, la compilation de connaissances théoriques, ainsi que l'acclimatation et la culture de plantes médicinales.

J'en ai fait une première présentation dans le séminaire *Du lettré au savant* en 2016 à Tōkyō, puis après mon retour en France, à l'Université de Genève (2018) et dans le séminaire sur le Kyūshū au CRCAO (2019). Au fil de ces discussions, enrichies par des échanges avec des collègues de l'Université de Kagoshima, j'ai publié un article*, qui reste à ce jour mon travail le plus abouti dans le domaine.

L'enjeu de cet article était triple. Premièrement, il s'agissait de réévaluer la route ryukyuan dans la circulation des biens, des personnes et des idées dans un Japon d'Edo qui contrôlait rigoureusement les échanges avec l'étranger depuis les premières mesures d'interdiction du christianisme au début du 17^e siècle. L'attention

* Paru dans le *Bulletin de l'Efeo* :
► « **Economie des plantes médicinales...** » (2020)

⁹¹ Yabe Ichirō, *Edo no honzo*, 1984.

⁹² Voir par ex. Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, 3 vol., 2015, ou Guillaume Carnino et al. (dir.), *Histoire des techniques*, 2016.

des chercheurs occidentaux ayant été longtemps davantage focalisée sur la porte de Nagasaki, et en particulier le comptoir de la VOC à Dejima, bien plus d'ailleurs que sur le comptoir chinois et la communauté d'immigrés sino-mandchous.

Deuxièmement, il m'avait semblé nécessaire de réaffirmer, dans le sillage de bien d'autres travaux, la dimension politico-économique de la collecte des savoirs. Dans le temps long des enquêtes sur les ressources commanditées sous le shogun Tokugawa Yoshimune dans les années 1720 pour développer l'autonomie du Japon en matières médicinales (importées à grands frais de Chine ou de Corée) et dynamiser le développement économique des régions en favorisant l'exploitation des produits locaux (engageant ainsi la transition d'une économie de subsistance vers une économie de marché).

Troisièmement – et c'est là, je crois, l'apport le plus original de mon article – je me suis plongé plus avant dans les échanges entre les naturalistes de Satsuma et leurs interlocuteurs chinois, pour comprendre la méthode à laquelle ils faisaient recours pour identifier les plantes. Une des particularités du manuscrit que j'ai étudié est de s'ouvrir sur un volume entier où est rassemblée une vingtaine de lettres que les savants chinois adressèrent à leurs interlocuteurs ryukyuns et d'organiser les entrées (160 spécimens) sous forme de brèves questions-réponses. A partir de ce matériau très original, on peut ainsi avoir un aperçu plus concret des problématiques et des manières de faire des naturalistes japonais.

C'est assurément à travers une meilleure compréhension des pratiques concrètes, plutôt que la construction de cadres conceptuels, que s'ouvrent les perspectives les plus stimulantes. Dans mon article j'évoquais, en conclusion, trois pistes à explorer : les collectes de spécimens telles qu'elles sont documentées dans les *saiyakuki* (notes de collecte de plantes médicinales) ; l'illustration scientifique, en particulier depuis que s'opéra au milieu du 18^e siècle un tournant « naturaliste » dans les arts visuels ; les jardins des plantes comme lieux de recherche, d'expérimentation et de production.

Seikei zusetsu : introduction de la patate douce

Si le *Shitsumon honzō* ne fut publié que tardivement (1837) c'est, telle est mon hypothèse, que Shimazu Shigehide avait déjà en tête de rassembler plus largement l'ensemble des savoirs naturalistes accumulés en un siècle dans son fief dans une monumentale encyclopédie en 100 volumes. Le *Seikei zusetsu* (Encyclopédie illustrée des formes de la nature) tend aujourd'hui à être classé comme un ouvrage d'agronomie, un des champs importants des savoirs naturalistes, mais cela tient surtout qu'en raison d'incendies répétés et de la mort de son principal instigateur, le naturaliste d'ascendance chinoise Sō Han (1758-1834), le projet s'arrêta à la publication des 30 premiers volumes, centrés sur les plantes nourricières.

A ce jour, je ne m'y suis guère aventuré au-delà d'un coup de sonde pour une présentation orale*. J'ai tenté de décortiquer une entrée, assez conséquente puisqu'elle occupe une trentaine de pages, consacrée à la patate douce. Plusieurs espèces furent importées du Sud-Est asiatique vers le 16^e siècle via différentes routes et en plusieurs vagues. Ce tubercule attira vite l'attention des autorités pour la facilité avec laquelle il peut être cultivé, pour sa résistance à la sécheresse et pour son utilité en tant qu'apport protéinique de substitution quand les cultures céréalières sont frappées par le mauvais temps.

* Dans le séminaire
CRCAO sur le Kyūshū
► « **Networks of
Naturalists...** »
(2022)

L'enjeu était de comprendre d'abord la structuration d'une entrée-type, qui détaille l'étymologie, l'histoire, la description morphologique, les méthodes de culture, de conservation et de préparation, et finalement, les usages et bienfaits de la plante. Rien ici ne semble se démarquer par rapport à d'autres ouvrages du même genre. En revanche, je voulais continuer à mieux cerner les pratiques philologiques des lettrés d'Edo ; un domaine connu sous le nom de *kōshōgaku* (examen des preuves), que j'avais abordé à travers quelques écrits de Kyokutei Bakin dans le cadre du programme de recherche sur les *zuihitsu* (essais au fil du pinceau) à l'époque d'Edo (CRCAO) ou dans mes recherches récentes sur Shirao Kunihashira. On y retrouve cette volonté de remonter à l'origine d'un phénomène (ici, l'introduction de la patate douce au Japon) en s'appuyant tout autant sur la tradition orale que sa vérification « par la preuve » dans les sources écrites soumises à un examen critique. En l'occurrence, Sō Han réfléchit à partir de propos entendus à Kagoshima et Edo sur la route de transmission depuis Luson (Philippines) vers la Chine et les Ryūkyū, puis vers le sud du Kyūshū et enfin vers l'Est du Japon. Un schéma global qu'il discute en s'appuyant sur des sources chinoises et japonaises en matière de pharmacopée, d'agronomie et, plus en détail, sur deux monographies dédiées à la patate douce. En filigrane apparaissent les réseaux commerciaux et les liens étatiques qui permirent la diffusion d'un savoir-faire horticole et qui engagèrent aussi bien des modestes marchands que des fonctionnaires. In fine, les plus hautes autorités (aussi bien en Chine qu'au Japon) se trouvèrent toujours à un point ou à un autre impliquées dans la mise en œuvre de cultures à grande échelle dans l'objectif de lutter contre les famines.

Il existe aujourd'hui tout un pan très dynamique de la recherche qui s'appuie sur les analyses phylogénétiques pour retracer la diffusion des espèces animales ou végétales à travers la planète. Plusieurs travaux ont ainsi apporté des éclairages précieux sur les routes d'introduction de différentes espèces de patate douce⁹³. Ils ont permis de corroborer et parfois d'infirmer certaines hypothèses avancées par les philologues. C'est un cas où la recherche pluridisciplinaire peut offrir de réels résultats. Mais pour moi, il importait davantage de comprendre pourquoi l'attention pour les origines joue un rôle si important dans l'économie de la connaissance à l'époque d'Edo.

Le sucre et la quinine

Certains des végétaux étudiés par les naturalistes d'Edo ont ainsi une haute valeur économique. C'est le cas du ginseng, dont l'acclimatation au Japon fit l'objet d'un effort particulier sous Yoshimune, tant cette racine représentait une part conséquente des importations de matières médicinales depuis la Chine ou la Corée. En 2018, j'ai étudié de plus près deux de ces produits, le sucre et la quinine*. Ils ont attiré de longue date l'attention de la recherche sur l'exploitation des ressources coloniales dans le cadre de la traite atlantique (sucre) ou du développement de l'industrie pharmaceutique moderne (quinine)⁹⁴. Mais force est de constater, qu'en France du moins, le versant asiatique de cette histoire globale reste méconnu.

* A l'occasion d'une journée d'étude organisée à l'IAO par Arnaud Nanta (*Enquêtes et territoires à Okinawa et à Taiwan*) :
► « **Le sucre et la quinine...** » (2018)

⁹³ Par ex. Caroline Roullier *et al.*, « Historical collections reveal patterns of diffusion of sweet potato in Oceania... », 2012.

⁹⁴ Pierre Docklès, *Le sucre et les larmes*, 2009 ; Samir Boumediene, *La colonisation du savoir*, 2016.

J'ai ainsi suivi deux personnages dont je m'étais déjà occupé : Tashiro Antei (1857-1928), botaniste né à Kagoshima, et Nakagawa Toranosuke (1859-1926), producteur de sucre originaire de Shikoku. De ma tentative d'articuler l'évolution de l'exploitation des ressources naturelles, la maîtrise des savoirs scientifiques et l'expansion territoriale de l'Empire japonais, j'ai dégagé deux hypothèses.

La trajectoire individuelle de ces deux contemporains fait état d'une certaine continuité dans les savoir-faire administratifs ou technologiques entre les premières « colonisations intérieures » (Hokkaidō, Okinawa) et l'expansion territoriale après la première guerre sino-japonaise (Taiwan, Corée). En effet, Tashiro Antei mena des recherches sur la sylviculture tropicale à Okinawa, dans les îles pacifiques, puis travailla comme ingénieur pour le Gouvernement général de Taiwan. Quant à Nakagawa Toranosuke, il fut le premier à tenter de moderniser l'industrie sucrière à Okinawa avant de se lancer sur le nouveau marché taiwanais, plus lucratif. Ce constat vient renforcer les conclusions de l'article que j'ai dédié à Sasamori Gisuke, qui sut mettre à profit sa connaissance du terrain à Okinawa, notamment sur la question sucrière, pour se faire nommer gouverneur d'Amami puis administrateur colonial en Corée.

Par ailleurs, ces recherches m'ont permis de mettre en lumière l'importance grandissante des capitaux privés dans l'économie du savoir. Il aura fallu plus d'un demi-siècle pour acclimater « l'écorce des jésuites » péruvienne entre les premières tentatives à Ogasawara en 1876 ou à Okinawa en 1882 et la production industrielle de quinine à partir d'écorces de quinquina 100% japonaises à Taiwan en 1934. Mais ce succès n'aura été possible qu'avec l'engagement de la Société pharmaceutique Hoshi (fondée en 1911), qui bientôt s'imposa comme un des leaders mondiaux de ce marché très lucratif. Quant à la modernisation de l'industrie sucrière, soutenue par le gouvernement à Okinawa dès 1882 (remplacement dans un premier temps des cylindres de bois par du métal, puis mécanisation), elle ne connut de réels succès qu'une fois que des capitaux privés affluèrent à Taiwan, qui offrait de bien meilleures perspectives de rendement. A tel point que les grandes entreprises fondées sur ce nouveau terrain colonial (la Compagnie sucrière Tainan en particulier) finirent par racheter toutes les usines de sucre raffiné à Okinawa et à Miyako.

Les activités des naturalistes de Satsuma vers la fin de la période d'Edo sont mal connues. En général, le regard de l'historiographie se déplace sur les efforts consentis dès l'arrivée au pouvoir de Shimazu Nariakira en 1851 pour développer les capacités industrielles de son fief (métallurgie, construction navale, filature). On sait néanmoins, grâce à Ueno Masuzō, que le jardin de Yoshino comptait à la fin des années 1850 plus d'une centaine d'espèces et produisait près de 200 tonnes par année de matières médicinales, dont une partie donnait de substantiels profits sur les marchés d'Osaka⁹⁵. Comme beaucoup de jardins domaniaux cependant, il fut abandonné au seuil de l'ère Meiji, ce qui révèle à quel point une partie de l'univers du *honzō* disparut dans les bouleversements de la Restauration. Né un siècle après Sō Han, le botaniste Tashiro Antei est déjà quasiment un scientifique de la nouvelle époque, puisqu'il fut formé à Tōkyō auprès de Tanaka Yoshio (1838-1916) qui dirigeait alors le Bureau des sciences naturelles (Hakubutsu-kyoku), un nouveau lieu d'étude, de traduction, de compilation et de diffusion des connaissances scientifiques, comprenant un musée, des jardins botaniques et zoologiques, ainsi qu'une

⁹⁵ Ueno Masuzō, *Satsuma hakubutsugaku-shi*, 1982.

bibliothèque. Il faudrait scruter de plus près les institutions qui perdurèrent, comme le jardin des plantes de Koishikawa (aujourd'hui encore rattaché à l'Université de Tōkyō) et mieux comprendre cette génération des années 1830, qui fit le trait d'union avec celle d'Itō Keisuke, le mentor de Tanaka.

L'édition du Honzō zufu : vers une première synthèse

L'occasion de se pencher plus attentivement sur l'histoire du *honzōgaku* s'est présentée récemment sous un aspect inattendu. Les éditions Citadelles & Mazenod ont en effet prévu de publier une traduction partielle d'un exemplaire du *Honzō zufu* (Flore illustrée, 1828) issu de la collection du médecin de marine et botaniste Ludovic Savatier (1830-1891) et conservé aujourd'hui au Musée Guimet. Le projet est dirigé par Matthias Hayek et moi-même, avec la collaboration d'autres spécialistes de l'histoire naturelle en Chine et au Japon : Annick Horiuchi, George Métailié, Sophie Le Berre, Cristina Cramerotti. L'auteur du *Honzō zufu*, Iwasaki Kan'en (1786-1842) était un guerrier de bas rang au service du shogun, un des derniers disciples d'Ono Ranzan (1729-1810), qui se fit remarquer pour son goût pour l'herborisation et son talent pour le dessin. Après avoir reçu une parcelle pour mener ses expérimentations horticoles, il dédia sa vie à l'étude des plantes. Avec 96 volumes et 2000 espèces recensées, le *Honzō zufu* est à son époque la plus complète flore illustrée en couleur de tout le Japon. Il reste pourtant méconnu en Europe, à l'exception de la traduction d'un livret reproduisant 40 illustrations, et relativement peu étudié au Japon, malgré une nouvelle édition commentée⁹⁶.

La publication à laquelle nous travaillons est d'une tout autre ampleur. Notre objectif est de proposer une sélection d'environ 800-900 illustrations, de traduire les notices les plus significatives et d'accompagner le tout d'une série d'articles qui présenteront le monde des naturalistes japonais et leurs rapports avec la botanique occidentale, l'auteur, son œuvre et ses réseaux, le destin de la collection Savatier, l'histoire de l'illustration scientifique, ou encore les jardins et les pratiques horticoles. Ces textes destinés à un public d'amateurs de botanique mais pas forcément connaisseurs de l'Asie orientale nous amèneront à faire le point collectivement sur les grandes questions qui traversent l'évolution des savoirs naturalistes dans le Japon du 19^e siècle.

Perspective 3 : écrire la nature

Une fois de plus, j'ai l'impression de m'être aventuré bien au-delà des « frontières de la littérature ». Et pourtant, celle-ci semble avoir toujours eu des accointances avec les savoirs naturalistes, et réciproquement. Cette complicité ne se joue pas tellement au niveau du style. Les écrits scientifiques des lettrés d'Edo sont très loin d'avoir la saveur de l'*Histoire naturelle* (1749-1789) d'un Buffon par exemple. En revanche, le *honzō* a une dimension littéraire au sens où il était important que l'étude étymologique et la connaissance du monde vivant puissent mener à la juste identification des plantes et des animaux évoqués dans la poésie classique. C'est ainsi par exemple que le *Tashikihen* (Compendium sur la connaissance de la diver-

⁹⁶ *Honzo zufu*, (Kew Royal Botanic Gardens, 2020). En japonais, voir l'édition commentée de Kitamura Shirō et al (éd.), *Honzō zufu sōgō kaisetsu*, 1986-1991 ; et la biographie de Kan'en par Hirano Kei, *Engai no tatsujin. Honzōgakusha Iwasaki Kan'en*, 2017.

sité, 1631), un glossaire japonais de plus de 2000 termes compilé par Hayashi Razan à partir des deux grandes références chinoises en matière de pharmacopée (*Bencao gangmu*) et d'agronomie (*Nongshu*), connut un certain succès auprès des auteurs de manuels pour écrire de la poésie chinoise. Ce nom de *tashiki* [ch. *duoshi*] n'est pas choisi au hasard. Il provient du segment XVII/9 des *Entretiens*, où Confucius exhorte à l'étude du *Shijing* (Classique des vers), car il est autant un moyen d'aiguiser son regard, de développer sa sociabilité et de réguler ses émotions que de « connaître une multitude » (*duoshi*) de plantes et d'animaux par leur nom. D'une manière générale, le savoir naturaliste prémoderne est ainsi rarement coupé de ses usages sociaux et culturels.

Pour ma part, je vois dans cette incursion dans le monde des naturalistes l'occasion de réinterroger une question croisée lors de ma thèse, à savoir « l'invention du paysage » vers la fin des années 1890, ainsi que l'a analysée Karatani Kōjin⁹⁷, et d'ouvrir plus largement le débat à la perception de la nature au Japon qui, en France, reste trop souvent tributaire des seuls travaux d'Augustin Berque⁹⁸. Par « invention du paysage », qu'il situe vers la fin des années 1890, Karatani entend une sorte de révolution intérieure du sujet dans sa perception des réalités extérieures et suit les indices de ce changement de paradigme dans les écrits de Kunikida Doppo ou Masaoka Shiki, inspirés par les traductions de Ruskin ou de Tourgueniev. Cette nouvelle attention portée à la description de la nature entraine aussi en résonnance avec un autre phénomène souvent pointé par les historiens de la littérature, la « découverte des Alpes japonaises » sous l'effet du romantisme européen. Cette nouvelle esthétique trouverait alors sa formulation théorique la plus aboutie dans le concept de *shasei* (croquis sur le vif) – autrement dit l'idée de décrire le réel tel qu'il apparaît aux sens – qui fut si central dans le tournant naturaliste de la littérature japonaise de la seconde moitié de l'ère Meiji.

Il ne s'agit pas ici de nier le choc esthétique qu'a pu constituer la découverte des théories de Ruskin ou des *Mémoires d'un chasseur* de Tourgueniev. Shiki, rappelle Karatani, exhortait les écrivains à prendre leur carnet de notes et sortir au grand air. Dans un article*, j'ai moi-même, à la suite de bien d'autres, tenté de retracer cet engouement pour une manière un peu protocolaire de s'astreindre à des exercices d'écriture face à la nature⁹⁹. J'y évoque les expérimentations sur la description en prose (*shaseibun*) qui animèrent au tournant du 20^e siècle quelques écrivains : Kunikida Doppo, Tokutomi Roka, Masaoka Shiki. Mon objectif était alors de montrer en quoi ces exercices littéraires avaient remis en question deux prémisses du roman moderne : la causalité et le romanesque.

Mais si je souhaite aujourd'hui rouvrir le dossier Karatani, c'est qu'il me semble pécher par un défaut souvent partagé par les modernistes qui s'essaient à la longue durée. Ils tendent à essentialiser le prémoderne, réduit à quelques traits définitoires caricaturaux pour le besoin de la démonstration. Au fond, pourtant, ils connaissent mal la littérature (au sens large) d'Edo. Je vois en Karatani un cas d'école

* Issu d'un colloque franco-japonais organisé en 2015 à Aoyama Gakuin

► « **Romanesque et ordinaire dans la prose de l'ère Meiji** » (2022)

⁹⁷ Karatani Kōjin, *Nihon bungaku no kigen*, 1980.

⁹⁸ Dans les pages qu'il consacre au Japon dans *Par-delà nature et culture* (2005), Philippe Descola se fonde ainsi quasi exclusivement sur Augustin Berque, *Le sauvage et l'artifice* (1986) et *Les raisons du paysage* (1995).

⁹⁹ Jean-Jacques Origas évoque aussi le sujet dans plusieurs articles de *La lampe d'Akutagawa* (2008).

tant il oppose d'une manière tranchée deux absolus. D'après lui, le paysage pré-moderne serait conceptuel alors que le paysage moderne se caractériserait par une attention au réel. Cette forme de binarisme radical vient du fait qu'il tire ses principaux exemples pour la période d'Edo de la poésie de Bashō et de la peinture monochrome d'inspiration chinoise (*sansuiga*). C'est un choix pour le moins orienté, qui fait fi de la multiplicité de formes littéraires et picturales pour n'en retenir que les plus détachées du réel. Comme le soulignait Itasaka Yōko dans notre séminaire de 2016, les récits de voyage de Bashō sont pourtant bien plus une exception que la norme entre le 17^e et le 19^e siècle. Karatani a alors beau jeu de donner la primauté à l'influence occidentale pendant l'ère Meiji. L'art occidental aurait amené ce regard objectivant sur la nature qui provient de la révolution de la perspective née sur le terreau de l'humanisme européen. A s'en tenir à cet argument, Karatani aurait pu au moins signaler, comme l'a fait Inaga Shigemi, que la perspective occidentale fit l'objet de transpositions originales dans la culture visuelle d'Edo, par exemple dans les peintures de Maruyama Ōkyo ou les estampes de Moronobu – sans qu'ils en aient, il est vrai, réellement perçu sa fonction profonde d'organiser nouvellement l'espace¹⁰⁰.

Dans *Le sauvage et l'artifice* (1985), Augustin Berque s'attaque plus largement à la question du changement de perception de la nature en se référant principalement à Karaki Junzō et Takahashi Kazuo¹⁰¹. Son analyse est plus fine en ce qu'elle fait notamment état du caractère construit de la « nature » célébrée dans la poésie depuis l'antiquité – avec ses pruniers, ses cerisiers et autres pins – et de l'évolution de sa perception au fil du temps. Étrangement cependant, Berque balaie d'un revers de main (« mettons à part ») le « regard scientifique naturaliste » que « les "études hollandaises" avaient commencé d'éveiller à l'époque d'Edo » et qui eut une influence, poursuit-il, sur les arts, « témoin la minutie avec laquelle un peintre comme Maruyama Ōkyo observait plantes et animaux ». Du coup, la modernisation et l'occidentalisation de l'époque Meiji apparaissent comme un point de bascule tant les changements qu'ils introduisent dépassent en ampleur et en rapidité tout ce qui précède depuis l'adoption du modèle chinois dans l'antiquité. Tokutomi Roka ou Kunikida Doppo incarnent alors ce renouveau du regard encouragé par leur lecture de la littérature de paysage européenne : « l'exemple occidental leur a fait apprécier des réalités naturelles que la tradition avait négligées de manière générale, à quelques exceptions près » (je souligne). Maruyama Ōkyo serait-il une de ces exceptions que Berque avait décidé « de mettre à part » ? Tout en livrant des analyses fines et pertinentes sur certains points pris isolément, son récit sur la longue durée fait ainsi émerger en filigrane une vision trop réductrice, qui confronte la familiarité des Japonais à la nature, ancrée dès le *Manyōshū* (p.173), à « la civilisation technologique que la société japonaise a choisi d'adopter après Meiji » et qui témoigne « d'une dynamique foncièrement étrangère à son attitude traditionnelle envers la nature ». Pointe derrière cette assertion l'idée tenace chez beaucoup de critiques culturalistes dont Berque s'inspire qu'il n'y aurait pas de place dans les conceptions de la nature (*shizen*) au Japon pour « une objectivation réflexive ».

¹⁰⁰ Inaga Shigemi, « La réinterprétation de la perspective linéaire au Japon (1740-1830)... », 1983.

¹⁰¹ Karaki Junzō, *Nihonjin no kokoro no rekishi*, 1976 ; Takahashi Kazuo, *Nihon bungaku to kishō*, 1978.

Il me semble que cette manière de tenir à distance les apports occidentaux dans la période prémoderne d'un côté et d'ignorer de l'autre les développements de l'histoire naturelle (*honzō*) ne rend pas justice à la pluralité des discours et des pratiques dans le Japon des 18^e et 19^e siècles. Autrement dit : le « regard naturaliste » ne peut en rien se réduire à la seule influence des lettrés hollandistes, mais il procède largement d'une évolution du *honzō* dans la sphère sino-japonaise, y compris, mais pas uniquement, dans ses interactions avec le reste du monde. Cette évolution mena aussi à la réification de la nature, qui peut se déceler tout autant dans la représentation du réel que dans une forme de prédation sur l'environnement qui conduisit déjà à la détérioration des sols et la déforestation dans certaines régions (comme le souligne par ailleurs Augustin Berque)¹⁰². Ce « regard naturaliste » n'est en rien marginal, mais il agit en profondeur sur les représentations collectives et on ne peut en faire l'économie si on veut écrire une histoire du regard sur la nature ou sur le paysage au 19^e siècle.

¹⁰² Sur la réification de la nature, voir Federico Marcon, *The Knowledge of Nature*, 2015 ; sur la représentation du réel, Maki Fukuoka, *The Premise of Fidelity*, 2012.

6. Littérature et politique : l'écrivain engagé

Servir le pouvoir ou choisir l'exil ? Ecrire pour transformer la société ou comme un travail sur la langue ? Au fil des siècles, le rapport de la littérature au politique est une question qui s'est posée de mille manières. Mais il est des périodes où elle devint vitale pour la définition même de ce qu'est et ce que peut la littérature, des événements qui tendirent à diviser l'opinion, à radicaliser les prises de position et à amener les critiques à relire l'histoire littéraire au prisme de questions politiques. Ainsi les « procès » intentés aux écrivains au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Tantôt l'on jugea les collaborateurs, tantôt l'on mit en cause la responsabilité des intellectuels pour n'avoir su prévenir les dérives totalitaires. Alors que la France se déchirait sur le sort de Brasillach et que Jean-Paul Sartre appelait à une littérature engagée, au Japon, la polémique dite « littérature et politique » (*seiji to bungaku ronsō*) anima le débat durant les années 1946-47. Les discussions portaient sur l'héritage du mouvement prolétarien d'avant-guerre et sur l'autonomie de la littérature par rapport à la politique.

J'ai travaillé à ces problématiques au cours des années 2010, dans le cadre de recherches initiées à l'Université de Genève et développées à la Maison franco-japonaise, et qui portaient sur les intellectuels d'après-guerre. Elles ont donné lieu à trois publications : les actes du colloque de 2015 (*Ombres et lumières de la pensée d'après-guerre*) parus en japonais¹⁰³, un numéro spécial d'*Ebisu* et un recueil de traductions commentées*. Mais ce fut aussi plus largement l'occasion pour moi de repenser de manière transpériodique la question des finalités de la littérature et de l'engagement des écrivains, que j'avais croisée de loin en loin.

Dans ce dernier chapitre, je vais opérer un double décentrement. Temporel, parce qu'il sera davantage focalisé sur le 20^e siècle ; thématique, parce qu'il ne portera pas spécifiquement sur le lien entre la littérature et un autre champ du savoir (histoire, ethnologie, sciences naturelles), mais sur son rapport au politique, et plus spécifiquement sur l'engagement de l'écrivain dans la vie de la cité. Par souci de cohérence et désir de rester fidèle à l'esprit de ce travail, qui veut réfléchir sur le basculement d'un ancien régime des lettres à la modernité, je tenterai néanmoins au préalable de définir le rapport entre littérature et politique dans le monde sinisé prémoderne et comment, à mesure que le champ littéraire se recompose comme un espace relativement indépendant de la vie sociale au tournant du 20^e siècle, « les relations entre politique et littérature deviennent un lieu de tension permanente, scandé par les questions de l'art social, de l'engagement des écrivains, de leur relation à l'idéologie ou du rejet de l'utilité », pour reprendre les mots de Paul Aron à propos de la littérature française¹⁰⁴.

Les deux pôles de l'espace littéraire sino-japonais prémoderne

Commençons par rappeler ce qui me semble être deux pôles structurants de l'espace littéraire dans la Chine prémoderne¹⁰⁵. Dans la pensée confucéenne, qui joua un rôle normatif prépondérant dans toute l'histoire de la Chine impériale, le sage de l'antiquité se veut conseiller du souverain. Gardien de la rectitude morale, il se

* Ces deux dernières sont parues sous ma direction

► « L'après-guerre des intellectuels », n° spécial *Ebisu* (2017)

► *La trajectoire du Japon moderne* (2018)

¹⁰³ Miura Nobutaka (dir.), *Sengo shisō no hikari to kage*, 2016.

¹⁰⁴ Paul Aron, « Politique », dans *Le dictionnaire du littéraire*, 2002.

¹⁰⁵ Je me réfère ici notamment à Jacques Pimpaneau, *Histoire de la littérature chinoise*, 1989.

doit de servir le pouvoir en place, mais aussi de le critiquer au besoin. Il peut même, s'il le juge moralement corrompu, se désengager et choisir l'exil, comme le fit Confucius lui-même. Ainsi, littérature et politique ne peuvent se concevoir comme deux sphères autonomes. La culture lettrée (*wen*) est intimement liée aux institutions étatiques, notamment parce que la sélection des fonctionnaires repose sur un système d'examens fondé sur l'étude d'un corpus de textes canoniques. En ce sens, l'administrateur lettré dans la Chine impériale est une version sécularisée du sage de l'antiquité.

Le nombre de textes inclus dans ce corpus varie suivant les périodes. On y trouve principalement des anthologies de propos attribués à Confucius et à Mencius, des annales historiques et leurs commentaires, un livre exposant les rites et coutumes anciens, un recueil de documents administratifs, un livre de divination... Il n'y a guère que le *Livre des odes* ou *Classique des vers* (*Shijing*) que l'on rangerait aujourd'hui dans le domaine des belles-lettres. Et encore, la poésie est une pratique dont la fonction principale est sociale et politique : apprendre à maîtriser ses affects, développer ses capacités d'expression, connaître le nom des plantes et des animaux. Tout ce qui relève de la culture populaire, théâtre et roman notamment, en est exclu.

En contrepartie, le refus (réel ou affiché) de participer à cette littérature institutionnalisée et de mettre son savoir au service de l'Etat constitue un puissant contre-modèle, qui prend racine dans la pensée taoïste. Le *Zhuangzi* appartient en effet au corpus des penseurs hétérodoxes, qui ne sont pas rangés parmi les « classiques » (*jing*), mais les autres « maîtres » (*zi*). Son sujet n'est plus la politique, mais la liberté de l'individu, et son importance est capitale pour presque toute la pensée littéraire et artistique ultérieure.

Ces deux pôles ne sont pas forcément contradictoires, au sens où l'on peut passer de l'un à l'autre, refusant par exemple de servir un nouveau gouvernement après un renversement dynastique, ou même simplement parce qu'ils correspondent peu ou prou à une division du travail intellectuel entre espace public et privé. En fait, de nombreux fonctionnaires lettrés sont à la recherche d'un équilibre.

Dans le Japon dominé depuis la fin du 12^e siècle par une aristocratie guerrière héréditaire, l'étude des classiques fait également partie de la formation des élites, mais elle n'est pas un instrument d'ascension sociale puisque, le modèle chinois des examens mandarinaux ne s'est pas implanté. Cette réalité exercera une influence importante sur le rapport des lettrés au pouvoir durant la période d'Edo. S'il reste pertinent de penser l'ethos des guerriers en termes de modèle confucéen ou taoïste, c'est le second qui va dominer un champ culturel dont les contours sont définis par la pratique des belles-lettres, de la peinture, de la calligraphie, de la cérémonie du thé ou du jeu de go.

En effet, ces élites guerrières se caractérisent à la fois par leur statut héréditaire et par un système de primogéniture masculine. Ainsi, dès la fin du 17^e siècle, les puînés talentueux, peinant à trouver une voie de réussite sociale, furent poussés à se faire un nom dans l'érudition, la littérature, la religion ou les arts. Katō Shūichi voit dans la mort du lettré confucéen Ogyū Sorai (1666-1728) la scission symbolique des deux idéaux-types : dans la génération de ses disciples, on tend soit vers les études confucéennes (Dazai Shundai), soit vers la littérature (Hattori Nankaku)¹⁰⁶.

¹⁰⁶ Katō Shūichi, *Histoire de la littérature japonaise*, tome 2, 1986, p. 80.

Pour Saitō Mareshi, l'un et l'autre incarneraient plutôt la division entre la pratique publique ou privée de la littérature¹⁰⁷. D'un côté, le lettré met son savoir au service du gouvernement ; de l'autre, il se cultive par la pratique des arts et des lettres. Mais du moment que les belles-lettres acquièrent une certaine autonomie, il se trouva des individus désireux d'y consacrer leur vie. Ce sont les *bunjin*, ou « hommes de lettres »¹⁰⁸.

Manifestant une rupture avec les affaires du monde et aussi, à un degré plus ou moins élevé, une forme d'excentricité ou de déviance par rapport aux normes acceptées, ils rêvaient d'une communauté d'esprit, d'une « république des lettres » qui transcende les statuts sociaux et se regroupaient par affinités électives pour former des sortes de « salons » – c'est le terme emprunté par Ibi Takashi à l'histoire des salons littéraires français sous l'Ancien Régime¹⁰⁹. Le négociant en saké Kimura Kenkadō (1736-1802), grand collectionneur d'objets et livres rares, mais aussi fin spécialiste de sciences naturelles ainsi que de peinture et poésie chinoises, se retrouva ainsi à Ōsaka au centre d'un réseau qui réunissait les principaux érudits, poètes et peintres de son temps.

Il convient toutefois de relativiser cette autonomie du champ littéraire. L'analyse prosopographique d'Anna Beerens a montré par exemple que, sur un corpus de 170 lettrés, la majeure partie tirait des revenus d'une charge administrative, de l'enseignement des lettres, de l'exercice de la médecine, de la peinture ou de la calligraphie, ou encore du commerce¹¹⁰. Peu étaient de véritable « professionnels » des lettres qui pouvaient se targuer de ne pas dépendre financièrement du pouvoir politique. Mais avec l'émergence d'une économie de marché, l'argent prit un poids nouveau pour les artistes et les écrivains.

Un marché de l'édition s'était structuré autour des trois grandes villes (Edo, Kyōto, Ōsaka) au tournant du 18^e siècle. Il accompagna l'émergence d'une culture spécifique à la classe bourgeoise et permit à une nouvelle catégorie de gens de lettres de tirer profit de leur activité créatrice. De véritables écrivains professionnels (au sens où ils étaient rémunérés par leurs éditeurs) apparurent ainsi au tournant du 19^e siècle, en la personne de Santō Kyōden (1761-1816) ou Kyokutei Bakin (1767-1848) notamment, quoiqu'ils continuassent généralement de compléter leurs revenus grâce à des activités commerciales annexes. Si la recherche du patronage des puissants n'était pas leur souci, ils furent bien obligés, en revanche, de se soumettre à ce nouveau maître qu'était le goût du public.

Un même désir de transcendance traversait toutefois cette culture bourgeoise. Les citadins préféraient oublier les duretés de la vie en s'échappant dans les lieux de sociabilité hédoniste (quartiers de plaisir, théâtres, ou même bains publics) ou dans les territoires de l'imaginaire proposés par la littérature de divertissement. La satire politique ou la critique sociale existaient bien sûr, sous couvert d'allusions voilées, mais dans l'ensemble ces écrivains semblaient peu enclins à affronter le pouvoir, qui exerçait un contrôle par la censure sur toute tentative de remise en cause de sa légitimité et de l'ordre social, ce qui consommait la séparation entre le

¹⁰⁷ Saitō Mareshi, *Kanbunmyaku to kindai Nihon*, 2007, p. 145.

¹⁰⁸ Sur les lettrés à l'époque d'Edo, on peut se référer en français à Hubert Maës (*Hiraga Gennai et son temps*, 1970) ou François Lachaud (*Le vieil homme qui vendait du thé*, 2010).

¹⁰⁹ Ibi Takashi, *Edo no bunjin saron*, 2009.

¹¹⁰ Anna Beerens, *Friends, Acquaintances, Pupils and Patrons*, 2006.

politique et le littéraire. Les rappels à l'ordre furent ponctuels mais spectaculaires. Ainsi de la condamnation, pour l'exemple, de Santō Kyōden et Koikawa Harumachi en 1791 ou de Ryūtei Tanehiko et Tamenaga Shunsui en 1841-42, deux épisodes à saisir dans le contexte plus large des tentatives du shogounat d'affermir son contrôle sur la société (réformes des ères Kansei et Tenpō). Mais la répression ne se limita pas à ces auteurs d'une littérature de divertissement, somme toute pas très menaçante. Certains lettrés qui se montrèrent trop hardis dans leur critique du pouvoir en firent aussi les frais, tels Hayashi Shihei, qui s'irritait de l'impréparation militaire du gouvernement face à la menace occidentale dans *Kaikoku heidan* (De la défense des pays maritimes, 1791), ou plus tard les hollandistes Takano Chōei pour son *Bojutsu yume monogatari* (Récit d'un rêve de l'année du Chien de Terre, man. 1838) et Watanabe Kazan pour *Shinkiron* (Arguments pour exercer la prudence en un moment décisif, man. c. 1837), qui tous deux blâmaient le shogounat pour avoir ordonné de canonner un navire américain.

Ainsi, comme je le rappelais au chapitre 4, l'irruption des puissances occidentales à la fin du 18^e siècle, le choc des guerres de l'opium, les troubles sociaux grandissants sous un régime à bout de souffle et les aléas climatiques forcèrent à nouveau le réel dans l'imaginaire littéraire. La génération des jeunes samourais des années 1830 fut fortement politisée et se divisa sur l'attitude à tenir face à ces nouveaux défis. Les jeunes patriotes (*shishi*) qui vécurent les dernières années du régime Tokugawa, à l'instar de Yoshida Shōin (1830-1859), retrouvèrent dans la poésie chinoise un moyen d'exprimer leur engagement et leurs aspirations. Passée la Restauration Meiji, les penseurs des Lumières japonaises, comme Fukuzawa Yukichi (1835-1901), ne négligèrent plus l'usage des belles-lettres à des fins utiles. Dans cette continuité, le roman politique des années 1880, porté par la génération suivante, ne peut se voir comme une anomalie passagère, mais plutôt comme l'affirmation d'une littérature politisée réinvestie par l'élite guerrière. Beaucoup de ces auteurs par ailleurs participèrent activement à la naissance d'une presse quotidienne, s'engagèrent dans le débat public, et occupèrent parfois des postes dans l'administration.

En réaction, une nouvelle génération, née dans les années 1860 et formée dans le nouveau système éducatif, celle qui fut trop jeune pour connaître véritablement la guerre civile et qui fit ses débuts au tournant de 1890, revendiqua, elle, l'autonomie de la littérature. Mais si dans l'ensemble, l'autonomisation de la littérature renvoie à un processus de séparation du littéraire d'autres domaines qui lui imposent des normes (politiques, religieuses, morales, etc.), elle ne s'en libéra jamais vraiment. Le rapport entre littérature et politique resta problématique depuis la période Meiji, et il s'est toujours trouvé des écrivains pour défendre la vocation de la littérature à agir sur le monde social en en faisant un vecteur d'idées politiques. C'était le projet du roman politique bien sûr, mais aussi de toute la littérature sociale puis marxiste (littérature prolétarienne), tout autant en un sens que de la littérature de propagande (*kokusaku bungaku*) durant la guerre, encore qu'il soit difficile dans ce cas de parler d'engagement puisque celui-ci suppose une liberté de choix, ou après 1945, des tentatives de refondation d'une « littérature du peuple » (*kokumin bungaku*).

Il me semble que ces différents mouvements associés à des périodes particulières de l'histoire, très bien identifiés et étudiés séparément, n'ont guère fait l'objet d'une

analyse synthétique sur le temps long, même au Japon¹¹¹. Le débat d'après-guerre se focalisa sur la réévaluation de l'héritage prolétarien et la critique d'une tendance du monde littéraire à l'enfermement d'un entre-soi. L'histoire littéraire de l'ère Shōwa (1925-1989) en fait un paradigme dominant. Mais il laisse en amont le roman politique de l'ère Meiji et, en aval, le prisme interprétatif « littérature et politique » semble s'étioler dès les années 1970, ou plutôt se reformuler à partir de différents courants postmodernes, critique féministe ou postcolonialisme notamment, sans réelle continuité.

Or il me paraît néanmoins possible, en s'inspirant de certaines recherches sur l'histoire littéraire et intellectuelle française, de penser la question de façon transpériodique, c'est-à-dire de distinguer, à l'instar de Benoît Denis, une « littérature engagée » au sens étroit et une « littérature d'engagement » au sens large¹¹². La première, associée à la figure de Jean-Paul Sartre, renvoie à un phénomène historiquement situé qui connaît un apex dans les années 1945-1955. Alors que la seconde, plus inclusive mais aussi plus floue, englobe des écrivains préoccupés de la vie de la cité, prenant part à des controverses politiques ou religieuses. Faute de pouvoir à ce stade proposer une véritable synthèse bien articulée, je m'arrêterai néanmoins sur trois périodes pour penser ce sujet sur un long 20^e siècle. Mes travaux ont, jusqu'ici, croisé deux niveaux d'analyse qui s'interpénètrent : une sociologie des écrivains, du point de vue de leur engagement dans la vie publique, et leur conception des finalités de la littérature, notamment de sa capacité à agir sur le monde.

Mon premier point focal se situe autour des années 1870-1890, qui voient naître un nouvel espace public porté par l'essor de la presse, la démocratisation de la prise de parole dans cet espace, et l'émergence d'un « milieu littéraire » (*bundan*) qui gagne en autonomie. Je me suis attardé sur deux écrivains – Kōda Rohan (1867-1947) et Yano Ryūkei (1851-1931) – qui semblent concevoir les finalités de la littérature de façon radicalement opposée. Et pourtant, les deux se positionnent dans le champ littéraire en s'inspirant très largement de la tradition sino-japonaise, au sens où ils endossent les postures du *bunjīn* (lettré) ou du *shishi* (samouraï engagé).

Le deuxième moment auquel j'ai dédié mon attention englobe les débats de l'après-guerre qui menèrent à la réévaluation de l'engagement des écrivains. Mon attention ne porte pas tant sur les écrivains marqués par la pensée marxiste à proprement parler que sur les intellectuels qui dominaient alors l'espace public. J'ai examiné en particulier ce second moment des années 1950, où un penseur plus ambigu comme Hashikawa Bunsō (1922-1983) tenta une critique de la figure controversée de Yasuda Yojūrō (1910-1981), banni du monde des lettres après-guerre et représentant d'une forme d'engagement de type national-romantique dans les années 1930.

Mon troisième moment se situe au-delà de la polarisation « littérature ou politique », qui s'étiole après l'échec des mouvements de gauche au tournant de 1970. Je me suis focalisé sur la littérature d'Okinawa, qui s'invite dans le paysage intel-

¹¹¹ On peut néanmoins en lire une brève esquisse par Shimamura Teru dans son entrée « littérature et politique » (« Seiji to bungaku », 1991).

¹¹² Benoît Denis, *Littérature et engagement*, 2000. Voir aussi Gisèle Sapiro, *Les écrivains et la politique en France*, 2018 ; Sylvie Servoise, *La littérature engagée*, 2023.

lectuel et médiatique autour de la Rétrocession de 1972, et contribue à redéfinir les contours de la « littérature japonaise » institutionnalisée, en parallèle notamment avec la montée en visibilité de la littérature des Coréens du Japon (*zainichi*). Je me suis interrogé sur le sens que revêt la « découverte » d'Okinawa pour les intellectuels japonais, et je me suis penché, dans un mouvement en miroir, sur les enjeux de l'écriture chez le romancier Medoruma Shun (1960-) dans un contexte marqué par l'héritage de rapports de domination imposés par le Japon « métropolitain » puis les Etats-Unis.

Fūryū ou le détachement artistique chez Kōda Rohan

Avec l'émergence d'un marché de l'édition au début du 18^e siècle, la revendication des écrivains au tournant du 19^e de se faire payer pour leurs contributions et l'avènement d'un système éditorial centré sur la presse quotidienne ou mensuelle à la fin du 20^e siècle, peu à peu, le champ littéraire moderne se caractérise, comme l'a montré Bourdieu pour la France, par une structure traversée par deux forces antagonistes, l'art et l'argent¹¹³. En parallèle, durant la séquence qui conduit de la « restitution des hommes et des terres » (*hanseki hōkan*) en 1869, marquant la fin de l'autorité politique des seigneurs de fiefs, à l'adoption de la Constitution en 1889, ouvrant une nouvelle ère de démocratie parlementaire, le champ politique gagne aussi en autonomie. A partir de ce constat, on peut se demander comment les écrivains furent amenés à négocier leur rapport au pouvoir politique d'un côté et au pouvoir économique de l'autre.

En réfléchissant à partir de la notion de « posture » littéraire*, telle que définie notamment par Alain Viala ou Jérôme Meizoz¹¹⁴, on s'aperçoit que le jeune Rohan s'était façonné une image dans le monde des lettres en puisant à un répertoire de figures, en particulier celle du poète ermite dans la tradition de Saigyō et Bashō, tout en incorporant, dans une certaine mesure, un ethos hédoniste appris au contact de littérateurs plus âgés, connus sous le nom de « groupe de Negishi ». L'une et l'autre se caractérisent par une forme de détachement du réel, de mépris des affaires du bas monde, que résume la notion de *fūryū* (litt. se laisser porter par les « vents et courants »). Mais dans un monde de l'édition traversé par de profonds bouleversements, Rohan se trouva bien vite en porte-à-faux avec ses convictions. Faire de l'écriture son métier signifiait alors devenir salarié de la presse et subir les contraintes d'un marché régi par une logique économique. Or cette presse se faisait aussi l'écho des tumultes du monde, elle dessinait un nouvel espace public de débat, autrement dit c'était un lieu où s'élaborait le politique. Pouvait-il dès lors continuer à feindre de se tenir écarté des affaires du monde ? Pouvait-il ignorer le réel quand il venait frapper à sa porte ? Pour Rohan, ce dilemme engageait d'abord une posture esthétique, mais elle devint aussi une question morale, qui traversa, comme je crois avoir pu le démontrer, toute son œuvre de jeunesse.

Ce dilemme revêt d'abord une dimension biographique. En 1890, celui qui n'était encore que Kōda Shigeyuki connut une grave crise sentimentale et existentielle, au point que sa détermination d'entrer en littérature vacilla. Animé par une quête spi-

¹¹³ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, 1992.

¹¹⁴ George Molinié et Alain Viala, *Approches de la réception*, 1993 et Paul Aron et Alain Viala, *Sociologie de la littérature*, 2006 ; Jérôme Meizoz, *L'œil sociologue et la littérature*, 2004 et *Postures littéraires*, 2007.

* C'est ainsi que j'ai tenté d'aborder la question dans ma thèse

► **Construction d'une identité littéraire moderne... (2007)**

rituelle depuis ses années passées en Hokkaidō où il s'était lié d'amitié avec un moine zen, il avait alors envisagé d'échapper à ses tourments en quittant le monde séculier. La crise fut passagère, mais il garda un goût pour les écritures saintes qui perdura dans son œuvre et un look de jeune moine au crâne rasé qui lui valut le surnom de « bonze de Yanaka ».

Dans sa dimension théorique, le dilemme avait surgi de sa lecture de Tsubouchi Shōyō qui prônait alors une réforme du roman en insistant entre autres sur la nécessité de décrire la société « telle qu'elle est » (*ari no mama*). Rohan en vint alors à s'interroger sur son propre goût pour l'extraordinaire au détriment d'une attention aux réalités sociales et psychologiques des gens du commun. L'auto-critique traverse son œuvre de jeunesse et, après qu'à deux reprises la guerre (sino-japonaise de 1894 puis russo-japonaise de 1904) lui rappela bruyamment le réel au point de le pousser à abandonner les textes auxquels il travaillait, il s'éloigna durablement de la création romanesque. Il ne trouva finalement qu'une forme de conciliation dans l'écriture de récits historiques, qui laissent une moindre marge à l'invention (cf. infra chap. 3).

Enfin, de toute cette tension entre un désir de fuite du réel et la nécessité morale de s'y intéresser, Rohan fit œuvre littéraire. C'est en effet le thème d'une large partie de ses nouvelles de jeunesse, qui souvent mettent en scène d'une manière ou d'une autre des personnages hors-du-monde (littéralement « extra-ordinaires ») et leur rapport conflictuel avec la société et ses normes*. Ainsi en va-t-il typiquement de l'alter alter-ego de l'auteur dans *Taidokuro* (Face au crâne, 1890) qu'il moque pour son désir d'excentricité et de transcendance.

À la fin de ma thèse, j'avais suggéré que si Rohan avait été particulièrement sensible aux apories d'une vision transcendantale de l'activité artistique, la question était plus largement partagée par les écrivains de sa génération. D'un côté, parce que défendre l'autonomie de la littérature tout en étant dépendant financièrement du capitalisme éditorial mettait les écrivains en contradiction avec leurs idéaux. J'évoquais alors le cas de Futabatei Shimei et Ozaki Kōyō qui exprimèrent leur frustration à l'égard des contraintes imposées par la presse. Sur ce point, l'attention récente que la recherche a portée aux conditions matérielles d'existence des écrivains modernes a permis de mieux cerner les contours de cette dépendance¹¹⁵. D'un autre côté, l'imaginaire du lettré détaché du monde perdura chez de nombreux écrivains de l'ère Meiji (et sans doute au-delà), dans la mesure où ils conservèrent un lien très fort avec la culture sinique, comme l'a montré par exemple Luca Milasi pour Ōgai, Sōseki et Rohan¹¹⁶. Pour faire simple, on pourrait voir dans le manifeste moderne de l'art pour l'art une sorte de prolongement de l'idéal du lettré d'Edo (*bunjin*).

L'engagement des auteurs de roman politique dans les années 1880

Toute autre est la position des auteurs de « romans politiques » (*seiji shōsetsu*), qui assumaient pleinement la dimension idéologique et utilitaire de la littérature. Le genre émergea au début des années 1880 dans le sillage des luttes du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple (*Jiyūminken undō*), connu un pic avant

* Un aspect que j'ai souligné dans la postface à ma traduction de cinq nouvelles de Rohan
► ***La pagode à cinq étages et autres récits*** (2009)

¹¹⁵ Par ex. Asai Kiyoshi, *Sakka no genkōryō*, 2015.

¹¹⁶ Luca Milasi, *Gli scrittori Meiji e la Cina*, 2011.

la promulgation de la Constitution de 1889, puis s'étiola au cours de la décennie suivante.

Les deux auteurs que j'ai étudiés (cf. chap. 3), Yano Ryūkei et Tōkai Sanshi, présentent des profils assez différents. Mais ils appartiennent à la même génération d'anciens guerriers nés au début des années 1850 et dont la carrière alterne des périodes consacrées au journalisme, à l'activisme politique et au fonctionnariat. Elle rappelle celle des grands écrivains engagés de France ou de Grande-Bretagne (Victor Hugo, Edward Bulwer-Lytton, Benjamin Disraeli), dont les œuvres furent traduites et admirées dans la première moitié de l'ère Meiji.

Rappelons brièvement quelques points de la carrière de Yano Ryūkei (1850-1931)*, pour mieux cerner ce profil d'écrivain de parti. Au début des années 1880, il quitta l'administration publique à la suite de la disgrâce d'Ōkuma Shigenobu. Il racheta avec son mentor le quotidien *Yūbin hōchi*, dont il devint directeur, puis fonda le Parti pour la Constitution et le Progrès (Rikken kaishintō). D'un côté, il œuvrait à la réforme de l'écriture journalistique, de l'autre, il militait pour l'avènement d'un système parlementaire. Épuisé, il fut forcé à prendre le lit, et pendant sa convalescence, il conçut l'idée d'un roman, *Keikoku bidan* (1883-1884), qui se voulait une source d'inspiration pour les jeunes dévoués à la conquête des droits civiques et à l'établissement d'un système parlementaire, de la même manière que l'histoire romancée du pays *Nihon gaishi* (1827) de Rai San'yō avait exalté les patriotes qui contribuèrent à renverser la dictature militaire des Tokugawa à la fin de la période d'Edo. La première partie de *Keikoku bidan*, qui évoque la reprise de la cité de Thèbes, tombée aux mains de Sparte, par des factions démocrates entre 382 et 379 AEC, cherche à affirmer la suprématie de la démocratie sur l'oligarchie – une allégorie assez transparente de la lutte livrée par le Mouvement pour la liberté et les droits du peuple contre les oligarques de Satsuma et Chōshū qui s'étaient accaparés le pouvoir à la fin des années 1870. Dans la seconde partie, on voit Thèbes reconstituer la confédération béotienne à son avantage et étendre son hégémonie jusqu'à vaincre Sparte à la bataille de Leuctres en 371 AEC. Ici émerge le tournant nationaliste de la seconde moitié des années 1880, quand un certain nombre d'intellectuels libéraux, favorables pourtant à une extension des droits civiques à l'intérieur du pays, commencèrent à prôner une ligne dure en politique internationale, pour contrer les intérêts des puissances occidentales, et un interventionnisme accru en Asie orientale.

Une ligne idéologique qu'on retrouve dans le deuxième roman de Ryūkei, *Ukishiro monogatari* (La citadelle flottante, 1890) : dans un style proche de Jules Verne et inspiré par un imaginaire aventureux et belliqueux dans la lignée de la politique d'« expansion vers le Sud » (*Nanshinron*), un groupe de jeunes Japonais s'empare d'un cuirassé pirate et entame une série de péripéties dans les mers d'Asie du Sud-Est. La génération montante des nouveaux romanciers (Kōyō, Rohan, etc.), qui défendaient l'autonomie de la littérature par rapport à la politique, n'épargna pas ses critiques. Quant à Ryūkei, après être passé par le ministère de la Maison impériale puis avoir été ambassadeur en Chine, il se retira de la haute fonction publique et poursuivit une carrière de journaliste et écrivain, renouant avec ses premiers combats sociaux en signant deux autres romans, *Shin shakai* (La société nouvelle, 1904) et *Fuhitsuyō* (Inutile, 1907), appelant à l'avènement d'une société idéale qui

* J'ai évoqué ces points dans mon article
► « *Seishi no ketsuro o ho-jutsu...* » (2024)

rendrait leur dignité aux classes défavorisées. Jamais il ne se départit de l'idée que la littérature était au service de la société.

Sans entrer dans les détails biographiques de Shiba Shirō alias Tōkai Sanshi (1853-1922), notons que son *Kajin no kigū* (Rencontre fortuite avec de belles partisans, 1885-1897) offre des similitudes sur le plan du double discours qui défend les droits civiques à l'intérieur et une certaine agressivité en politique étrangère. Mais dans cette œuvre, la frontière entre fiction et pamphlet politique est encore plus floue en raison de sa nature autobiographique. Sur la longue durée de la rédaction (12 ans), le focus glisse d'un tour du monde où le protagoniste et alter-ego de l'auteur exprime sa sympathie pour les peuples opprimés qui se dressent contre les grandes puissances vers un appui explicite à l'intervention japonaise en Corée. Le récit (inachevé) finit ainsi par perdre en romanesque pour gagner en auto-justification, puisque l'auteur fut un temps mis en cause pour son implication dans l'assassinat de la reine Min de Corée en 1895. Comme Yano Ryūkei, Tōkai Sanshi revint sur le tard à la fiction avec un roman d'anticipation publié à la veille de l'entrée en guerre contre la Russie, *Nichirō sensō Ukawa Rokurō* (Ukawa Rokurō : mémoires de la guerre russo-japonaise, 1903) où, sous couvert d'autobiographie, il analyse les causes du conflit sur le point d'éclater et imagine, en avance sur son temps, l'entrée en scène de l'aviation dans la guerre moderne.

Si Ryūkei prenait pour modèle le *Nihon gaishi*, Tōkai Sanshi s'inscrirait plutôt dans la lignée d'un Yoshida Shōin, ne serait-ce parce que son roman inclut une quarantaine de poèmes en chinois (*kanshi*), étendant ainsi au terrain du roman l'engagement des activistes (*shishi*) de la fin d'Edo, qui exprimaient à travers ce genre de compositions poétiques leur indignation face à des politiques qu'ils jugeaient erronées ou trop timorées*.

Réduire les postures d'écrivains à quelques idéaux-types peut paraître quelque peu artificiel. C'est pourtant comme cela que certains se figuraient eux-mêmes. Prenons Futabatei Shimei (1864-1909). Il fut longtemps considéré comme l'auteur du « premier roman moderne » japonais (*Ukigumo*, 1887-1890), mais abandonna la scène littéraire pour occuper tour à tour des postes de fonctionnaire, enseignant et correspondant pour le journal *Asahi*, avant un retour en fin de carrière à la fiction. Or dans son autobiographie (*Yo ga hansei no zange*, 1908), il ne se dit pas homme de lettres (*bunshi*), mais se réclame de l'esprit des activistes de la Restauration (*ishin no shishi*). C'est que, toute sa vie, il chercha par divers moyens à juguler l'avancée russe en Extrême-Orient.

Il faudrait bien sûr affiner la typologie. Mais j'aimerais surtout souligner ici que les écrivains de Meiji prirent position dans le champ littéraire en songeant d'abord à des modèles sino-japonais, qui induisaient certaines manières d'interagir avec le monde politique ou économique. Cela n'exclut pas l'apparition de nouvelles figures d'écrivains, plus inspirées par des courants occidentaux : le penseur des Lumières (Fukuzawa Yukichi) ou l'humaniste protestant libéral (Uchimura Kanzō) par exemple. On peut y voir des « gentlemen » (*shinshi*), d'après le néologisme qui qualifie le savant occidental dans *Sansuijin keirin mondō* (Dialogues politiques entre trois ivrognes, 1887) de Nakae Chōmin (1841-1909). Mais pour les historiens de la pensée du 20^e siècle, fortement marqués par le paradigme marxiste, ce sont déjà là des figures de l'« intellectuel » (*chishikijin*), ce qui témoigne peut-être d'une scission entre intellectuels et écrivains – écrivains et écrivains, disait Barthes.

* C'est l'idée que j'ai défendue dans mon article

► « *Kajin no kigū*, un roman politique... » (2022)

Les écrivains et les intellectuels d'après-guerre

L'après-guerre marque un second moment fondateur de la démocratie japonaise moderne, où la figure de l'intellectuel s'impose avec force dans le débat public. « Second » parce qu'il est parfois désigné par les termes de « Lumières d'après-guerre » (*sengo no keimō*) ou « seconde ouverture à la civilisation » (*daini no bunmei kaika*), en référence aux premières décennies de l'ère Meiji. Si Fukuzawa Yukichi semble représenter à lui seul le premier moment, Maruyama Masao est incontestablement la figure de proue du second¹¹⁷. Cette fois-ci, ce sont les États-Unis qui amènent les « lumières de la civilisation », et surtout, les sciences sociales sont alors grandement influencées par le matérialisme historique. En effet, entre les années 1920 et les années 1970-80, soit pendant une grande partie de l'ère Shōwa, le marxisme contribua à politiser le champ intellectuel et littéraire.

Tant le colloque international à la Maison franco-japonaise en 2015 que les travaux du Groupe de Genève 2 avaient pour cadre temporel l'après-guerre jusque vers l'émergence d'une nouvelle gauche dans les années 1960. Voici, dans les grandes lignes, les enjeux de cette période*.

Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, les autorités d'occupation engagèrent une série de réformes démocratiques (participation des femmes à la vie politique, liberté d'association syndicale, libéralisation de l'éducation, etc.) et se donnèrent comme priorité de démanteler les institutions qui avaient soutenu l'impérialisme (shinto d'État, conglomérats financiers et grandes propriétés terriennes). Les intellectuels d'une gauche dite moderniste (Maruyama Masao, etc.) dominaient alors le champ de la pensée politique. Ayant recouvré dans une large mesure leur liberté d'expression, ils cherchèrent à analyser la trajectoire du pays depuis sa modernisation, ainsi que les causes des dérives ultranationalistes qui avaient mené à la guerre totale, afin de réfléchir sur les conditions d'une démocratisation susceptible d'achever sa modernisation, jugée incomplète. Leur diagnostic était le suivant : le chemin du Japon vers la modernisation avait été dévoyé, notamment à cause de la faiblesse morale de la population, incapable de résister à la montée du militarisme et de l'impérialisme.

Dans le monde des lettres, les écrivains qui se disaient marxistes ou modernistes se rejoignaient pour débattre des compromissions du milieu pendant la guerre, et plus généralement sur le lien entre littérature et politique. En parallèle aux épurations menées par les Alliés, focalisées sur les militaires et les bureaucrates, ils questionnèrent la responsabilité des écrivains, pointant le doigt sur ceux qui étaient soupçonnés d'avoir collaboré avec les militaires et soumettant à un examen critique ceux qui s'étaient pliés à une « réorientation idéologique » (*tenkō*). Là aussi, la subjectivité morale et politique de l'écrivain était en cause et poussa à réexaminer le « récit de la vie privée » (*shishōsetsu*), sorte de courant autofictionnel qui était devenu la forme romanesque par excellence. Comment la littérature avait-elle pu

* Enjeux restitués par Narita Ryūichi dans l'entretien que j'ai eu avec lui et qui ouvre ► ***La trajectoire du Japon moderne*** (2018)

¹¹⁷ L'un et l'autre ont bénéficié d'une nouvelle visibilité en France ces dernières années. L'autobiographie de Fukuzawa a été traduite en 2007 par Marie-Françoise Tellier, son *Plaidoyer pour la modernité* en 2008 par Marion Saucier, et *L'appel à l'étude* en 2018 par Christian Galan. Une biographie de Maruyama par Bernard Stevens est parue en 2018, en parallèle avec la traduction complète que Jacques Joly a donné de ses *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*.

autant se couper du monde social ? Et, passé le temps de l'autocritique, quelle serait désormais la tâche du romancier ?

Ces débats ont largement été commentés au Japon, et une synthèse en anglais est désormais disponible, accompagnée d'une vingtaine de traductions d'essais de l'époque et de critiques ultérieures¹¹⁸. Il y eut ensuite un second temps de l'après-guerre, marqué par la fin de l'occupation américaine et le retour de la souveraineté sur la totalité du territoire japonais d'avant 1895 (à l'exception d'Okinawa)*. Avec la proclamation de la République populaire de Chine en 1949 et le conflit en Corée (1950-1953), la guerre froide s'était installée en Asie orientale, et les communistes subirent de sévères répressions. L'année 1955 marque le retour de la croissance économique et la fusion du Parti libéral et du Parti démocrate dans une nouvelle entité représentant la droite conservatrice et appelée à régner sur la politique japonaise jusqu'à aujourd'hui.

Une nouvelle génération d'écrivains et de penseurs, qui s'était faite discrète jusque-là, s'adonna à son tour à l'exercice de l'autocritique et analysa la trajectoire du Japon dans les années sombres. Ce sont des jeunes nés dans les années 1920 et endoctrinés par l'éducation militariste, sans avoir pu développer comme leurs aînés (Maruyama Masao p.ex.) les outils intellectuels de résistance. Ils ont pour nom Mishima Yukio, Yoshimoto Takaaki (traités dans le numéro 54 d'*Ebisu*), ou Hashikawa Bunsō. Son *Introduction à la critique de l'Ecole romantique du Japon* (*Nihon rōmanha hihyō josetsu*)* fait le bilan du romantisme japonais des années 1930 – un des trois courants de pensée qui, selon l'auteur, marquèrent l'entre-deux-guerres en exerçant une action structurante sur les mentalités, à côté du marxisme et des réorientations idéologiques (*tenkō*). Cet essai montre à quel point les écrits de l'un des principaux romantiques, Yasuda Yojūrō (1910-1981), avaient fasciné, avec leur lyrisme esthétisant la mort, cette jeune génération dont le seul horizon était de tomber au combat. Mais en 1960, l'essai de Hashikawa se voulait aussi un avertissement face au retour possible d'un refoulé nationaliste, dont il commençait à percevoir des signes chez Mishima.

Par la suite, après l'échec des mouvements étudiants de 1968, la forte politisation des milieux artistiques et intellectuels semble s'estomper quelque peu. La radicalisation de certaines factions, qui avait mené au terrorisme de l'Armée rouge japonaise, avait en effet discrédité pour longtemps aux yeux de l'opinion publique l'engagement révolutionnaire de gauche. Certes, des écrivains comme Oda Makoto (1932-2007) ou Kaikō Takeshi (1930-1989) n'avaient pas renoncé à soutenir activement le mouvement pour la paix au Vietnam (Beheiren). De même qu'Ōe Kenzaburō (1935-2023), qui fut de toutes les luttes pacifistes importantes jusqu'à la fin de sa vie et incarne sans conteste la grande figure de l'intellectuel dans le Japon de la fin du 20^e siècle. Mais déjà en 1971, un vétéran du courant moderniste, Odagiri Hideo (1916-2000), stigmatisait l'apathie politique de la nouvelle génération d'écrivains, nés dans les années 1930 (Furui Yoshikichi, Ogawa Kunio pour ne citer que les plus connus en France) et qu'il taxa de « génération introvertie » (*naikō no sedai*). Ainsi annonçait-il la fin d'une « ère de la politique » (*seiji no kisetsu*), que l'on appellerait en Occident « la fin des idéologies ».

* Le recueil de textes que j'ai dirigé aux Belles Lettres déplace son attention vers ce deuxième moment

► **La trajectoire du Japon moderne** (2018)

* J'ai présenté cet essai et traduit ses premiers chapitres :

► « **Hashikawa Bunsō ou l'expérience romantique** » (2018)

¹¹⁸ Atsuko Ueda et al. (éd.), *The Politics and Literature Debate in Postwar Japanese Criticism 1945-1952*, 2017.

* J'ai abordé cette évolution dans une journée d'étude organisée par Carol Gluck à Paris
 ► « **L'écrivain engagé à l'âge de la post-littérature** » (2020)

Un tournant s'amorça vers les années 1980-90 dans le champ de la critique – avec de nouvelles approches en SHS (féminisme, postcolonialisme, environnementalisme, etc.) mais aussi l'effacement de l'intellectuel universel devant un intellectuel spécifique (l'expert) – se traduisant dans un affaiblissement de la position sociale de l'écrivain et de la littérature en général*. Ainsi, cette « fin » relève peut-être davantage d'une prise de distance des écrivains et des intellectuels avec la politique des partis et des syndicats, qu'un renoncement à l'engagement, qui peut prendre des formes plus locales. Aux marges de l'archipel, par exemple, on retrouvera une littérature politisée : chez les auteurs d'origine coréenne, par exemple, ou à Okinawa, qui bénéficie d'une nouvelle attention après la rétrocession de 1972.

Okinawa, un objet littéraire et politique

La lecture du *Yumiharizuki* de Bakin m'avait incité à entreprendre des recherches sur la légende de Minamoto no Tametomo, puis à intégrer la dimension géographique dans mon approche des textes, en me focalisant sur la région du fief de Satsuma et du royaume de Ryūkyū. Mon enquête sur Tametomo se terminait dans les années 1920, dans le milieu des folkloristes (Yanagita Kunio et Iha Fuyū), qui cherchaient alors à mettre en valeur l'histoire et la culture d'Okinawa, mais j'avais aussi poussé la curiosité jusqu'en 1969, quand Mishima Yukio adapta pour le *kabuki* le roman de Bakin. De fil en aiguille, j'en suis venu à la conviction qu'Okinawa, par le léger décentrement auquel il invite, a été un objet central pour repenser le Japon chez de nombreux intellectuels, écrivains ou artistes japonais. Pour ne donner que les plus connus, citons Yanagita Kunio (*Kainanshōki*, 1925), Okamoto Tarō (*Okinawa bunkaron*, 1961), Kinoshita Junji (*Okinawa*, 1963), Ōe Kenzaburō (*Okinawa nōto*, 1970), Shimao Toshio (*Yaponeshia ron*, série de textes publiés dans les années 1970) ou Yoshimoto Takaaki (*Zen Nantōron*, textes de 1969 à 2005 rassemblés en un volume en 2016). Il y aurait là un sujet de recherche à part entière. Et en même temps, il faut reconnaître que ces grands noms, quel que soit le regard bienveillant qu'ils ont porté sur les îles du Sud, sont tous issus de la « métropole » et participent d'une forme d'accaparement du discours sur Okinawa. Une histoire « à parts égales » serait tout aussi nécessaire, où figurerait le regard de Iha Fuyū, Yamanokuchi Baku ou Medoruma Shun.

J'ai commencé à questionner les spécificités de la littérature d'Okinawa et sa place dans l'histoire de la pensée au Japon*, mais je n'ai jamais dépassé le stade d'une esquisse très générale. En revanche, je me suis souvent appuyé sur le cas de Medoruma Shun pour développer mon point de vue*. Né en 1960, tenant d'une forme de réalisme magique, il reste méconnu au Japon bien qu'aillant été lauréat du prix Akutagawa en 1997. On peut néanmoins le lire désormais en français grâce aux traductions de Corinne Quentin¹¹⁹ et il a fait l'objet de nombreuses traductions et analyses par des universitaires américains, principalement sous l'angle du postcolonialisme et de la transmission de la mémoire de la guerre chez la deuxième génération des victimes de la bataille d'Okinawa¹²⁰. C'est un cas d'étude passionnant pour la question de l'engagement en littérature dans un environnement qui

* Lors de deux conférences à Genève (2018) et à Nice (2019) :
 ► « **La littérature d'Okinawa...** » (2018 et 2019)

* En particulier lors du colloque sur la censure organisé à Lyon :
 ► « **Les non-dits de la mémoire collective...** » (2018)

¹¹⁹ Medoruma Shun, *L'âme de Kōtarō contemplait la mer*, 2014 ; *Les pleurs du vent*, 2016.

¹²⁰ Michael Molasky, *The American Occupation of Japan and Okinawa*, 1999 ; Michael Molasky & Steve Rabson (éd.), *Southern Exposure*, 2000 ; Davinder Bhowmik, *Writing Okinawa*, 2008 ; Kyle Ikeda, *Okinawa War Memory*, 2014 ; Davinder Bhowmik & Steve Rabson, *Islands of Protest*, 2017.

reste structuré par des rapports de force postcoloniaux. Son œuvre se caractérise par la volonté de multiplier les points de vue afin de dépasser la vision binaire oppresseur (Américains ou Japonais) / victime (Okinawa), en exprimant une finesse de nuances que l'on ne trouve guère chez les écrivains des générations précédentes. Son dernier roman, *Me no oku no mori* (La forêt au fond des yeux, 2007), est à ce titre exemplaire, car il concentre toutes les obsessions de l'auteur. L'histoire est narrée par plusieurs personnages (aucun point de vue transcendant) et sur deux temporalités différentes (les faits en 1945 et leur souvenir en 2005). Elle tourne autour du viol d'une jeune fille par quatre soldats américains à la fin de la bataille d'Okinawa, la vengeance infligée à l'un d'eux par un admirateur secret de la jeune fille, les dénonciations par des villageois et la traque qui s'en suivit – jusqu'à la capture et à la mort de l'homme. Moins repérée par la critique, peut-être, est une tendance à la radicalité dans son œuvre littéraire, de l'attentat scatologique imaginé contre le couple princier lors de sa visite à Okinawa en 1975 dans *Heiwa-dōri to nazukerareta machi o aruite* (Le long d'une route baptisée Avenue de la Paix, 1986) à *Niji no tori* (L'oiseau arc-en-ciel, 2006) qui fit scandale parce que l'auteur semble y légitimer le retournement de la violence contre l'« agression » que constitue la présence militaire américaine. Dans cette perspective, on comprend mieux pourquoi Medoruma, constatant que sa littérature s'est avérée inopérante pour lutter contre l'« occupant », s'est éloigné de la littérature en 2008 pour prendre la voie de l'activisme politique.

Perspective 4 : écrire en pays dominé, une comparaison Okinawa – Antilles

La superstructure pseudo-coloniale pèse ainsi lourdement sur la production littéraire et intellectuelle à Okinawa. Pour mieux saisir cette situation particulière, j'ai tenté de réfléchir à partir de la notion de diglossie et d'établir un parallèle avec la littérature antillaise*. C'est que certaines similitudes contextuelles m'avaient frappé : une île au climat tropical (même si Okinawa est sensiblement plus au Nord), favorable à l'exploitation de la canne à sucre, dont la monoculture aux 18-19^e siècles s'est faite au profit des classes dominantes (les colons blancs ou Satsuma puis les Japonais de métropole), dans un contexte colonial (ou pseudo-colonial), qui a conduit à un appauvrissement des populations, une émigration des chômeurs, et à la suppression d'une identité culturelle et linguistique propre par assimilation à la langue des dominants (français ou japonais). Bien sûr, les traumas historiques qui conditionnent l'expression artistique différent, la traite négrière atlantique n'a pas grand-chose à voir avec la bataille d'Okinawa par exemple (quoiqu'elle décimât un tiers de la population), si ce n'est sa dimension traumatique et fondatrice précisément. Pourtant, les écrivains et intellectuels placés en situation de diglossie semblent avoir été confrontés à des questions similaires. Les politiques culturelles et linguistiques de l'Etat moderne ont suscité un désir d'assimilation chez les populations autochtones, du moins la nécessité de maîtriser la langue dominante pour s'exprimer et affirmer son identité à travers elle. Toutes proportions gardées, il y a comme un écho à la trajectoire d'Iha Fuyū et d'Aimé Césaire par exemple : éducation à la capitale suivant le parcours des élites d'outre-mer, rencontre avec les mouvements littéraires, artistiques et intellectuels qui s'intéressent aux autres cultures (surréalisme et « art nègre » d'un côté, ethno-folklore

* Dans le cadre de quelques séminaires, en particulier :
 ► « **Writing in a Dominated Land...** » (2018)
 ► « **Les intellectuels d'Okinawa au prisme de Fanon** » (2021)

de Yanagita et son groupe d'étude sur les mers du Sud de l'autre), affirmation de leur identité propre, quoique sur ce point, il faut reconnaître que le discours sur la négritude est politiquement plus radical, là où Iha peine à dépasser le cadre du discours dominant sur l'origine commune nippon-ryukyuan qui sert de justification aux politiques d'assimilation. Quoiqu'il en soit, chez eux la langue autochtone n'a pas encore sa place comme support d'expression. Les conditions pour l'émergence d'un microcosme littéraire suffisamment indépendant de la capitale ne sont guère réunies qu'après la guerre et l'intégration du créole ou d'une langue ryukyu en littérature est finalement assez tardive. Sur le plan romanesque par exemple, *Malemort* d'Edouard Glissant (1928-2011) et *Dézaï* de Frankétienne (né en 1936), tous deux publiés en 1975, redonnent au créole le pouvoir de vivifier la langue littéraire et ouvrent la voie à la génération suivante, celle de Patrick Chamoiseau (né en 1953) et Raphaël Confiant (né en 1951), qui formulent une véritable théorie du métissage en cosignant *L'éloge de la créolité* (1989). A Okinawa, il faut attendre Higashi Mineo, lauréat du prix Akutagawa en 1972 avec *Okinawa no shōnen*, pour entendre des personnages s'exprimer en dialecte. Higashi ouvre la voie à des romanciers contemporains des auteurs de la créolité, qui s'enhardissent sur les chemins de l'expérimentation dialectale : Medoruma Shun de façon marginale et surtout Sakiyama Tami (née en 1953), qui en fait le cœur de sa création.

J'émetts l'hypothèse, en vue de futures recherches, que l'apparente synchronie esquissée ici entre les Ryūkyū et les Antilles autour de l'usage de la langue dominée en situation de diglossie n'est ni tout à fait fortuite ni un cas isolé. Elle doit se lire dans un contexte plus large qui, après la décolonisation politique (dès 1945 pour un certain nombre de pays asiatiques et 1960 pour beaucoup de pays africains) et économique (conférence de Bandung en 1955), voit venir le temps de la décolonisation culturelle et linguistique au moment où émerge un discours postcolonial. *Décoloniser l'esprit* (1986) est précisément le titre donné à l'essai de Ngũgĩ wa Thiong'o (né en 1938) auquel a été dédié une séance du séminaire méthodologique du CEJ à l'Inalco en 2019. L'écrivain kényan y revient sur la portée de son refus de continuer à écrire en anglais après son incarcération en 1977 pour s'exprimer dans sa langue natale, le kikuyu*.

* Occasion de m'essayer à la « triangulation des cultures », exercice comparatiste cher à l'anthropologue Kawada Junzō, qui venait confirmer mon intuition ► « **Langue et politique chez les écrivains d'Okinawa** » (2019)

Epilogue : bilan et perspectives

Près de 300'000 signes plus tard, ai-je réellement démontré ma capacité à maîtriser une stratégie de recherche dans un champ scientifique ? Une « stratégie » implique la capacité à coordonner ses actions en vue d'atteindre un but, et donc, la capacité à se projeter dans le futur. J'ai fait le choix de réorganiser ma production scientifique selon une perspective qui me paraît aujourd'hui plus pertinente que ne l'aurait été une approche purement chronologique. Mais vouloir donner une cohérence rétrospective à 25 années consacrées à la recherche n'était pas sans risques. Si mon ambition avait été d'emblée de saisir comment le champ de la « littérature » se reconfigura entre la période d'Edo et l'ère Meiji, et comment, redéfinie dans son sens moderne, celle-ci fut amenée à renégocier ses liens avec d'autres domaines à qui elle céda du terrain, mon parcours et mes choix auraient été différents. Et surtout, je me serais attelé à combler quelques vides trop flagrants qui ressortent de cette synthèse, car parmi les disciplines avec lesquelles la littérature moderne s'est peut-être trouvée le plus en concurrence, on trouve incontestablement la psychologie et la sociologie.

Je n'ai évoqué que brièvement la psychologie, dans la mesure où elle tint une place centrale dans la théorie de Tsubouchi Shōyō sur la construction des personnages de roman. Il s'empara alors d'un néologisme (*shinrigaku*), introduit depuis peu par Nishi Amane pour traduire la *Mental philosophy* (1857) de Joseph Haven, et qui s'imposa pour désigner plus généralement cette nouvelle science de l'esprit. La psychologie, comme bien d'autres disciplines, venait alors de faire son entrée à l'université sous forme de cours (1877), avant qu'une véritable chaire (1893) puis un laboratoire de psychologie expérimentale (1903) ne soient créés, et que la recherche ne s'organise enfin autour d'une société académique et d'une revue spécialisée (1912)¹²¹. Durant ce processus, elle se détacha de son substrat littéraire et philosophique pour s'affirmer comme une science quantitative, mais son influence sur la théorie littéraire resta importante. Pour preuve, il suffit de rappeler ici, à la suite de Michael Bourdaghs, que Natsume Sōseki enseignait l'anglais à l'Université impériale de Tōkyō en même temps que l'introducteur de la psychologie expérimentale au Japon, Mōtōra Yūjirō (1858-1912), et que, pour préparer son *Traité sur la littérature* (*Bungakuron*, 1907), il lut alors avidement les théoriciens de la discipline (Wilhelm Wundt, George Frederick Stout, William James)¹²².

Quant à la sociologie, elle se structura aussi comme matière universitaire dans la seconde moitié de l'ère Meiji. Mais d'emblée, les théories occidentales avaient séduit les milieux intellectuels. John Stuart Mill et Herbert Spencer étaient largement lus dans les années 1870 et 1880, notamment par les partisans du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple. Le développement de la théorie sociale au Japon allait ainsi de pair avec les revendications démocratiques et il existait un lien fort, au lendemain de la première guerre sino-japonaise, entre sociologie, socialisme et réformes sociales. Les membres de la première société académique de sociologie, fondée en 1896, s'inspiraient encore largement du socialisme libéral et du socialisme chrétien américains. La pénétration des théories allemandes et russes fut plus tardive et vint se heurter au tournant nationaliste au sein de la

¹²¹ Brian J. McVeigh, *The History of Japanese Psychology*, 2017.

¹²² Michael K. Bourdaghs, *A Fictional Commons*, 2021, chap. 2.

sociologie institutionnelle. Il restait toutefois des libéraux à l'université dans les années 1920 qui, à l'instar de Toda Teizō (1887-1955), appliquèrent les méthodes empiriques d'analyse à la société japonaise en menant des enquêtes sur les communautés rurales et urbaines¹²³. C'est sur cette question de l'enquête que me semble se dessiner un rapprochement entre la sociologie (l'ethnologie aussi dans une certaine mesure) et la littérature. La volonté de décrire la physionomie d'un groupe social existait déjà chez Saikaku ou Ikku à l'époque d'Edo, et les *Portraits des étudiants de notre époque* (*Tōsei shosei katagi*, 1885-1886) de Shōyō s'inscrivent dans cette continuité. Mais il me semble que le journalisme d'investigation et le développement de théories sociales à la fin du 19^e siècle amenèrent une certaine rigueur scientifique chez des écrivains, qui se passionnaient alors pour le naturalisme de Zola et fondèrent un roman dit « social » (Oguri Fuyō ou Gotō Chūgai par exemple).

Bref, il y aurait eu et il y a encore fort à faire pour étayer mon postulat de base. Aussi ne serait-il être question de « conclure » ce bilan de mi-parcours d'une vie de chercheur. Je souhaite néanmoins revenir sur deux points, relatifs à la difficulté d'écrire une histoire de la littérature japonaise au 19^e siècle : la reconfiguration des champs du savoir et ses effets à long terme sur la recherche, et la nécessité de mieux comprendre la formation intellectuelle et la vie des personnes qui incarnent la transition entre les périodes Edo et Meiji.

Deux considérations en forme de repentir

Comme je viens de le rappeler pour la psychologie et la sociologie, l'université instaura des coupures épistémologiques majeures dans l'organisation institutionnelle des champs du savoir. Le terme *kagaku* au sens moderne de « science » apparut vers 1881 sous la plume de Nishi Amane, et celui de « scientifique » (*kagakusha*), un peu plus tardif, désignait un professionnel qui consacre tout son temps à un champ spécifique de la science. On peut dire que la tendance à la spécialisation des savoirs n'est pas nouvelle. Si l'idéal du lettré confucéen exigeait de lui qu'il possède une vaste connaissance dans tous les domaines (*hakugaku*), certains savoirs comme la médecine, le *honzō*, l'astronomie ou les mathématiques, s'étudiaient à travers un corpus propre à la discipline, qui était enseigné dans les académies de fief ou les écoles privées¹²⁴. Mais plus qu'un simple morcellement des savoirs, l'ère Meiji apporta une complète reconfiguration.

On a pu voir comment la littérature, au sens restreint qui privilégie la dimension esthétique des textes, se distingua de l'histoire ou de la philosophie ; comment une partie des savoirs naturalistes (*honzō*) perdura dans la médecine traditionnelle chinoise (*kanpō*), alors que l'autre fut supplantée par les sciences naturelles occidentales (pharmacologie, biologie, botanique, zoologie, médecine, etc.) ; comment encore naquirent certaines nouvelles disciplines, comme l'ethno-folklore (*min-zokugaku*), en s'inventant des racines à l'époque d'Edo ; ou, ainsi que je viens de le mentionner, comment naquirent de nouvelles disciplines tout court, telle la psychologie ou la sociologie.

¹²³ Nozomu Kawamura, *Sociology and Society of Japan*, 1994 ; Shōji Kōkichi, « Institutionalization of Sociology in Japan », 1996.

¹²⁴ Yoshida Tadashi, « Edo jidai no kagaku shisō », 2012.

Presque systématiquement, cette reformulation de champs du savoir s'accompagne de changements dans la nomenclature. Cette question a été assez bien étudiée, et depuis longtemps. Sous l'angle, par exemple, de la création de méta-catégories conceptuelles (littérature, art, religion, philosophie, science, etc.) souvent empruntées à l'Occident¹²⁵. Plus généralement, on a souligné que le processus d'assimilation des nouvelles idées passa, dans la continuité de pratiques ancrées de longue date, par la traduction via le lexique du chinois littéraire, parfois en héritant des choix faits par les interprètes du hollandais à l'époque d'Edo ou des traductions de Chine continentale produites dans le cadre des échanges avec les Jésuites, ou en recyclant des termes confucéens tombés en désuétude, ou encore en inventant de nouveaux vocables¹²⁶.

Toutefois, passé ce constat, je suis moins sûr qu'on en ait toujours tiré les conséquences pour définir les objets de la recherche prémodernes, surtout lorsqu'il s'agit d'adopter une perspective qui aille au-delà des périodisations habituelles. Le *monogatari* de Heian n'est pas le *haishi* de la fin d'Edo, qui ne se confond pas avec le *shōsetsu* depuis Meiji. Les trois termes désignent plus ou moins des romans, mais ce « plus ou moins » est précisément problématique. Quelles caractéristiques communes en extrait-on quand on veut retracer mille ans d'histoire du « roman » japonais ? Qu'est-ce qui autorise cette entreprise sinon la fiction d'une continuité historique créée par les histoires modernes de la littérature ? Le problème n'est pas plus simple quand on a affaire à des termes morphologiquement stables au fil du temps – *shi* (histoire), *bungaku* (littérature) – mais qui ne sont synonymes d'une époque à l'autre qu'en apparence. L'histoire officielle (*sei-shi*) d'Edo n'a pas les mêmes enjeux et méthodes que l'histoire académique (*reki-shi*) de Meiji. Un lettré confucéen n'entend pas *bungaku* de la même manière qu'un écrivain moderne. Étudier le *honzō* d'Edo comme un moment de l'histoire des « sciences naturelles » (*hakubutsugaku*) a l'avantage de nous rendre familier et immédiatement identifiable l'objet de l'analyse, mais l'on court le risque de mal comprendre sa logique propre. En outre, dans ses objectifs et ses méthodes, le *honzō* ne paraît pas tout à fait différent de ce que l'on appelait en Europe entre le 16^e et 19^e siècle l'« histoire naturelle ». On doit à Michel Foucault d'avoir aiguisé notre conscience de ces grandes mutations sémantiques souterraines¹²⁷. Mais au vieux problème de la « coupure épistémologique », pensé comme une incommensurabilité temporelle, s'ajoute ici une incommensurabilité géographique. Dès lors, sur quelles bases terminologiques devons-nous construire la comparaison sans risquer l'anachronisme (science naturelle) ou l'eurocentrisme (histoire naturelle) ?

Il peut être utile de revenir à Marcel Detienne pour tenter de formuler un objet qui rende la comparaison possible entre le temps de la première modernité (*kinsei*) et

¹²⁵ Outre Suzuki Sadami pour le concept de littérature (*Nihon no bungaku gainen*, 1998), on peut notamment citer Satō Dōshin (*Modern Japanese Art and the Meiji State*, 2011) ou Jason Ananda Josephson (*The Invention of Religion in Japan*, 2012).

¹²⁶ Voir par ex. Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidentale*, 2016, p. 46-56.

¹²⁷ « On veut faire des histoires de la biologie au XVIII^e siècle ; mais on ne se rend pas compte que la biologie n'existait pas et que la découpe du savoir, qui nous est familière depuis plus de cent cinquante ans, ne peut pas valoir pour une période antérieure. Et que si la biologie était inconnue, il y avait à cela une raison bien simple : c'est que la vie elle-même n'existait pas. Il existait seulement des êtres vivants, et qui apparaissaient à travers une grille du savoir constituée par l'histoire naturelle. » (Michel Foucault, *Les mots et les choses*, 1966, p. 139)

celui de l'après 1868 (*kindai*), entre l'espace japonais ou est-asiatique et l'Europe occidentale, sans en aplanir les différences. « Comparer l'incomparable » pour Detienne signifiait par exemple s'interroger sur les pratiques d'assemblée, sur « les manières inédites de délibérer en commun des affaires du groupe, dans des cultures de l'ailleurs comme dans les sociétés du passé », et non pas vouloir faire d'emblée une histoire de la « démocratie » qui emprunterait « la voie express reliant l'Athènes de Périclès à la Révolution de 1789 »¹²⁸. C'est du moins ce que j'ai tenté de faire dans mon inédit en scrutant les lieux légitimes dans l'objet livre où un auteur s'autorise à prendre la parole en son nom propre.

Dans le cas du Japon de l'ère Meiji, les coupures épistémologiques, là où elles eurent lieu, furent souvent assez brutales et rapides. Cela nous autorise, je crois, à tenter de les penser à hauteur d'individu. D'où l'accent que j'aimerais porter sur la notion de génération. Comme on l'a vu, elle est centrale chez Katō Shūichi pour son histoire de la littérature aux 19^e et 20^e siècles (générations de 1830, 1868, 1885, 1900, etc.), mais aussi dans les travaux de Narita Ryūichi sur l'histoire intellectuelle de l'après-guerre.

Si l'on s'en tient à la définition de Karl Mannheim, une génération se définit comme un groupe d'individus partageant le même horizon et doit être caractérisée non seulement historiquement, mais aussi spatialement et socialement¹²⁹. Il est bien connu que, pour le cas qui nous préoccupe, ce sont des jeunes guerriers issus de la petite noblesse du Sud-Ouest qui jouèrent un rôle de premier plan dans la restauration du pouvoir impérial (1867) et la guerre civile de Boshin (1868-1869) qui s'en suivit. On connaît assez bien en France les grandes figures de cette période dite de Bakumatsu-Ishin (1853-1877). Au moins Saigō Takamori (1828-1877) et Sakamoto Ryōma (1836-1867), qui conservent jusqu'à aujourd'hui une forte présence dans l'imaginaire collectif japonais, mais les noms d'Itagaki Taisuke (1837-1919), Ōkuma Shigenobu (1838-1922), Kido Takayoshi (1833-1877) ou Ōkubo Toshimichi (1830-1878) ne nous sont pas tout à fait étrangers et trouvent leur place dans toutes les histoires du Japon un tant soit peu sérieuses. Les penseurs des « Lumières de Meiji » – Fukuzawa Yukichi (1835-1901), Nishi Amane (1829-1897) ou un peu plus jeune, Nakae Chōmin (1847-1901) – ont été beaucoup étudiés en France, et depuis longtemps. Grâce à Christiane Séguy, des textes autobiographiques des journalistes Fukuchi Gen'ichirō (1841-1906) et Suehiro Tetchō (1849-1896) sont aussi accessibles¹³⁰. Voilà la génération 1830-1850, celle qui, comme le disait Fukuzawa, a « vécu deux vies », c'est-à-dire dans deux régimes politiques très différents.

Toutefois, il me semble que le tableau est loin d'être complet. Si je m'en tiens aux personnages évoqués dans cette synthèse, il nous faudrait y faire figurer, par ordre de naissance : l'auteur de littérature populaire Kanagaki Robun (1829-1894), le journaliste Narushima Ryūhoku (1837-1884), le botaniste Tanaka Yoshio (1838-1916), l'historien Kume Kunitake (1839-1931), l'administrateur colonial et ethnographe Sasamori Gisuke (1845-1915), les politiciens et écrivains Yano Ryūkei (1851-1931) et Tōkai Sanshi (1853-1922). À l'exception de Robun, fils de pêcheur, ce sont tous d'anciens guerriers, qui contribuèrent à la construction d'un monde nouveau. Mais il faudrait bien mieux connaître leur trajectoire, leur « double vie »,

¹²⁸ Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable*, 2000, p. 14-15.

¹²⁹ Karl Mannheim, *Das Problem der Generationen*, 1928 (trad. fr. 1990).

¹³⁰ Christiane Séguy, *Du sabre à la plume*, 2014.

et comprendre par exemple à quelle vision du monde ils crurent devoir renoncer, comment ils se réformèrent intellectuellement, ou encore pourquoi de nouveaux courants de pensée leur parurent plus pertinents pour affronter les changements en cours.

C'est là, indéniablement, un point faible de mon inédit. Divisé en trois moments – Edo, Meiji, Taishō-Shōwa – il laisse un grand vide générationnel au point d'articulation entre les deux premiers. D'un côté les grands littérateurs nés au 18^e siècle – Kyōden (1761-1816), Bakin (1767-1848), Shunsui (1790-1844) ; de l'autre les romanciers qui ont fondés les lettres modernes et sont nés juste avant la Restauration, dans les années 1860 – Shōyō (1859-1935), Ōgai (1862-1922), Shimei (1864-1909), Rohan (1867-1947). Près de cent ans les séparent ! Il faudra, en vue de la publication de ce travail, y insérer justement Kanagaki Robun, Narushima Ryūhoku ou Tōkai Sanshi et se demander en quoi ils eurent peut-être une manière singulière de se projeter dans leurs œuvres. On sait déjà que Sanshi a écrit avec *Kajin no kigū* un cas assez unique d'autobiographie romancée.

Perspectives en perspective

Quant aux projets en cours et à venir, ainsi que les perspectives à court et moyen terme qu'ils ébauchent, je les ai déjà évoqués assez en détail dans chacune des quatre parties. Certains sont fondés sur des travaux déjà bien engagés, d'autres sont davantage programmatiques. Pour reformuler les choses différemment, je dégagerai en conclusion deux orientations générales qui guideront ma recherche.

La première s'inscrit dans le prolongement de ma thèse, qui m'a défini comme spécialiste de l'histoire littéraire et du roman de l'ère Meiji en particulier, et dont le champ s'est étendu, en remontant le temps, vers l'époque d'Edo et en particulier les auteurs de fictions de divertissement actifs entre 1780 et 1850. J'ai fréquenté plus assidument que d'autres certains auteurs (Bakin, Shōyō, Rohan), je me suis intéressé à quelques genres (*kibyōshi* ou roman politique), à des pratiques d'écriture (les descriptions d'après nature, *shasei*), aux évolutions formelles du roman (linguistiques et narratives), mais j'en ai aussi abordé différents aspects moins étudiés (matériels ou juridiques). Je poursuivrai mes explorations du 19^e siècle littéraire dans différents projets déjà constitués à l'occasion des nouveaux contrats quinquennaux de 2024 : « Formes du texte, usages de l'image dans les livres japonais » (CRCAO : M. Hayek, A. Horiuchi, M. Simon-Oikawa), « Promotion symbolique et marchande du livre et de la littérature dans le Japon moderne et contemporain » (CRCAO : C. Castellvi, T. Garcin, G. Peloux), « Diaglossie littéraire en Asie orientale moderne et contemporaine » (Ifrae : E. Lozerand, V. Vuilleumier). N'étant pas porteur de ces projets, il ne s'agira pas de développer de nouvelles thématiques, mais d'approfondir des sujets qui me sont déjà familiers, à savoir et respectivement, les métafictions dans les livres comiques illustrés, les transformations du système éditorial, et la place du chinois littéraire dans les romans politiques. Mon objectif premier restera ici d'étoffer et de publier mon inédit sur l'auteur en son texte.

La seconde orientation procède de ce que j'ai appelé au premier chapitre mon « tournant historien » vers 2010 et concerne l'extension générique de mes objets d'étude (toujours des textes) vers les savoirs écrits, en particulier les connaissances sur les territoires et leurs ressources naturelles et culturelles. Je continuerai de

consolider mes connaissances sur la région Satsuma-Ryūkyū, en complétant le tour d’horizon des principaux ouvrages (imprimés ou manuscrits) consacrés à l’histoire, au folklore et légendes, coutumes et parlers locaux, à l’inventaire des ressources naturelles ou aux descriptions des lieux célèbres, ainsi qu’aux récits de voyageurs, d’exilés ou d’ambassadeurs, avec toujours la même volonté d’articuler l’échelle locale au contexte national et global. A court et moyen terme, mes efforts seront consacrés plus spécifiquement à l’histoire naturelle (*honzō*) à travers deux projets que j’ai déjà mentionnés, soit 1) l’édition commentée d’un exemplaire du *Honzō zūfu* conservé au Musée Guimet pour le compte des éditions Citadelle & Mazenod (codirection avec M. Hayek) ; et 2) la formation d’un réseau de chercheurs travaillant sur les conceptions de la nature à l’époque d’Edo (codirection avec R. Steineck, C. Uhl, M. Hayek, E. Machotka) et qui commencera par la prospection de financements au niveau des différentes agences nationales et européennes (ANR, FNSRS, JSPS, ERC).

Bibliographie

A

- Anderson Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Verso, 1983
- Ansart Olivier, *Paraître et prétendre. L'imposture du bushidō dans le Japon pré-moderne*, Les Belles Lettres, 2020
- Aron Paul, « Politique », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques, Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Presses Universitaires de France, 2002
- Aron Paul et Viala Alain, *Sociologie de la littérature*, Presses Universitaires de France, 2006
- Asai Kiyoshi, *Sakka no genkōryō*, Yagi shoten, 2015

B

- Barthes Roland, « La mort de l'auteur », *Manteia*, no 5, 1968, p. 12 -17
- Beerens Anna, *Friends, Acquaintances, Pupils and Patrons. Japanese Intellectual Life in the Late Eighteenth Century: A Prosopographical Approach*, Leiden University Press, 2006
- Bénichou Paul, *L'Écrivain et ses travaux*, José Corti, 1967
- Bensa Alban et François Pouillon, *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*, Anacharsis, 2012
- Berque Augustin, *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, Gallimard, 1986
- Berque Augustin, *Les raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse*, Hazan, 1995
- Bhowmik Davinder, *Writing Okinawa. Narrative acts of identity and resistance*, Routledge, 2008
- Bhowmik Davinder & Rabson Steve, *Islands of Protest: Japanese Literature from Okinawa*, University of Hawaii Press, 2017
- Boumediene Samir, *La colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du 'Nouveau Monde' (1492-1750)*, Éditions des mondes à faire, 2016
- Bourdagh Michael (éd.), *The Linguistic Turn in Contemporary Japanese Literary Studies. Politics, Language, Textuality*, University of Michigan Press, 2010
- Bourdagh Michael, *A Fictional Commons. Natsume Sōseki and the Properties of Modern Literature*, Duke University Press, 2021
- Bourdieu Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, 1992
- Brunn Alain (éd.), *L'auteur*, Flammarion, 2001

C

- Caillet Laurence et Beillevaire Patrick, « Japon », dans Pierre Bonte et Michel Izard (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Presses Universitaires de France, 2010
- Carnino Guillaume et al. (dir.), *Histoire des techniques. Mondes, sociétés, cultures (XVIe- XVIIIe siècles)*, Presses Universitaires de France, 2016
- Chakrabarty Dipesh, *Provincialising Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton University Press, 2000
- Christy Alan, *A Discipline on Foot. Inventing Japanese Native Ethnography*, Rowman & Littlefield, 2012
- Clifford James & Marcus George (éd.), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, University of California Press, 1986
- Compagnon Antoine, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Cours à l'Université Paris 4, 2002 [publié en ligne par www.fabula.org]

D

- Dars Jacques et Chan Hingho, *Comment lire un roman chinois ?*, Philippe Picquier, 2001
- Debaene Vincent, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Gallimard, 2010
- Denis Benoît, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Seuil, 2000
- Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005
- Detienne Marcel, *Comparer l'incomparable*, Seuil, 2000
- Diu Isabelle et Parinet Elisabeth, *Histoire des auteurs*, Perrin 2013
- Docklès Pierre, *Le sucre et les larmes. Bref essai d'histoire et de mondialisation*, Descartes & Cie, 2009

F

- Foucault Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, 1966
 Foucault Michel, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63 (3), 1969, p. 73-104
 Fukuoka Maki, *The Premise of Fidelity. Science, Visuality, and Representing the Real in Nineteenth-Century Japan*, Stanford University Press, 2012
 Fukuta Ajio 福田アジオ, *Nihon no minzokugaku. No no gakumon no nihyakunen* 日本の民俗学 : 「野」の学問の二〇〇年, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 2009

G

- Geertz Clifford, *The Interpretation of Cultures*, Basic Books, 1973
 Goody Jack, *The Theft of History*, Cambridge University Press, 2006
 Goody Jack, *Renaissances. The One or the Many?*, Cambridge University Press, 2010
 Goree Robert, *Printing Landmarks. Popular Geography and Meisho Zue in Late Tokugawa Japan*, Harvard University Press, 2020
 Groemer Gerald, *Portraits of Edo and Early Modern Japan. The Shogun's Capital in Zuihitsu Writings (1657-1855)*, Palgrave Macmillan, 2019

H

- Hino Tatsuo 日野龍夫, « Kinsei bungaku ni arawareta ikokuzō » 近世文学に現われた異国像, in Asao Naohiro 朝尾直弘 (éd.), *Nihon no kinsei* 日本の近世, Chūō kōronsha 中央公論社, 1991
 Hirano Kei 平野恵, *Engei no tatsujin. Honzōgakusha Iwasaki Kan.en* 園芸の達人本草学者・岩崎灌園, Heibonsha 平凡社, 2017
 Hiraoka Toshio 平岡敏夫, *Nihon kindai bungaku no shuppatsu* 日本近代文学の出発, Haniwa shobō 塙書房, 1992
 Hirata Yumi 平田由美, « Kindai bungaku ni okeru romanesuku no keifu. Rohan no 'katari' o megutte » 近代文学におけるロマネスクの系譜―露伴の「語り」をめぐって, *Kokugo kokubun* 国語国文, 54 (6), 1985, p. 1-16
 Hobsbawm Eric et Ranger Terence (éd.), *The Invention of Tradition*, Cambridge University Press, 1983
 Honzo zufu, introduction de Martyn Rix et Masumi Yamanaka, Kew Royal Botanic Gardens, 2020

I

- Ibi Takashi 揖斐高, *Edo no bunjin saron. Chishikijin to geijutsusha-tachi* 江戸の文人サロン : 知識人と芸術家たち, Yoshikawa kōbunkan 吉川弘文館, 2009
 Ikeda Kyle, *Okinawa War Memory. Transgenerational trauma and the war fiction of Medoruma Shun*, Routledge, 2014
 Ikezawa Natsuki 池澤夏樹 (éd.), *Nihon bungaku zenshū* 日本文学全集, 30 vol., Kawade shobō shinsha 河出書房新社, 2014-2020
 Inaga Shigemi, « La réinterprétation de la perspective linéaire au Japon (1740-1830) et son retour en France (1860-1910) », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* vol. 49 (1983), p. 29-45
 Itasaka Yōko 板坂耀子 (éd.), *Kinsei kikō shūsei* 近世紀行集成, Kokusho kankōkai 国書刊行会, 1991
 Itasaka Yōko, *Edo o aruku. Kinsei kikōbun no sekai* 江戸を歩く : 近世紀行文の世界, Ashi shobō 葦書房, 1993
 Itasaka Yōko, *Edo no tabi o yomu* 江戸の旅を読む, Perikansha ぺりかん社, 2002
 Itasaka Yōko (éd.), *Kinsei kikōbun shūsei* 近世紀行文集成, 2 vol., Ashi shobō 葦書房, 2002
 Itasaka Yōko, *Edo no kikōbun. Taihei no yo no tabibito-tachi* 江戸の紀行文 : 泰平の世の旅人たち, Chūōkōron shinsha 中央公論新社, 2011
 Itasaka Yōko, Munemasa Isoo 宗政五十緒 (éd.), *Tōroki, Kishi kikō, Saiyūki* 東路記・己巳紀行・西遊記, Iwanami shoten 岩波書店, 1991
 Itō Sei 伊藤整, *Shōsetsu no hōhō* 小説の方法, Kawade shobō 河出書房, 1948
 Iwashita Tetsunori 岩下哲典, *Edo no Napoleon densetsu. Seiyō eiyūden wa dō yomareta ka* 江戸のナポレオン伝説 : 西洋英雄伝はどう読まれたか, Chūōkōron shinsha 中央公論新社, 1999

J

Josephson Jason Ananda, *The Invention of Religion in Japan*, University of Chicago Press, 2012

K

Kamei Hideo 亀井秀雄, *Kansei no henkaku* 感性の変革, Kōdansha 講談社, 1983

Kamei Hideo, 'Shōsetsu' ron. 'Shōsetsu shinzui' to kindai 「小説」論：『小説神髓』と近代,
Iwanami shoten 岩波書店, 1999

Karaki Junzō 唐木順三, *Nihonjin no kokoro no rekishi* 日本人の心の歴史, Chikuma shobō 筑摩書
房, 1976

Karatani Kōjin 柄谷行人, *Nihon kindai bungaku no kigen* 日本近代文学の起源, Kōdansha 講談社,
1980

Karatani Kōjin, *Kindai bungaku no owari* 近代文学の終わり, Inscript インスクリプト, 2005

Katō Shūichi 加藤周一, *Nihon bungakushi josetsu* 本文学史序説, 2 vol., Chikuma shobō 筑摩書
房, 1975-1980 (trad. fr. E. Dale Saunders, 3 vol., Fayard, 1985-1986)

Kawamura Nozomu, *Sociology and Society of Japan*, Kegan Paul, 1994

Keene Donald, *A History of Japanese Literature*, 4 vol., Columbia University Press, 1976-1993

Kigoshi Shunsuke 木越俊介, *Chi to ki de meguru kinsei chishi. Meisho-zue to shokoku kidan* 知と奇
でめぐる近世地誌：名所図会と諸国奇談, Heibonsha 平凡社, 2023

Kitamura Shirō 北村四郎 et al. (éd.), *Honzō zufu sōgō kaisetsu* 本草図譜総合解説, 4 vol., Dōhōsha
同朋舎, 1986-1991

Kobayashi Hideo 小林秀雄, *Watakushi shōsetsuron* 私小説論, Sakuhinsha 作品社, 1935

Kōkichi Shōji, « Institutionalization of Sociology in Japan », in Su-Hoon Lee (éd.), *Sociology in
East Asia and Its Struggle for Creativity*, International Sociology Association, 1996, p. 33-43

Kōno Kimiko 河野貴美子, Wiebke Denecke et al. (dir.), *Nihon 'bun'gakushi* 日本「文」学史, 3 vol.,
Bensei shuppan 勉誠出版, 2015-2019

Kornicki Peter, « The Survival of Tokugawa Fiction in the Meiji Period », in *Harvard Journal of
Asiatic Studies*, n. 41 (1981), p. 461-482

Kubota Jun 久保田淳 et al. (éd.), *Iwanami kōza : Nihon bungakushi* 岩波講座 日本文学史, 17 vol.,
Iwanami shoten 岩波書店, 1996-1997

Kuhn Thomas, *The Structure of Scientific Revolutions*, University of Chicago Press, 1962

L

Lachaud François, *Le vieil homme qui vendait du thé. Excentricité et retrait du monde dans le
Japon du XVIIIe siècle*, Cerf, 2010

Lamoureux Christian, *La dynastie de Song. Histoire générale de la Chine (960-1279)*, Les Belles
Lettres, 2022

Le Goff Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Seuil, 2014

Lévi Jean, *La Chine romanesque. Fictions d'Orient et d'Occident*, Seuil, 1995

Lévy Christine (éd.), « La modernisation du Japon revisitée », *Ebisu*, n. 44 (2010).

Lozerand Emmanuel, *Récits et chroniques historiques d'Ōgai Mori Rintarō*, thèse de doctorat,
Inalco, 1995

Lozerand Emmanuel, *Littérature et génie national. Naissance d'une histoire littéraire dans le
Japon du XIXe siècle*, Les Belles Lettres, 2005

Lukács Georg, *Der historische Roman*, Aufbau Verlag, 1955 (trad. fr. Robert Saille, *Le roman
historique*, Payot, 1965)

Lurie David, « Fudoki gazetteers », in Haruo Shirane et Tomi Suzuki (éd.), *The Cambridge History
of Japanese Literature*, Cambridge University Press, 2016, p. 45-49

M

Maeda Ai 前田愛, *Kindai dokusha no seiritsu* 近代読者の成立, Yūseidō 有精堂, 1973

Maës Hubert, *Hiraga Gennai et son temps*, École française d'Extrême-Orient, 1970

Maës Hubert, « Les voyages fictifs dans la littérature japonaise de l'époque d'Edo », dans Hiraga
Gennai, *Histoire galante de Shidōken*, L'Asiatèque, 1979

Mannheim Karl, *Das Problem der Generationen*, 1928 (*Le problèmes des générations*, trad. de
Gérard Mauger et Nia Perivolaropoulou, Nathan, 1990)

Marc Aurèle, *Écrits pour lui-même*, texte établi et traduit par Pierre Hadot, Les Belles Lettres, 1998

- Marcon Federico, *The Knowledge of Nature and the Nature of Knowledge in Early Modern Japan*, Chicago University Press, 2015
- Masumi yūranki kankōkai 眞澄遊覧記刊行會, *Masumi Yūranki 眞澄遊覧記*, Sangensha 三元社, 1929-1930
- McVeigh Brian, *The History of Japanese Psychology. Global Perspectives (1875-1950)*, Bloomsbury, 2017
- Medoruma Shun, *L'âme de Kōtarō contemplait la mer*, tr. de Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin et Corinne Quentin, Zulma, 2014
- Medoruma Shun, *Les pleurs du vent*, tr. de Corinne Quentin, Zulma, 2016
- Mehl Margaret, *History and the State in Nineteenth-Century Japan. The World, the Nation, and the Search for a Modern Past*, Sound Book Press, 1998 (2017)
- Meizoz Jérôme, *L'œil sociologue et la littérature*, Slatkine, 2004
- Meizoz Jérôme, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Slatkine, 2007
- Métailié George, *Science and Civilisation in China*, vol. 6.4 « Traditional Botany », Cambridge University Press, 2015
- Milasi Luca, *Gli scrittori Meiji e la Cina. Suggestioni letterarie nella produzione di Mori Ōgai, Natsume Sōseki e Kōda Rohan*, Libreria Universitaria, 2011
- Miura Nobutaka 三浦信孝 (dir.), *Sengo shisō no hikari to kage* 戦後思想の光と影, Fūkōsha 風行社, 2016
- Molasky Michael, *The American Occupation of Japan and Okinawa. Literature and Memory*, Routledge, 1999
- Molasky Michael & Rabson Steve (éd.), *Southern Exposure. Modern Japanese Literature from Okinawa*, University of Hawaii Press, 2000
- Molinié George et Viala Alain, *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopolitique de Le Clézio*, Presses Universitaires de France, 1993

N

- Narushima Ryūhoku, *New Chronicles of Yanagibashi and Diary of a Journey to the West*, tr. de Matthew Fraleigh, Cornell University Press, 2010
- Needham Joseph, *Science and Civilisation in China*, Cambridge University Press, 1954-
- Needham Joseph, *Science and Civilisation in China*, vol. 6.1 « Botany », Cambridge University Press, 1986
- Nihon shomin seikatsu shiryō shūsei* 日本庶民生活史料集成, 31 vol., San.ichi shobō 三一書房, 1968-1984
- Noborio Yutaka 登尾豊, « Kōda Rohan no sōzōryoku to buntai » 幸田露伴の想像力と文体, *Kokubungaku* 國文學, 25 (10), 1980, p. 98-103
- Noyama Kashō 野山嘉正, *Kindai shōsetsu no seiritsu. Meiji no seishun* 近代小説の成立 : 明治の青春, Iwanami shoten 岩波書店, 1997

O

- Ochi Haruo 越智治雄, *Kindai bungaku no tanjō* 近代文学の誕生, Kōdansha 講談社, 1975
- Origas Jean-Jacques, *La lampe d'Akutagawa. Essais sur la littérature japonaise moderne*, Les Belles Lettres, 2008
- Ortabasi Melek, *The Undiscovered Country. Text, Translation, and Modernity in the Work of Yanagita Kunio*, Harvard University Press, 2014
- Ōtsu Yuichi 大津雄一, 'Heike monogatari' no saitan. Tsukurareta kokumin jojishi 『平家物語』の再誕 : 創られた国民叙事詩, NHK shuppan NHK 出版, 2013
- The Oxford History of Historical Writing*, 5 vol., Oxford UP, 2011-2012
- Ozaki Hotsuki 尾崎秀樹, *Rekishi bungaku-ron. Henkakuki no shiza* 歴史文学論 : 変革期の視座, Keiso shobō 勁草書房, 1976

P

- Pestre Dominique (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, 3 vol., Seuil, 2015
- Pigeot Jacqueline et Tschudin Jean-Jacques, *La littérature japonaise*, Presses Universitaires de France, 1983 (2^e éd. 1995)
- Pimpaneau Jacques, *Histoire de la littérature chinoise*, Philippe Picquier, 1989

- Plutschow Herbert, *A Reader in Edo Period Travel*, Brill, 2006
 Poch Daniel, *Licentious Fictions. Ninjō and the Nineteenth-Century Japanese Novel*, Columbia University Press, 2019
 Pomeranz Kenneth, *The Great Divergence. China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton University Press, 2000
 Privat Jean-Marie et Scarpa Marie, *Horizons ethnocritiques*, Presses Universitaires de Nancy, 2010

R

- Rapport Nigel, *Social and Cultural Anthropology. The Key Concepts*, Routledge, 3^e éd., 2014
 Roullier Caroline *et al.*, « Historical collections reveal patterns of diffusion of sweet potato in Oceania obscured by modern plant movements and recombination », in *Proceedings of the National Academy of Science*, n. 110 (2012)

S

- Saitō Mareshi 齋藤希史, *Kanbunmyaku to kindai Nihon. Mō hitotsu no kotoba no sekai* 漢文脈と近代日本：もう一つのことばの世界, Nihon hōsō shuppan kyōkai 日本放送出版協会, 2007
 Sakai Cécile, *Histoire de la littérature populaire japonaise. Faits et perspectives (190-1980)*, L'Harmattan, 1987
 Sakai Usaku 酒井卯作 (éd.), *Nantō ryokō kenbunki* 南島旅行見聞記, Shinwasha 森話社, 2009
 Sakai Usaku, *Yanagita Kunio to Ryūkyū. 'Kainan shōki' o yomu* 柳田国男と琉球：『海南小記』をよむ, Shinwasha 森話社 2010
 Sapiro Gisèle, *Les écrivains et la politique en France. De l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, Seuil, 2018
 Sartre Jean-Paul, « Qu'est-ce que la littérature ? », dans *Situations II*, Gallimard, 1947
 Satake Akihiro 佐竹昭広 *et al.* (éd.), *Shin Nihon koten bungaku taikei* 新日本古典文学大系, 100 vol., Iwanami shoten 岩波書店, 1989-2005
 Satō Dōshin, *Modern Japanese Art and the Meiji State*, Getty Publications, 2011
 Ségué Christiane, *Du sabre à la plume. Mémoires de journalistes engagés de l'époque Meiji*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2014
 Servoise Sylvie, *La littérature engagée*, Gallimard, 2023
 Shimamura Teru 島村輝, « Seiji to bungaku » 政治と文学, in Ishihara Chiaki 石原千秋 *et al.* (éd.), *Yomu tame no riron. Bungaku, shisō, hihiyō* 読むための理論—文学・思想・批評, 1991, p. 258-261
 Shimizu Mitsuaki 清水光明, *'Kinseika'-ron to Nihon. 'Higashi Ajia' no toraekata o megutte* 「近世化」論と日本：「東アジア」の捉え方をめぐって, Bensei shuppan 勉誠出版, 2015
 Shirane Haruo et Suzuki Tomi (éd.), *The Cambridge History of Japanese Literature*, Cambridge University Press, 2016
 Sieffert René, *La littérature japonaise*, Publications orientalistes de France, 1961 (nouvelle édition mise à jour 1986)
 Souyri Pierre-François, *Moderne sans être occidental. Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Gallimard, 2016
 Stocking George (éd.), *Romantic Motives. Essays on Anthropological Sensibility (History of Anthropology, vol. 6)*, University of Wisconsin Press, 1989
 Struve Daniel et Tschudin Jean-Jacques, *La littérature japonaise*, Gallimard, 2008 (4^e éd. 2022)
 Supiot Alain, *La gouvernance par les nombres. Cours au Collège de France 2012-2014*, Fayard, 2015
 Suzuki Hiroyuki 鈴木廣之, *Kōkoka-tachi no 19 seiki. Bakumatsu Meiji ni okeru 'mono' no arukeorōjii* 好古家たちの19世紀：幕末明治における《物》のアルケオロジー, 2003 (trad. angl. Maki Fukuoka, *Antiquarians of Nineteenth-Century Japan*, Getty Publications, 2022)
 Suzuki Sadami 鈴木貞美, *Nihon no 'bungaku' o kangaeru* 日本の「文学」を考える, Kadokawa shoten 角川書店, 1994
 Suzuki Sadami, *Nihon no 'bungaku' gainen* 日本の「文学」概念, Sakuhinsha 作品社, 1998
 Suzuki Sadami, *'Nihon bungaku' no seiritsu* 「日本文学」の成立, Sakuhinsha 作品社, 2009

T

- Takahashi Kazuo 高橋和夫, *Nihon bungaku to kishō* 日本文学と気象, Chūō kōronsha 中央公論社, 1978
- Takagi Ichinosuke 高木市之助 *et al.* (éd.), *Nihon koten bungaku taikei* 古典文学大系, 100 vol., Iwanami shoten 岩波書店, 1957-1967
- Toyosawa Nobuko, *Imaginative Mapping. Landscape and Japanese Identity in the Tokugawa and Meiji Eras*, Harvard University Press, 2019
- Tuck Robert, « *Nihon gaishi* goes global. A translation history of a nineteenth-century blockbuster », in *Monumenta Nipponica* n. 76 (2021), p. 69-115
- Tynianov Iouri, « De l'évolution littéraire », 1928 (in *Formalisme et histoire littéraire*, tr. de Catherine Depretto-Genty, L'Âge d'Homme, 1965)

U

- Uchida Takeshi 内田武志 & Minamoto Tsuneichi 宮本常一 (éd.), *Sugae Masumi yūranki* 菅江真澄 遊覧記, 5 vol., Heibonsha 平凡社, 1965-1968
- Ueda Atsuko, *Concealment of Politics, Politics of Concealment. The Production of "Literature" in Meiji Japan*, Stanford University Press, 2007
- Ueda Atsuko *et al.* (éd.), *The Politics and Literature Debate in Postwar Japanese Criticism 1945-1952*, Lexington Books, 2017
- Ueno Masuzō 上野益三, *Nihon hakubutsugaku-shi* 日本博物学史, Hoshino shoten 星野書店, 1948
- Ueno Masuzō, *Satsuma hakubutsugaku-shi* 薩摩博物学史, Tsukasa shobō つかさ書房, 1982

V

- Van Bremen Jan & Shimizu Akitoshi (éd.), *Anthropology and Colonialism in Asia and Oceania*, Routledge, 1998
- Viala Alain, *Naissance de l'écrivain*, Éditions de Minuit, 1985

W

- Walley Glynn, *Good Dogs. Edification, Entertainment, and Kyokutei Bakin's Nansō Satomi hakkenden*, Cornell University Press, 2017
- Wang Frédéric (dir.), « Modernités en Asie orientale », *Diogenes*, n° 277-278, 2022
- Weber Max, *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus*, 1904-1905 (*L'éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, tr. de Jacques Chavy, Plon, 1964)
- White Hayden, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-century Europe*, John Hopkins University Press, 1973

Y

- Yabe Ichirō 矢部一郎, *Edo no honzō. Yakubutsugaku to hakubutsugaku* 江戸の本草 : 薬物学と博物学, Saiensusha サイエンス社, 1984
- Yamada Shunji 山田俊治, « Jūkyū seiki bungaku kenkyūkai ni tsuite » 十九世紀文学研究会について, *Nihon kindai bungaku* 日本近代文学, 102 (0), 2020, p. 95-100
- Yamazaki Kazuhide 山崎一穎, « Rekishi jojutsu to bungaku » 歴史叙述と文学, in Noyama Kashō 野山嘉正 *et al.* (éd.), *Iwanami kōza Nihon bungakushi* 岩波講座日本文学史, vol. 12, Iwanami shoten 岩波書店, 1996, p. 219-246
- Yanagida Izumi 柳田泉, *Meiji no rekishi shōsetsu kenkyū* 明治の歴史小説研究, *Nihon bungaku kōza* 日本文学講座, vol. 11, Shinchōsha 新潮社, 1927
- Yanagita Kunio 柳田國男, *Sugae Masumi* 菅江真澄, Sōgensha 創元社, 1942
- Yoshida Tadashi, « Edo jidai no kagaku shisō. Kagaku chishiki no keiju » 江戸時代の科学思想—科学知識の継受, in Tajiri Yūichirō 田尻祐一郎 *et al.* (éd.), *Nihon shisōshi kōza* 日本思想史講座, vol. 3, Perikansha ペリカン社, 2012, p. 297-329

Z

- Zwicker Jonathan, *Practices of the Sentimental Imagination. Melodrama, the Novel, and the Social Imaginary in Nineteenth-century Japan*, Harvard University Press, 2006

Table des matières

Ouverture : aux origines de la littérature japonaise moderne	1
1. Dettes intellectuelles et engagements collectifs.....	5
De Philippe Borgeaud : l'invitation au relativisme.....	5
De Ninomiya Masayuki : le goût des lettres	6
D'Andō Hiroshi et Nagashima Hiroaki : la rigueur philologique.....	7
De Yamamoto Ryō et Deguchi Tomoyuki : le sens du travail en équipe	8
De Patrizia Lombardo : les encouragements à poursuivre.....	9
Paris : le Centre d'études sur le Japon.....	9
Genève : le Département d'études est-asiatiques	10
Tōkyō : l'Institut français de recherche sur le Japon.....	12
Lyon : l'Institut d'études transtextuelles et transculturelles	13
Paris : le Centre de recherches sur les civilisations de l'Asie orientale	14
2. Repenser l'histoire de la littérature au 19 ^e siècle.....	17
Transformation du concept de « littérature » : de bun à bungaku	17
Dépasser le corpus d'œuvres et les histoires littéraires modernes.....	19
Une modernisation en deux temps.....	20
L'approche dix-neuviémiste	24
Une étude sur l'émergence de la notion moderne d'auteur.....	25
La « littérature » et ses frontières.....	28
3. Littérature et histoire : le roman historique.....	33
De l'historiographie confucéenne à l'histoire moderne.....	35
La vision cosmique dans le récit épique selon Kyokutei Bakin	38
Faits et fiction dans le roman politique selon Yano Ryūkei	40
La psychologie dans le roman historique selon Tsubouchi Shōyō	41
Le refus de fiction dans les biographies historiques de Rohan	43
Les romans historiques érudits : un premier bilan	44
Perspective 1 : Tametomo aux Ryūkyū, généalogie d'une légende.....	47
4. Littérature et ethnographie : le statut des ethnographies rurales.....	49
Les pratiques ethnographiques prémodernes	51
La collecte du folklore à Satsuma par Shirao Kunihashira.....	53
Les ethnographies illustrées : Amami vu par Nagoya Sagenta	54
L'économie rurale à Okinawa selon Sasamori Gisuke.....	56
La constitution d'un corpus de documents ethnographiques prémodernes....	57
Yanagita Kunio, ses précurseurs et la fabrique d'une ethnographie	58
Perspective 2 : l'imaginaire des lointains géographiques.....	60
5. Littérature et savoirs naturalistes : description de la nature	65
Evolution des savoirs naturalistes	65
La « question de Needham »	67
Shitsumon honzō : une pharmacopée méridionale.....	68
Seikei zusetsu : introduction de la patate douce.....	69
Le sucre et la quinine	70
L'édition du Honzō zufu : vers une première synthèse	72
Perspective 3 : écrire la nature	72

6. Littérature et politique : l'écrivain engagé	77
Les deux pôles de l'espace littéraire sino-japonais prémoderne.....	77
Fūryū ou le détachement artistique chez Kōda Rohan	82
L'engagement des auteurs de roman politique dans les années 1880	83
Les écrivains et les intellectuels d'après-guerre.....	86
Okinawa, un objet littéraire et politique	88
Perspective 4 : écrire en pays dominé, une comparaison Okinawa – Antilles ..	89
Epilogue : bilan et perspectives	91
Deux considérations en forme de repentir.....	92
Perspectives en perspective.....	95
Bibliographie.....	97
Table des matières	103